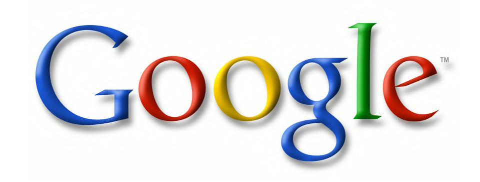
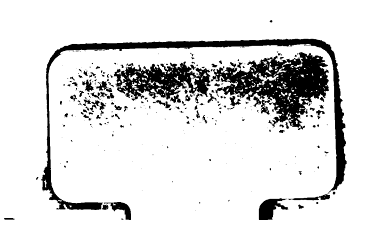

Google



mon fils anonime de Bruiele capitaine
a Regiment d'Enghien. BP





va D Kun

Malcrais de La Vigne (Mlle). Poésies. P., 1735, 12, d.-rel. .... 5 fr.

On sait l'amusante supercherie par laquelle Desforges-Maillard mystifia ses contemporains : n'ayant pas réussi sous son nom, il s'avisa de publier des poésies sous le nom de Mlle Malcrais de La Vigne. Les poètes du temps écrivirent des compliments et des déclarations d'amour à la « divine Malcrais » et Voltaire lui envoya une épître fameuse. Ce singulier épisode est le sujet de la Métromanie de Piron.

Dessoux-Desdemaines (Em.).

ces Poësies sont de Mr. des forges Maillard
membre des academies d'angers, la
Rochelle et des Ricovrati de Padoüe
des Sociétés Litteraires de Chalons sur
Marne et d'orléans, homme de merite
et Ecrivains Estimable de Bretagne
qui les mit sous le nom emprunté
de Mademoiselle de Malcrais de
La vigne : ce qui fit réunir les beaux
Esprits pour Loüer ces Poësies. voltaire
y fut trompé : il adressa un Epitre
a cette sapho.

« tey dont la voix brillante ...
quand L'Enigme fut déviolée les:
connoisseurs changerent de Langage

mémoire de L'abbé dartigny tome 6 Pag 340

POESIES
DE
MADEMOISELLE
DE MALCRAIS
DE
LA VIGNE.

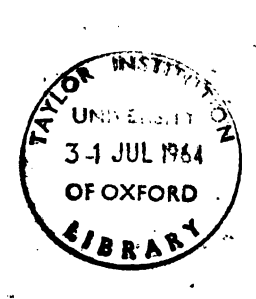


A PARIS,

Chez { La veuve PISSOT, Quai de Conti.
CHAUBERT, Quai des Auguſtins,
CLOUSIER, rue S. Jacques,
NEUILLY, au Palais,
RIBOU, vis-à-vis la Comédie,

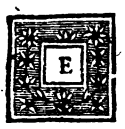
MDCCXXXV.

Avec Approbation & Permiſſion.





EPITRE DEDICATOIRE, ET PREFACE.



Enfans de mon loisir, fruits légers de ma veine,
Vous le voulez, le dessein en est pris,
Allez; mais sçavez-vous ce que c'est que Paris?
Connoissez-vous les lieux, où l'audace vous meine?
Il vous falloit encor, pour vous subtiliser,
Boire un peu plus d'eau de la Seine,
Quiconque sçait l'art d'y puiser,
Lui trouve des vertus, que n'a pas l'Hipocréne.
Arrivés de Province à peine,
Vous avez cru, qu'ici charmé de vous avoir,
Chacun à bras ouverts, vous devoit recevoir.
Etrange illusion! volontaire imposture!
Voilà comme tout homme est fait,
Il se cajole, il se figure,
Quand il s'examine en secret,
Qu'il est l'enfant gâté de la nature.

Un Nain vis-à-vis d'un miroir,
Sur la pointe du pied, se léve pour se voir;
D'un ravissant plaisir, son ame est enyvrée;
A ses yeux fascinés, il devient un Géant,
Et se trouve, en se rengorgeant,
Fort comme Hercule, & beau comme Nirée.
Un Poëte commence à rimer bien & mal,
Et dès lors, il se juge à tout le moins égal,
A Despreaux, à Corneille, à Moliére;
Il a sur tout, un goût original,
C'est un soleil naissant, qui franchit la barriére;
Et déja devant lui,
Tous les Astres ont fui.
Une vanité chimérique
N'a point à cet excès infecté votre sein,
Un peu de naturel, sérieux ou badin,
Fait, vous en convenez, vôtre mérite unique.
Mais pour paroître ici, ce n'étoit point assez,
Le fin, le délicat sassés & ressassés,
Sont seuls à la mode, & le reste
N'est que vertugadins, bons aux siecles passés.
Que, pour vous, mes enfans, je crains un sort funeste!
Tout Paris est rempli d'Aristarques sensés,
Promenades, caffez, spectacles & ruelles
Vous vont intenter des querelles,
Sur un sens mal rendu, sur des mots mal placés.
Des gens vêtus de noir, à perruques touffues,
(Je les entends déja) s'agitant, courroucés,

Percent de leurs cris élancés,
Les lambris chancelans ; & portent jusqu'aux nûes,
Cent Arrêts, contre vous, coup sur coup prononcés,
Vous leur direz, pour abreger leur glose,
Que tout en un jardin, n'est point œillet & roses
Rien ne peut les fléchir, & vous voudrez en vain
Vous couvrir des brillans suffrages,
Que vous donna plus d'une docte main.
Il est d'autres Censeurs, affables personnages ;
A l'œil simple, à la peau douce comme satin,
Du titre, au dernier vers, ils loüeront vos Ouvrages,
Ils vous embrasseront avec un air benin.
Tournez-vous un moment la tête,
Par derriere, aussi-tôt on enfonce le dard ;
Mais nul effort ne vous arrête,
Vous voulez courir le hazard.
Ah ! si j'en crois mes conjectures,
Tels que le Pigeon voyageur,
Dont, un ingénieux Auteur *
Nous a laissé les avantures,
Je dois vous voir en peu tristement regretter
Le Colombier que vous voulez quitter.
D'un prolixe discours, en stile didactique,
Bouffi de fleurs de rhétorique,
Je pourrois grossir ce recueil,
Comme fait tel Auteur, qu'enyvre un sot orgueil.

* La Fontaine, Liv. IX. Fable II.

Les régles de l'Art déployées,
Avec pompe y sont employées.
Mais quand je lis ses vers chargés d'ennui,
Je crois que l'ouvrage est de lui,
Et que ce beau préliminaire,
Est le fruit emprunté d'une plume étrangére.
Ce fatras donne-t'il aux Oeuvres quelque prix?
Je n'ai pas vû qu'Horace & que Virgile
A la tête de leurs Ecrits,
Missent un préambule, aussi long qu'inutile.
Je ne sçai point aussi, d'un ton respectueux,
Etalant de mon cœur, l'hommage affectueux,
Mêler en tapinois, dans une Dédicace,
Mon plat éloge, à celui d'un Seigneur;
C'est-là souvent, que d'un Auteur
L'humilité même est audace.
S'il est quelque Lecteur complaisant, gracieux,
Qui vous trouve un peu de génie,
Votre destin, mes vers, est assez glorieux,
C'est à lui que je vous dédie.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, les *Poësies de Mademoiselle de Malcrais de la Vigne*: Et je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris le 17. Juin 1734. DE BEAUCHAMPS.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maiſtres des Requeſtes ordinaires de notre Hoſtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien-amé le Sieur *** Nous ayant fait ſupplier de lui accorder nos Lettres de permiſſion pour l'impreſſion d'un Manuſcrit qui a pour titre, *Poëſies diverſes de Mademoiſelle* DE MALCRAIS DE LA VIGNE; qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public ; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caractéres ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modelle ſous le contre-ſcel des Préſentes; Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer ledit Livre ci-deſſus ſpécifié, conjointement ou ſéparément & autant de fois que bon lui ſemblera ; & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années conſecutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes ; Faiſons défenſes à tous Libraires & Imprimeurs, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance : A LA CHARGE, que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelles : que l'impreſſion de ce Livre ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notam-

ment à celui du 10 Avril 1725. Et qu'avant de l'exposer en vente, les manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN ; le tout à peine de nullité des Presentes : Du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons qu'à la copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foi soit ajoûtée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Fontainebleau le douziéme jour du mois de Novembre, l'an de grace mil sept cens trente-quatre, & de notre Regne le vingtiéme. Par le Roi en son Conseil. SAINSON.

Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 2. fol. 2. conformement au Reglement de 1723. qui fait defenses art. IV. à toutes personnes de quelque qualité qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs de vendre, debiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement. Et à la charge de fournir les exemplaires prescrits par l'article CVIII. du même Reglement. A Paris, le 7. Decembre 1734. G. MARTIN, Syndic.

ODES.



ODES.

ODE I.

LA BEAUTÉ.

A MADEMOISELLE **



EAUTÉ, subtil poison de l'ame,
Qui nous enchantes & nous perds,
Tison dont la rapide flâme
Embrasa cent fois l'univers,
Quel Dieu vengeur, quel coup de foudre
Réduira les Autels en poudre,
Où ton Fantôme est encensé;
Et déchirant ton diadême,
T'abatra de ce rang suprême
Où t'éleva l'homme insensé?

Aux yeux surpris toujours masquée,
Tu montres d'aimables dehors;

A

Une ame interdite, offuſquée,
Céde ſans peine à tes efforts.
Mais par quelles lâches foibleſſes,
Par quelles indignes baſſeſſes,
Faut-il acheter tes faveurs !
Impérieuſe, tu ne donnes
Le prix honteux de tes couronnes,
Qu'à des captifs & des flateurs.

Tourment des cœurs, trompeuſe mére
Des dangereux & faux plaiſirs,
Vaine & ſéduiſante chimére,
Tu nous conſumes en déſirs,
L'impatiente Jalouſie,
L'Eſpoir craintif, la Fantaiſie,
L'Audace aux projets effrénés,
L'Effroi, la Guerre à l'œil funeſte,
L'Adultére & l'infame Inceſte,
Sont tes enfans infortunés.

Que de batailles, que d'allarmes,
Quels maux, quels crimes enfanta
Le coupable encens, qu'à tes charmes
Le Fils de Priam préſenta !
Sa Patrie aux flâmes en proye,
Sous l'herbe la fameuſe Troye
Vit anéantir ſon orgueil ;
Et Pyrrhus bouillant de colére,
Du meurtre du fils & du pere,
Paya ton infidèle accueil.

A ton gré ton pouvoir perfide
Produit des changemens divers ;
Le Héros le plus intrépide
Languit amolli dans tes fers.
Annibal marche au Capitole,
De victoire en victoire il vole ;
Rome se livre à la terreur.
Tu parois, ton aspect l'arrête,
Il abandonne sa conquête,
Et tu triomphes du vainqueur. *

Par toi la Raison révoltée,
S'emporte en excès odieux.
Quelquefois lionne indomptée,
Ses mouvemens sont furieux.
Quelquefois rampante, captive,
Elle est languissante & plaintive,
Toujours yvre de ton poison.
Ainsi de toi seule obsédée,
De son thrône elle est dégradée,
Et cesse d'être la Raison.

Un seul homme en renverse mille,
Par toi seule il est abatu ;

* *On regrettoit l'abondance de Capoüe. On songeoit aux Maîtresses, lorsqu'il falloit aller aux Ennemis. On languissoit des tendresses de l'Amour, quand il falloit de l'action & de la fierté pour les combats.* S. Evremond, Réflexions sur les divers génies du Peuple Romain, ch. VII.

David te voit, David fragile,
T'immole toute sa vertu.
Son fils trompé par ton adresse,
Tombe du sein de la Sagesse,
En des égaremens honteux.
Et de Jean qu'enflâme un saint zéle
Contre une chaîne criminelle,
La tête est le prix de tes jeux.

Consulte-t-on le goût solide,
En formant d'amoureux projets ?
C'est le caprice qui décide
Du prix des différens objets.
Tel de son ame impétueuse,
Suivant l'ardeur voluptueuse,
Croit te trouver dans la laideur.
Et cette difforme Rivale,
Qui te brave & qui te ravale,
Sur toi remporta plus d'un cœur.

Amas de poussiere & de boue,
De quoi peux-tu t'enorgueillir ?
On t'adora, mais on te joue,
Quand tu commences à vieillir :
Au moindre mal s'évanouissent
Les faux charmes qui t'embellissent,
Tu n'es plus comparable à toi ;
De ta fierté la Mort se vange,
T'enléve à tout âge, & te change
En objet d'horreur & d'effroi.

Volage & fole Courtisane,
Qu'accompagne la Vanité,
Cesse, Simulacre prophane,
D'usurper le nom de Beauté.
L'ame seule a droit d'être belle,
Pure, humble, à ses devoirs fidelle;
Voilà ses solides appas.
C'est par-là qu'à jamais vivante,
Sa beauté reste triomphante
Du tems, du sort & du trépas.

Enfin vous êtes obéie,
CLEOBULINE, *& mon pinceau*
De la Beauté qu'il humilie,
Vous expose un triste tableau.
Mais si la Beauté que j'offense,
Fit sur vous couler l'excellence
De ses dons les plus gracieux:
L'esprit divin qui vous anime,
Change en hommage légitime,
Celui qu'on rend à vos beaux yeux.



ODE II.

A M. AROUET, DE VOLTAIRE,

Sur sa Henriade.

Forsitan se se levibus susurris
Vana victricem fore turba credit,
Credit incassùm; tua namque lædi
Nescia fama.

Pind. Pith. Od. 2.

Le laurier le plus beau, VOLTAIRE, ceint ta tête,
Ta veine à couler toujours prête,
Dans un sentier scabreux s'épanche avec succès.
Ta féconde jeunesse enfante une œuvre immense,
Achevant un Art, dont la France
Ne vit que de foibles essais.

Du Chantre d'Ilion la superbe Patrie,
L'antique & moderne Italie,
Nous vantent des Auteurs qui revivent en toi.

Par tes soins immortels, par ton illustre audace,
HENRI, le Grand HENRI surpasse
Achille, Enée & Godefroi.

Tel qu'un large torrent, dont la vague indomptée,
A bonds fougueux précipitée,
Dans les champs étonnés porte au loin la terreur;
Tel, tu peins la Discorde irritant les allarmes,
Paris cédant au sort des armes,
Le feu, la faim, la mort, l'horreur.

Tel qu'un charmant ruisseau dont l'onde vive & pure,
Excitant un simple murmure,
Se glisse à flots légers sur un tapis de fleurs;
Tel, tu peins varié, les transports, la tendresse,
D'un Amant & d'une Maîtresse,
Enyvrés de foles douceurs.

De quel vif sentiment mon ame est-elle émue,
Lorsque tes portraits à ma vûe
Se montrent dans deux vers cadencés & précis?
C'est ainsi quelquefois que l'adroite Peinture
Sçait dans l'exacte Mignature,
De son Art renfermer le prix.

Sublime, ingénieux, un jugement solide,
Est par tout ton fidèle guide.
On te voit en son lieu placer la Fiction,
Et prudent tu retiens dans les justes limites,
Qu'Horace & Boileau t'ont prescrites,
La simplicité d'action.

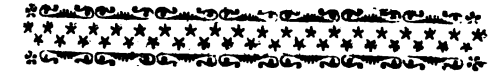
❧

Cependant contre toi la Critique animée,
Veut jusques sur ta renommée
Etendre les rigueurs de ses injustes loix;
Quoiqu'en ses noirs desseins sa haine persevere;
Tu seras toujours tel qu'Homere,
Vainqueur des Zoïles François.

❧

Leurs efforts contre toi deviendront inutiles;
Méprise ces Rimeurs serviles;
Dont l'Apollon craintif mesure tous ses pas;
Et dont l'esprit borné croit que la Poësie
Doit, comme la Géométrie,
N'aller jamais sans un compas.





ODE III.

L'ASTROLOGIE JUDICIAIRE.

A M. DESLANDES,

Contrôleur Général de la Marine à Brest, & de l'Académie Royale des Sciences.

FUneste & vaine Astrologie,
Qui dans les ténébreux replis
De ta séduisante Magie,
Tiens tant de cœurs ensevelis;
Reste à jamais dans la Chaldée,
Une coupable & fausse idée
Nous a trop long-tems égarés.
Ses peuples qu'à tort on crut sages,
Rendront bien sans nous leurs hommages,
Aux Astres par eux adorés.

Fantôme que mit en lumiere
L'avide curiosité,
Tu ne dûs ta grandeur premiere,
Qu'à l'humaine crédulité.

Tu profitas de nos foiblesses,
L'appas trompeur de tes promesses
Masqua tes mensonges divers :
La peur fit valoir ton audace,
Et ta chimére prit la place
Du Souverain de l'univers.

Mortels, dont les cervelles foles
Changent les Astres en métaux,
Vous voulez que des noms frivoles
Opérent nos biens ou nos maux ?
Vous frémissez, Payens impies,
De voir présider sur nos vies
Saturne, ou Mars à l'œil de fer ;
Garans d'une heureuse affluence,
Pour ceux qu'anima l'influence
De Vénus ou de Jupiter.

Votre caprice prête aux Astres
De bizarres aversions,
Cruels Messagers des désastres,
Par leurs tristes conjonctions.
Le Scorpion me pronostique,
Si dans ma Planéte il s'implique,
L'Exil, le Désespoir, la Mort ;
Et ma trame est infortunée,
Si de sa queue empoisonnée,
Le Dragon infecte mon sort.

Quoi, cette masse étincelante,
Qui dans l'air roule loin de moi,
Rendra mon ame chancelante,
Entre l'espérance & l'effroi?
Prête à m'en louer ou m'en plaindre,
J'aurai la bassesse de craindre
Un corps privé de sentiment;
Qui n'a jamais connu son être,
Et n'est pas lui-même le maître
De régner sur son mouvement?

Croirai-je, étrange extravagance!
Que le Ciel à votre Art soumis,
Au point qu'il fut à ma naissance,
Puisse à vos yeux être remis?
Seul de son compas infaillible,
Dieu marque du tems insensible
Tous les espaces écoulés.
Eternel Torrent! Cours immense!
Pendant que mon esprit y pense,
Mille instans se sont envolés.

Si suivant votre absurde fable,
La même Etoile au même aspect,
D'un bonheur, ou malheur semblable,
Porte un présage non suspect.
Pourquoi ne sont-ils pas insignes,
Tant d'hommes nés sous mêmes signes,
Que les Rois & les Conquérans?
Ou pourquoi le même naufrage

Perd-t'il cent Nochers à tout âge,
Nés sous des Signes différens ?

Celui-là vit & meurt infame,
Cet autre est porté vers le bien,
Et l'Astre seul captive une ame ;
Sous ce doux ou fatal lien :
Maudis ton sort, misérable Homme,
Ta liberté n'est qu'un fantôme,
N'attends plus rien des Immortels ;
Tes vœux sont désormais stériles,
Détruis des Temples inutiles,
Ravage & brûle leurs Autels.

Non, la ronde & vaste Machine,
Du seul vrai Dieu connoît les Loix.
Le Ciel à son aspect s'incline ;
Il parle & tout tremble à sa voix.
Toujours unie à sa justice,
Sa volonté n'est point complice
De l'iniquité des Humains.
Le libre arbitre qu'il leur donne,
De la honte ou de la Couronne
Laisse le choix entre leurs mains.

Mais par de criminels prestiges,
N'allons pas, Esprits indiscrets,
Chercher dans les airs les vestiges
De ses immuables décrets.
Auroit-il de sa Providence

Fait aux Aſtres la confidence ?
L'idée en révolte mes ſens :
Il créa ces corps que j'admire,
Pour éclairer, non pour prédire,
Ni pour recevoir mon encens.

DESLANDES, *mon hardi génie*
Alla loin des terreſtres lieux,
Saiſir la force & l'harmonie
Du brillant langage des Dieux.
Mon enthouſiaſme intrépide
Brave, en prenant le Nord pour guide,
D'Icare l'éternel affront.
Le fils de Japet ſur ſon aîle
M'enlève, & m'offre une étincelle,
Dont j'embraſe le ſacré Mont.

Cependant ma vigueur Lyrique
S'arma dans les Tournois Floraux ;
Et le Laurier Académique
Récompenſa d'autres travaux.
N'importe, ton docte ſuffrage
Me conſole & me dédommage
Du prix vainement eſpéré ;
Si tu conviens, que des couronnes
L'honneur à des piéces moins bonnes,
Plus d'une fois fut déféré.

ODE IV.

LE PARNASSE FRANÇOIS.

A M. TITON DU TILLET, Commissaire Provincial des Guerres, cy-devant Capitaine de Dragons, & Maître d'Hôtel de feuë Madame la Dauphine, Mere du Roy, sur le magnifique Parnasse François qu'il a fait exécuter en Bronze à la gloire de LOUIS LE GRAND *& de la France, & sur l'Ouvrage in-folio qu'il a composé à ce sujet.**

ARchitecte fameux, dont la sçavante main
Elève un Monument à l'honneur de la France,
La majesté pompeuse, & l'exquise élégance,
Se prêtant à l'effort de ton Art souverain,

** Cet ouvrage curieux a été imprimé avec beaucoup de soin & de dépense, en un vol. in fol. il contient l'histoire des Poëtes & des Musiciens François, avec des remarques sur la Poësie & sur la Musique.*

Ont poli la matiere, & réglé l'ordonnance
De ton Edifice divin.

※

Sans avoir épuisé les deux bords de l'Hydaspe,
Ton adresse a charmé notre goût & nos yeux:
Et ton Ouvrage précieux
Ternit l'éclat divers du Porphyre & du Jaspe.

※

Ce Monument transmis à la postérité,
Des Temps impétueux bravera les outrages;
De la flâme & du vent il sera respecté,
Et jusqu'aux derniers jours qu'auront les derniers âges,
Ton nom victorieux sera par tout vanté.

※

Jupiter même en vain voudroit réduire en poudre
Ces côteaux triomphans des rigueurs des hivers;
Les durables lauriers dont tu les a couverts,
Les garantiront de la foudre.

※

L'ingénieuse Antiquité
Fit passer jusqu'à nous, d'un Parnasse inventé
L'image ambitieuse en son cerveau tracée.
TITON, par un secret qu'on n'avoit point tenté,
Sçait faire à la Fable éclipsée,
Succéder la réalité.

Les habitans du Pinde écartent l'ombre noire,
Qui des terrestres Demi-Dieux
Tâche à couvrir les noms d'un voile injurieux;
Et dès dents de l'envie arrachant leur mémoire,
Leur ouvrent la porte des Cieux.

*

Titon, quel honneur doit donc suivre,
Tes incomparables travaux ?
Tu redonnes la vie à ceux qui font revivre
Les humains qui bravant les dangers & les maux,
Ont eu la valeur pour Egide,
Et que le mérite solide
Donne aux Dieux mêmes pour Rivaux.

*

Mais, quel charmant spectacle est offert à ma vûe ?
Un Groupe incrusté d'or se forme d'une nue,
Des cignes argentés s'enlevant dans les airs,
T'y font un Thrône de leurs ailes;
Le Ciel, la Terre en feu répétent leurs concerts,
Tout s'anime aux doux sons de leurs voix immortelles.
J'entends des instrumens divers,
Je vois la Musique & les Vers,
S'accorder à l'envi pour célébrer ta gloire:
Et du brillant sommet du temple de Mémoire,

La répandre aux deux bouts de ce vaste Univers.

❦

Le puissant Protecteur des Boileaux, des Corneilles,
Du Fils du Grand HENRY le vaillant Rejetton,
Qui toujours attentif aux sçavantes merveilles,
Anima les Auteurs; récompensa leurs veilles,
De ton Parnasse est l'Apollon.

❦

Son Royal héritier ni moins grand, ni moins bon,
Formé du même sang, suit son auguste trace,
A peine a-t'il parlé, que le cruel Démon,
Dont le sceptre de fer épouvante la Thrace,
Baisse épris de respect son sanglant pavillon.
Je vois de fiers Géans que sa force terrasse,
Et le Vice insolent à ses pieds abatu,
Implorer plein d'effroi la modeste vertu.

❦

Sous son Régne fécond les beaux Arts fructifient,
A défricher leur champ lui-même il prend plaisir,
Tous les Sçavans s'en glorifient.
Le Ciel en le créant couronna leur désir,

Il eſt l'honneur, l'exemple & l'amour de la
terre,
Les Peuples différens que ſon contour enſerre,
Sont jaloux du bonheur qu'on goûte en nos
climats.
Minerve eſt ſon fidéle Guide,
Et portant ſon grand nom gravé ſur ſon Egide,
L'annonce en précédant ſes pas.

✻

Du cœur de ſes Sujets il a fait la conquête,
Travaillez, des neuf Sœurs diligens Nourriſ-
ſons,
Célébrez ſes vertus ; ſa main eſt toute prête,
A répandre ſur vous la douceur de ſes dons ;
Croiſſez ſur la double colline,
Jeunes & tendres Arbriſſeaux,
Le Fleuve ſe déborde, & ſa ſource divine,
Qui fait reverdir vos rameaux,
Vous inonde déja du tréſor de ſes eaux.

✻

Ah ! Ciel, ſi tu daignois ſeconder mon envie,
On verroit ſe mêler le feu, l'air & les flots,
Et tomber avec eux, la Terre enſevelie
Dans les entrailles du cahos :
Avant que le ciſeau de l'affreuſe Atropos
Coupât la trâme de ſa vie.

✻

Mais ſi l'inclémence du ſort
S'attache obſtinément à briſer la barriére,

Que notre juste zéle oppose à son effort ;
Dieux, permettez qu'avant de perdre la lumiére,
Il fournisse deux fois l'éclatante carriére
De ce Roi conquérant, *a* dont la rapidité
Surprit dans ses marais le Batave indompté,
Qui pouvoit dominer du Couchant à l'Aurore,
S'il n'eût enfin lui-même arrêté ses progrès ;
Et que nous pleurerions encore,
Si de son Successeur que l'Univers adore,
Les talens infinis n'étouffoient nos regrets.

❧

Alors malgré la Parque au Temple de Mémoire,
Entre les bras de la Victoire,
Près de son Bisayeul notre Roi volera :
Assis au même rang sur ce Mont il verra
Ce VALOIS renommé *b* qui chassant de la France,
L'orgueilleuse & folle ignorance,
Fut le pere & l'appui des Arts qu'il illustra ;
Et qu'excita la récompense.
Que ne peux-tu, TITON, vivre encor jusques-là !
Sur ton magnifique Parnasse,
Tu lui décernerois, de cette insigne place
L'honneur dont l'Equité par ta voix l'assûra ;

a *Louis XIV.*
b *François Premier.*

ODE V.

LA FIEVRE:

A M. CHEVAYE,

Auditeur de la Chambre des Comptes de Nantes.

JUsqu'à quand, Fievre ennemie,
Veux-tu prolonger ton cours ?
Dans ta fureur affermie,
M'assailliras-tu toujours ?
Comme on voit la jeune Rose
A peine un moment éclose,
Qu'elle commence à mourir ;
Tu viens borner ma carriére,
Quand mes yeux à la lumiére
Ne commencent qu'à s'ouvrir.

En vain la Terre Atlantique
Offre sur ses riches bords,
Un prétendu Spécifique,
Pour repousser tes efforts.
Par des routes inconnues,
Tu trouves des avenues,
Qui te ménent jusqu'au cœur ;
Plante, écorce, tout échoue,

Et le plus expert avoue,
Qu'ici son Art n'est qu'erreur.

Le fer captif qui s'élance
Des flancs du bronze avec bruit,
Vole, atteint, le coup devance
L'affreux son que l'air produit.
C'est ainsi, Fievre perfide,
Que ton haleine homicide
Répand un poison soudain;
Et le mal sans que je voye,
D'où ta fureur me l'envoye,
S'est emparé de mon sein.

Quel souffle, éxécrable Peste,
Dans l'Univers t'apporta?
Mon corps infecté déteste
Le Démon qui t'enfanta.
Tant que ta rage s'aiguise,
Sur un Mortel qu'elle épuise;
On languit, on ne vit pas.
L'accès de retour sans cesse,
Est pour celui qu'il oppresse,
Toujours un nouveau trépas.

L'inéxorable Justice
Du Monarque des Enfers,
Punit d'un pareil supplice
Un Géant chargé de fers.
Ses entrailles dévorées,
Sont aussi-tôt réparées,

Sous les serres d'un Vautour :
Sa faim n'est point assouvie,
Et de la mort à la vie,
Il le mene tour à tour.

❧

Déesse la plus sinistre,
Dont l'autel est un cercueil,
Et le terrible Ministre,
La Mort couverte de deuil.
Crainte & non pas adorée;
Si Rome t'a consacrée,
C'est qu'elle crut te toucher.
Divinité surprenante,
Que prioit Rome tremblante,
De ne jamais l'approcher.

❧

Où suis-je ? Ah ! Fievre cruelle,
C'est toi, déja je te sens,
Mon corps engourdi chancele,
Le froid captive mes sens.
A ton abord je frissonne,
La nuit, l'horreur m'environne,
Je succombe sous l'effroi.
Ma voix rauque s'embarrasse;
Mon sang paresseux se glace,
Tout frémit autour de moi.

❧

Quel Dieu cause en la nature
Ce dérangement affreux ?
Le froid qu'à l'instant j'endure,

Devient un chaud douloureux,
Un brasier secret agite
Mon pouls qui se précipite,
Tous mes membres sont fumans,
Ciel! que vois-je! un bras barbare
Me plonge au fond du Tartare,
Dans un gouffre de tourmens.

Les vens, la mer, la tempête,
Frappent mes esprits troublés,
Un lourd marteau sur ma tête
Porte cent coups redoublés.
Quel forfait si grand, quel crime,
Me rend enfin la victime
De ces horribles Bourreaux?
L'Ours, le Lion, la Panthere,
Tournent sur moi leur colere,
Et me mettent par morceaux.

Un Spectre vers moi s'avance;
L'œil en feu, les bras sanglans,
Où fuir? c'est sur moi qu'il lance
Ses regards étincelans.
Une Euménide enflammée,
Roulant sa torche allumée,
De ses cris remplit les airs,
La Mort vient, & l'inhumaine
Me prend, m'enleve & m'entraine
Parmi la poudre & les vers.

Sourd à ma juste priére,

Jamais le Dieu du repos
N'appeſantit ma paupiére,
Sous ſes humides pavots.
Mes entrailles altérées,
En vain des eaux deſirées,
Cherchent le ſecours fatal;
Un feu dévorant m'obſéde,
Je m'abreuve, & le remède
Ne fait qu'augmenter le mal.

Souvent d'un obſcur nuage,
L'éclat du Ciel ſe noircit.
Si-tôt qu'on voit fuir l'orage,
Il s'épure, il s'éclaircit.
L'accès fuit, la Fievre paſſe,
Je vis; mes ſens ont leur place;
Mais hélas! calme cruel!
Puiſqu'encore à la même heure,
Il faut demain que je meure,
Joüet d'un mal immortel.

AMI, *ton œil craint de lire;*
Et ce titre t'a ſurpris:
Touché des ſons de ma Lyre,
Tu me plains, tu t'attendris.
O charmante ſympathie!
Mais tu ſçais que nôtre vie
N'eſt qu'un tiſſu de malheurs:
Et qu'en ouvrant la paupiére,
Aux rayons de la lumiére,
L'homme eſt né pour les douleurs.

ODE VI.

A M. LE COMTE DE VILLAYERS.

Maître des Requêtes. *

JE cède à l'ardeur qui m'inspire,
VILLAYERS, permets qu'aux vertus,
Qu'en toi je respecte & j'admire,
Ma Muse rende ses tributs.
Puissant Dieu de la double cime,
Pour un projet aussi sublime,
Dicte-moi les plus nobles airs.
Que par toi les sons, dont Orphée
Enchanta les bords du Riphée,
Se reproduisent dans mes vers.

❖

Comme au sortir de la barrière,
En ramenant un jour nouveau,
Le Dieu qui porte la lumière,
N'est ni moins réglé, ni moins beau.
Ainsi dans la fleur de son âge,
Vif, gracieux, modeste & sage,

* *Cette Ode a été faite en* 1722.

VILLAYERS se montre aujourd'hui.
L'esprit prudent de la vieillesse,
L'esprit actif de la jeunesse,
Se trouvent rassemblés en lui.

✠

Ta Mére à qui son hymenée
Sembloit stérile pour toujours,
Vit s'achever la destinée,
Du seul objet de ses amours.
Comme un Phénix sort de sa cendre,
Tu vins de cette Epouse tendre,
Appaiser les justes douleurs.
Le Ciel touché vit que ta Mére
Ne survivroit point à ton Pére,
Si ta main n'essuyoit ses pleurs.

✠

Ainsi sa demande octroyée,
Calma son esprit éperdu.
Quand l'attente est si-bien payée,
Peut-on avoir trop attendu ?
Les Dieux de leurs dons les plus rares,
Envers les Mortels sont avares ;
S'ils ne sont long-tems desirés.
Mais ils redoublent la mesure,
Et leur font recueillir l'usure
Des présens qu'ils ont différés.

✠

Le Ciel voulant te donner l'être,
Ouvrit ses plus riches trésors,
En te formant il fit paroître

Tous ceux de l'esprit & du corps.
En vain pour flétrir ton mérite,
La Jeunesse en ton cœur excite
D'impétueuses passions.
Armé d'une vertu suprême,
Tu calmes, Vainqueur de toi-même,
Leurs plus vives impressions.

❖

Tous ceux dont l'heureux caractère
A flatté ton discernement,
D'une amitié que rien n'altére,
Sentent le doux épanchement.
Loin d'eux le plaisir t'importune;
L'accueil pompeux de la fortune,
Sans eux te semble un bien léger.
De tous ses dons ton cœur n'estime
Que la puissance légitime,
Qu'ils t'offrent de les obliger.

❖

Sources des humaines foiblesses,
Poisons des hommes vicieux,
Grandeurs, Naissance, Honneurs, Richesses,
Vous n'éblouissez point ses yeux.
Dans son cœur la vertu réside,
La chaste Thémis est son guide,
Le bon droit seul peut l'approcher;
Lorsque sa main tient la balance,
La faveur, ni la violence,
Ne sçauroient la faire pancher.

ODE VII.

A M. DESLANDES,

Contrôleur Général de la Marine à Brest, & de l'Académie Royale des Sciences, sur la mort de mon Pére.

CE n'est point en ces vers, chér Lecteur, que j'aspire
Aux applaudissemens.
J'en veux à ta pitié; plains avec moi, soupire
L'excès de mes tourmens.

Que du Scythe inhumain la fierté s'adoucisse,
En entendant mes cris.
Rendons, comme autrefois fit l'Epoux d'Euridice,
Les rochers attendris.

Sortez sanglots, enfans de ma pieuse flâme,
Parlez vives douleurs.
Et laissez à mes yeux, pour soulager mon ame,
La liberté des pleurs.

Mon Pére est mort.... ô jour! ô déplorable Aurore,

D'un Soleil malheureux !
Il est mort, sort barbare ! & je respire encore,
Après ce coup affreux.

Frappe, ô Mort, qu'attends-tu ? quoi, ton bras s'intimide,
Et recule aujourd'hui ?
Ne pourrai-je forcer ta rigueur parricide,
A me rejoindre à lui ?

Mais où vais-je ? où m'emporte en forçant tout obstacle,
Un vol prodigieux ?
Qu'apperçois-je ? où fuirai-je ? un terrible spectacle
Se dévoile à mes yeux.

J'erre à pas chancelans dans une forêt sombre,
Tout m'y glace d'effroi ;
Des Spectres mutilés, des Fantômes sans nombre,
Marchent autour de moi.

Le terrain n'y produit que de nuisibles plantes,
Que de tristes cyprès.
De pleurs mêlés de sang les branches degouttantes,
Poussent de longs regrets.

Des Flambeaux attachés à ces arbres funèbres,

Font le jour qui me luit.
Flambeaux dont la vapeur épaissit les ténébres,
Jour plus noir que la nuit.

❧

Un Fleuve empoisonné roule ses eaux plaintives
Sur de froids ossemens.
Des Corbeaux affamés font rétentir ses rives,
De leurs croassemens.

❧

Que d'objets effrayans ! Des Dragons à trois têtes,
Des Lions en fureur ;
Accourez, hâtez-vous, vos dents sont-elles prêtes,
A déchirer mon cœur ?

❧

Faites, Monstres cruels, d'horribles funérailles,
A mon corps par morceaux ;
Que vos ongles tranchans cherchent dans mes entrailles,
La source de mes maux.

❧

Qu'ai-je dit ? ô discours ! ô douleur criminelle !
O transport furieux !
Coupable désespoir ! ma volonté tend-t'elle
A résister aux Dieux ?

Admis dans ces Palais d'éternelle ſtructure,
Au nombre des Elus,
Il voit avec dédain des pleurs que la Nature
A pour lui répandus.

❧

Chere Ombre, excuſe moi, mes pleurs, s'ils
ſont des crimes,
Sont dignes de pitié;
Ouvre-toi toute entiere aux tributs légitimes
De ma pure amitié.

❧

Peut-on bannir ſi-tôt de ſa perte ſubite
Le ſouvenir cuiſant?
Je le voi, je lui parle, & ſon rare mérite
Nuit & jour m'eſt préſent.

❧

La plûpart de ſes fils ſont en bute à Neptune,
Sur les flots en courroux,
Sans être encore inſtruits de la dure infortune,
Qui nous accable tous.

❧

Combien à leur retour tu paroîtras déſerte,
Maiſon de nos ayeux!
Quel déluge de pleurs, apprenant notre perte,
Va couler de leurs yeux.

❧

Je les voi... les voilà... quel abord... quel
ſilence
A l'aſpect de ce deuil!

Quels regards! quels baiſers! mon Pére... ah! leur préſence
Nous r'ouvre ton cercueil.

❦

De la Mort en fureur rentre terrible épée,
Dans ton ſanglant fourreau.
Ah! du ſang le plus cher elle eſt aſſez trempée,
Sans un meurtre nouveau.

❦

Hâte-toi, Dieu puiſſant, hélas, ma mére expire,
Si tu ne la ſoutiens;
Sa douleur la conſume & ſon cœur ne deſire
De ſecours, que les tiens.

❦

Mort, veux-tu la ravir? tout notre eſpoir ſuccombe
Sous tes coups accablans.
Achève, enferme encore en une même tombe,
La Mére & les Enfans.

❦

Non; mes cris ont percé l'étincelante voûte,
Où s'aſſied le Seigneur.
D'un regard pitoyable il me voit, il écoute
Ma ſincére douleur.

❦

Les jours qu'il lui promet longs, ſerains & tranquiles,
Sont l'objet de nos vœux....

Il sçait, lui qui sçait tout, combien ils sont utiles,
A ses enfans nombreux.

❧

Ses Brebis répondront autour d'elle amassées,
A son tendre travail;
Et le Pasteur frappé, loin d'être dispersées,
Resteront au Bercail.

❧

DESLANDES, *je t'appris le sujet de mes larmes*
Tu sçus les partager;
Et le poids douloureux de mes justes allarmes,
M'en parut plus léger.

❧

Ton esprit délicat, poli, docte, sublime,
A ton nom fait honneur.
Mais sur tout, cher Ami, je cultive & j'estime
Les talens de ton cœur.



ODE VIII.

A LA VERTU.

Nobilitas sola est atque unica virtus,
Paulus, vel Cossus, vel Drusus moribus esto.

Juven. Sat. 8.

Vertu, dont la source de flâme
Coule de la Divinité,
Toi, qui conduis une belle ame
Dans le sentier de l'Equité;
Descen de ta voûte azurée,
Vien de ton haleine sacrée,
Souffler la force dans mon cœur;
Je vais confondre ta Rivale,
Dont la bouche aux humains fatale,
Les charme sous un nom trompeur.

Par toi la noblesse enfantée,
Ne pouvoit subsister sans toi;
Par elle toujours consultée,
Tu la voyois suivre ta loi:
Mais depuis fiere d'un vain titre,
Elle-même devient l'arbitre
De ses plus injustes projets;
Et son audace qui t'affronte,

Dédaigne ton joug, & te compte
Au rang de ses moindres Sujets.

❧

Enflés d'une coupable gloire,
Qui n'appartient qu'à vos Ayeux,
Offrez-vous tous à ma mémoire,
Mortels, qui vous croyez des Dieux.
Examinons sur quoi fondée,
Une présomptueuse idée
A rendu vos esprits si vains.
Esclaves insensés du vice,
Peut-il au gré de son caprice,
Vous mettre au-dessus des humains ?

❧

Qu'entends-je ? à mes regards la Terre
Va-t'elle entr'ouvrir les Enfers ?
Le Ciel lance-t'il le tonnerre,
Qui doit embraser l'univers ?
Non, c'est un char qu'à toute bride
Fait voler un fou qui le guide.
Tout s'ébranle au loin sous nos toits.
Où cours-tu, jeunesse effrénée ?
Le Dieu qui punit Salmonée,
N'est-il plus jaloux de ses droits ?

❧

Sépulchre au dehors magnifique,
Dépouille ce riche appareil ;
Et qu'un Pauvre à l'esprit Stoïque
Prenne un habit au tien pareil.

Sans démentir son caractére,
Il se conserve un cœur sincére,
Un noble, un modeste maintien.
Fût-il couvert du Diadême,
Un sage en tout temps est lui-même,
Et toi sans l'habit tu n'es rien.

Mais qu'encor rampant dans la fange,
Cet esclave à l'air impudent,
Avec toi fasse un tel échange,
Et qu'il devienne indépendant ;
En un instant il s'approprie
Ta fierté, ton effronterie,
Son front altier brave les Cieux.
Les fleurs sous ses pas vont éclore,
Il croit que la Terre s'honore,
Sous un fardeau si glorieux.

Dans le honteux excés qu'il loue,
Indignement enseveli,
Un autre à Baccus se dévoue,
Et met tout le reste en oubli.
Ses débauches n'ont point de trêve,
Les vignes épuisent leur séve
Pour fournir à ses longs repas.
Semblables à ceux du Lapithe,
Ils traînent souvent à leur suite
Le noir désordre & les combats.

Le vin sur le marbre ruisséle,
Tout devient armes sous leurs mains,
La rage impudente étincelle
Sur leurs visages inhumains.
D'affreux débris couvrent la terre,
Victimes d'une folle guerre,
L'un de l'autre attaque le flanc,
Et deux fois exposant sa vie,
Le Duel court à l'infamie,
Qu'il achete au prix de son sang.

Yvresse, ô toi qui d'Aléxandre
Souillas les brillantes vertus,
Tu mis Persépolis en cendre,
C'est toi qui poignardas Clitus.
Ton Ombre ténébreuse égare
L'esprit sans boussole & sans phare,
La Raison pâle a disparu.
A tes flots pesans l'homme en bute
De l'obscur instinct de la brute
Se trouve à peine secouru.

Paroissez, Ombre magnanime
Du triomphant Fabricius.
Passez le Stix, Ame sublime
Du sobre & vaillant Curius.
Montrez-vous, Dictateur sévère,*

* *Le fils de Q. Cincinnatus ayant été souvent repris par les Censeurs, pour sa mauvaise vie, son pére le deshérita.*

Vous qui d'un fils qui dégénére,
Punîtes les débordemens.
Venez aux Nobles de notre âge,
Apprendre combien leur langage
Différe de vos sentimens.

Cet autre qu'un penchant extrême
Asservit au démon du jeu,
Maudit le Sort, le Ciel, soi-même,
Roule étonné des yeux en feu.
Le soir l'infortuné proteste
De quitter le jeu qu'il déteste;
Serment par la fureur dicté!
Le jeu qu'il hait & qu'il adore,
Demain voit ses Autels encore
Fumer d'un encens infecté.

Ses pertes sans cesse entassées,
Comme en des abîmes profonds,
Des Terres par les siens laissées,
Engloutissent bien-tôt les fonds.
Il prend par tout à triple usure,
Epuise un Vassal qui murmure,
D'un sang dont il est altéré;
Tant qu'enfin vendant son Domaine,
En proye au Démon qui l'entraîne,
Il meurt pauvre & désespéré.

Toi qu'engendra l'impure écume,
Parmi les flots tumultueux,

Vénus, combien ton feu consume
De ces Pâris voluptueux!
Efféminés Sardanapales,
Prodigues Eliogabales,
Ils t'obéissent sans effort.
Vils Flateurs, brûlans idolâtres
Des dévorantes Cléopâtres,
Le Crime en son sein les endort.

Leur âge s'écoule dans l'ombre,
Leurs biens entiers sont envahis,
Pour fournir aux besoins sans nombre,
Des Glycéres & des Laïs.
Souvent un hymen deshonnête
Les joint en une affreuse fête.
Noirs sermens! éxécrables nœuds!
L'amour bien-tôt se change en haine;
Et voit de leur indigne chaîne,
Naître des Monstres dignes d'eux.

La source est transparente & saine,
D'où sortent ces charmans Ruisseaux,
Qui roulent une eau souveraine.
Sur un fond pur, comme ses flots.
Celui dont la source est bourbeuse,
En vain dans le sable qu'il creuse,
Tâche de se clarifier.
Si sa couleur paroît plus belle,
Son goût, son odeur naturelle
Ne peuvent se purifier.

Des ſaints Vieillards qui le formerent,
Le nom de Sénat fut tiré.
De la Juſtice qu'ils aimerent,
L'interêt ſeul leur fut ſacré.
Bravant quelquefois ces exemples,
Thêmis laiſſe entrer dans ſes Temples
Des Enfans ſans capacité.
Du bons ſens obſtinés transfuges,
Tous leurs titres, pour être Juges,
C'eſt que leurs Ayeux l'ont été.

❧

Dignitez, Charges faſtueuſes
Que méconnoiſſent les Vertus;
Tribunaux, Banques tortueuſes,
Où préſide le ſeul Plutus;
L'Avarice aux mains infernales,
Dans ſes Balances inégales,
Péſe le ſang & la faveur.
Et ſouvent d'une Courtiſane
La bouche obſcéne fut l'organe,
Par où parla le Sénateur.

❧

Cependant il eſt à tout âge
Des Héros chez Mars, chez Thémis,
Dont on voit l'ame & le courage
Par les obſtacles affermis.
Aſtres brillans de leur lumiére,
Dès qu'ils entrent dans la carriére,
Leurs clartez enchantent nos yeux:
La Vertu les caractériſe,

Et sa constance immortalise
Le mérite de leurs Ayeux.

Que vois-je ? mon ame surprise
S'allarme à ce spectacle affreux ;
C'est vous, fiers Aînez dans l'Eglise,
Autrefois cadets malheureux.
Peu desireux du Sacerdoce,
Ce n'est que la Mître & la Crosse,
Que cherche votre Ambition ;
Et les chastes Agneaux pâtissent,
Tandis que les Loups engloutissent
Les pâturages de Sion.

Vous qui pour parer vos familles,
D'Aînez brillans & somptueux,
Contraignez vos Fils & vos Filles,
A prononcer d'horribles vœux.
Qu'offrez-vous au Dieu du tonnerre ?
Des Enfans, vil poids de la Terre,
Avec peine avoués de vous ;
Mais frémissez Caïns superbes,
Il voit l'offrande de vos gerbes,
D'un œil de haine & de courroux.

Foibles Mortels, vases d'Argile,
Que colore un frivole orgueil,
Qu'êtes-vous, qu'une chair fragile,
Qu'attendent les vers du cercueil ?
De ce Noble qui s'idolâtre,

De ce pauvre & malheureux Pâtre,
Ouvrons les veines un moment.
Regardons si ce sang qu'on vante,
Est d'une couleur différente,
Ou s'il prend son cours autrement.

❧

Les Races humaines entre-elles,
Produites d'un même limon,
Au sortir des mains éternelles,
N'étoient distinctes que de nom.
Mais bien-tôt l'or tiré des mines,
Le fer, le meurtre, les rapines,
Usurperent d'affreux autels.
Images des Dieux de la Fable,
Souvent un crime abominable
Commença l'honneur des Mortels.

❧

En naissant presque inanimée,
Pouviez-vous donc à votre gré,
Masse grossiére, être formée,
D'un sang plus ou moins honoré?
Heureux, qui ne doit qu'à lui-même,
L'éclat de la grandeur suprême,
Dont l'Equité l'a revêtu.
On hérite de la Noblesse;
Mais il faut un cœur sans foiblesse,
Pour être fils de la Vertu.

❧

Eh quoi! ces feuilles surannées,
Que n'ont point épargné les vers,

Devront à vos mœurs effrénées
Attirer des respects divers ?
J'y lis de vos Ayeux antiques
Les Vertus, les faits authentiques
Par vous sans cesse démentis ;
Ayeux qui n'ont d'autres supplices,
Quand on leur raconte vos vices,
Que d'avoir eu d'indignes fils.

❧

Que vois-je ? Dragons, Hipogryphes,
Lions, Serpens, Aigles, Hiboux,
Obscurs symboles, hiéroglyphes,
Que le peuple adore à genoux.
Suis-je arrivé, Dieux ! quels prodiges !
Sur ces bords, séjour de prestiges,
Où les Monstres sont encensés ?
Erreur : ce sont des Armoiries,
Qui nourrissent les rêveries
De tant d'illustres insensez.

❧

Quand ta Naissance te suggére
Ces vanitez, & ces hauteurs,
Souvien-toi que la Mort sévére
Egale les Rois aux Pasteurs.
L'instant vient : l'implacable est prête
A trancher ta superbe tête,
Nul effort ne t'en garantit ;
Tu gémis, ton orgueil succombe,
Le mal, l'effroi creusent ta tombe,

L'abîme s'ouvre & t'engloutit.

Mais ne croi pas qu'au Sang illustre,
Ma Muse veuille avec mépris,
Ravir un légitime lustre,
Dont elle connoît tout le prix.
Oui marqué d'un tel caractère,
Tu mérites qu'on te révère,
Si la Vertu fait ton bonheur :
Mais, si le vice te domine,
Ton nom, ta brillante origine,
Eclaireront ton deshonneur.

La Noblesse ayant l'avantage
D'avoir la Vertu pour appui,
Ce Titre est un riche appanage,
L'Or est moins précieux que lui.
Branche en tout tems verte & fleurie,
Le Tronc dont le suc l'a nourrie,
En paroît même glorieux;
Les fruits merveilleux qu'elle étale,
Les divins parfums qu'elle exhale,
Embaument la Terre & les Cieux.

Un vrai Noble expose & prodigue
Tout son sang pour servir son Roi;
C'est alors que rompant la digue,
Son cœur exerce son emploi;
Mais quand d'Olive couronnée,

La Paix fertile est ramenée ;
Il revient chez lui souhaité :
Juste, honnête, affable, sincére,
De ses Vassaux il est le Pére,
Et non le Tyran redouté.



Les Livres des Doctes d'Athénes
Serviront à régler vos mœurs.
Les Exploits des grands Capitaines
Rendront la vaillance à vos cœurs.
Prêtez-vous aux conseils des Sages,
Cineas, calmoit les orages,
Qui troubloient l'ame de Pyrrhus ;
Et Néron vivroit dans l'histoire,
Couvert d'une solide gloire,
S'il eût toujours aimé Burrhus.

FLEURI, Ministre plus habile,
Et plus prudent que CINEAS,
Forma la jeunesse docile
D'un ROI *l'amour de ses Etats.*
C'est son active prévoyance,
Dont l'effort retint la vaillance
Qui l'emportoit aux bords du Rhein ;
Il le dérobe à la tempête,
Et sçait de quel prix est la tête
D'un équitable Souverain.

ODE IX.

EN PROSE.

A M. DE LA MOTHE HOUDART, De l'Académie Françoise.

Sur ce qu'il a prétendu, contre le sentiment de M. De Voltaire, qu'on pouvoit faire d'aussi beaux Ouvrages de Poësie, en Prose qu'en Vers.

GRand & fameux LA MOTHE, Aigle rapide, dont l'œil noblement audacieux va défier les regards mêmes du Pére brûlant, par qui la lumiére est engendrée ; soûtien le vol timide d'un foible Tiercelet, & vien d'un coup de ton aîle secourable, le pousser avec toi jusqu'au dévorant séjour du feu.

Je pars, je quitte la terre bourbeuse, je traverse, je fens les immenses campagnes de l'air. La violence qui m'emporte me fait perdre haleine. Quel bras puissant m'arrête au-dessus du double sommet de la docte Montagne ? Un merveilleux spectacle s'y dévoile à mes yeux enchantés. La majestueuse Melpomene, la vive & galante Polhymnie, la tête panchée, & fléchissant devant toi un genou respectueux, te rendent des hommages qui te comblent d'honneur.

Comme l'indomptable Hercule purgea autrefois l'Etable infectée du riche & superbe Augias, ainsi tes travaux innombrables ont dégagé notre Poësie affreusement accablée sous le joug tyrannique de la Rime. Tu l'as tirée de la prison obscure & étroite, dans laquelle plongée depuis si long-tems, elle poussoit des plaintes aussi touchantes que stériles. Ta main laborieuse a brisé ses entraves cruelles ; & délivrée du poids honteux de ses chaînes, elle respire l'air tranquile & serain de la liberté desirée depuis tant de siécles.

Je te vois aujourd'hui, harmonieuse Fille de l'aimable Souverain de l'Hélicon, je te vois, ô divine Poësie, te promener çà & là librement avec les Carites, qui dansent & folâtrent autour de toi, en te faisant cent caresses naïves.

Leurs blonds cheveux voltigent négligemment épars sur leurs épaules blanches à la fois & vermeilles, semblables à de l'yvoire qu'une femme de Carie teint en pourpre. Ennemies de la gêne, elles ont jetté loin d'elles leurs chaussures de drap d'or, & sautent si légérement sur l'émail de la riante prairie, qu'à peine s'apperçoit-on qu'elles ayent des pieds.

Toi-même, ô Poësie, toi-même toute échevelée, tu t'es défaite de l'embarras ajusté de ta coëffure précieuse. Tes doigts délicats ne paroissent plus enchaînés dans des cercles de diamans, & tu dédaignes la pompeuse parure de tes brasselets tissus avec un art admirable.

La Prose qui s'avance a le port d'une Rei-

ne, elle te tend les bras, t'embrasse, t'appelle sa sœur, & te jurant une amitié éternelle, te serre avec tant de force, qu'il semble que vous ne fassiez plus que le même corps, les coquillages dorez, attachés aux rochers limoneux, la Vigne fléxible mariée à l'Ormeau qui l'appuye, ne sont pas liés par des nœuds plus étroits, que ceux qui vous unissent maintenant ensemble.

Un ris modeste & gracieux s'échapant de tes lévres entr'ouvertes, fait éclater sur ton visage les étincelles d'une joye inaltérable. L'éclair part de tes yeux flamboyans, & tu répons à la Prose par tous les témoignages d'une fidélité réciproque. Ciel! que l'air aisé dont tu marches, t'a rendue différente de ce que tu étois autrefois.

Chante à jamais ta liberté recouvrée. Chante la pénible défaite de la Rime orgueilleuse qui t'a détenue dans les fers. Mais célébre, sur tout par des productions plus durables que le marbre & le bronze, l'invincible LA MOTHE, & fais pleuvoir les lauriers & les roses sur la tête de ton valeureux Libérateur.

Lui seul s'est armé pour ta défense, & les traits qu'ont lancé des bras de Géans, se sont émoussés sur sa poitrine invulnérable. Il paroît, il combat, il frappe, il foudroye. C'est Tancrede qui fait mordre la poudre à Clorinde; c'est Renaud qui triomphe d'Armide, & des vaillans & nombreux Chevaliers, qui devoient au prix du sang de ce Héros conquérir à l'envi le cœur de cette Héroïne inhumaine.

Tes

Tes yeux ternis se chargent de pleurs, ô Rime malheureuse. La honte fait pâlir tes joues amaigries, une sueur froide coule de tous tes membres, qui paroissent pétrifiés. Mais tout à coup la douleur se changeant en rage, tes derniers soupirs sont d'horribles blasphêmes.

Tes strophes gravement philosophiques, ô prudent LA MOTHE, ô Poëte sagement sublime, nous avoient toujours présagé ton penchant insurmontable pour ta chere Prose, & qu'il viendroit un jour, où tu prendrois le casque & la cuirasse, pour lui conquérir l'empire absolu de notre Langue renommée de l'une à l'autre Hémisphére.

Mais Ciel! qu'apperçois je encore? Quelle foule de ravissans objets frappent à l'instant mes avides regards? L'Ombre glorieuse du sçavant Poëte, à qui sept Villes se disputerent l'honneur d'avoir donné la naissance; l'Ombre non moins célébre de celui qui a porté jusqu'aux nues le nom de Mantouë, l'Ombre rivale des deux autres, cette Ombre dont le Godefroi & l'Aminte ont illustré la moderne Italie; toutes trois te donnent de pures marques d'une amitié non suspecte.

Je les entends qui te sollicitent en leur faveur par les expressions les plus vives. Ils te prient avec instance de briser la mesure inutile de leurs vers, d'écarter loin de leur style, ces nombres ridiculement réguliers, qui ne répétent que les mêmes sons à l'oreille fatiguée, & par le moyen dont tu es l'inventeur, de prêter à leur Poësie cette même beauté, dont tu viens d'enrichir la nôtre.

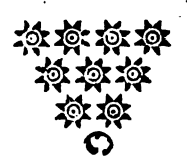
Continue, ô généreux Vainqueur de la Rime, moissonne à plein poing les précieuses javelles des lauriers immortels ; chemine à pas hardis au Temple rayonnant de la Gloire, en dépit de tes Rivaux consternés. Cours y suspendre les dépouilles que tu leur a arrachées, encore souillées d'une poussiere honorable ; & qu'eux-mêmes se trouvent enfin forcés de couronner ton front triomphant, de leurs propres mains.



VERS

DE M. DE LA MOTHE HOUDART, à Mademoiselle de Malcrais de la Vigne, sur son Ode en Prose.

QUelque difficulté, MALCRAIS, que l'Art t'oppose,
Tu sçais en triompher par tes talens divers ;
Tu sçais être sublime & mesurée en Prose,
Et libre & naturelle en Vers.



IDYLLES.

Amor fù mio Maestro, appresi amando
A scriver poscia, & a cantar d'amore,
Di duo furori acceso, arsi penando,
L'un mi scaldò la mente, & l'altro il core.
L'uno insegnommi à lagrimar cantando,
L'altro a far le mie lagrime canore.
Amor fè con la doglia amaro il pianto,
Febò con l'Armonia soave il canto.

Dell'Adone del Marino,
cant. 9. st. 62.



IDYLLES.

IDYLLE I.

LES HIRONDELLES.

*A Madame la Comtesse de V**.*



Os petisbecs, Hirondelles badines,
Donnent à ma fenêtre en vain cent petits coups ;
Vous croyez m'éveiller, moi qui dors moins que vous :
Mais vous allez partir, aimables Pélerines,
Hélas ! votre départ annonce à nos climats
Le retour des glaçons, des vents & des frimats.

Quand on aime, dort-on ? non, non, j'en interroge
Tout ce qu'Amour peut blesser de ses traits,
Dans le cœur, dans les yeux ce Dieu subtil se loge,

Et quelque part qu'il aille, il en bannit la paix.
Ah ! que j'aime à vous voir l'une à l'autre fidéles,
Vous donner en partant cent baisers savoureux,
Et d'un léger battement d'aîles,
Exprimer à l'envi les ardeurs mutuelles
Qui brûlent vos cœurs amoureux.

Raison vainement attentive,
Pourquoi viens-tu mêler aux plus charmans plaisirs,
De tes fâcheux conseils l'amertume tardive ?
Nous suivons malgré toi la pente des desirs,
Où nous porte en naissant l'humeur qui nous domine,
Et ta triste lueur, cette lueur divine,
N'éclaire que nos repentirs.

Habitantes des airs, Hirondelles légéres,
Qu'à bon droit les Mortels devroient être jaloux
De l'instinct qui vous rend plus heureuses que nous !
Du déchirant remors les blessures améres,
Du scrupule inquiet les frayeurs populaires,
Les soupçons délicats, les volages dégoûts
Ne corrompent jamais vos unions sincéres ;
Ce n'est pas l'or qui joint l'Epouse avec l'Epoux.
De ces parens atrabilaires,

Par caprice à nos voeux le plus souvent contraires,
Vous ne craignez point le courroux.
L'Amour seul, dont les loix ne sont pas mercénaires,
Préside à vos tendres mystéres,
C'est le cœur qu'il consulte en agissant sur vous,
Et vos nœuds toujours volontaires
Forment l'enchaînement d'un sort tranquile & doux.

Aux yeux de son Amant l'Hirondelle à tout âge,
A de jeunes beautez & des appas flateurs.
La vieillesse sur nous déployant ses rigueurs,
Trop fortunez Oiseaux, ne vous fais point d'outrage,
Ses doigts lourds & glacés, sur votre beau plumage,
Ne viennent point coucher d'odieuses couleurs.
Séxe infortuné que nous sommes!
Quatre lustres complets sont à peine écoulés,
Que le caprice ingrat des hommes
Croit les Jeux & les Ris loin de nous envolés.
A trente ans on est surannée;
A quarante il devient honteux,
Qu'on pense qu'une ame bien née
Puisse encor de l'Amour sentir les moindres feux.
Cependant cet amour peureux,

Qui veut & ne peut point éclore,
En est toujours plus allumé ;
Un brasier trop long-temps sous la cendre enfermé,
Soi-même à la fin se dévore ;
Et c'est ainsi qu'un cœur en secret enflammé,
Après avoir langui meurt en vain consumé.
D'un désordre pareil la Nature affligée,
Murmure avec l'Amour de se voir négligée ;
Et qu'un honneur fondé sur de bizarres loix,
Retranche impunément la moitié de ses droits.

Infléxible Raison, qui nous tiens à la gêne,
Faite pour les humains, tu parois inhumaine ;
Nos cœurs tyrannisés par tes réfléxions,
Ne font qu'aller de peine en peine.
Gouverne, j'y consens, les autres passions,
Tu peux les opprimer sous ta loi la plus dure,
Semblable à l'horrible Vautour,
Qui ronge Prométhée & la nuit & le jour ;
Mais laisse au moins à la Nature,
A régler celle de l'Amour.

Cherchez un autre ciel, aimables Hirondelles,
Où le soleil chassant les paresseux Hivers,
Entretienne en vos cœurs des chaleurs éternelles.
Helas ! que n'ai-je aussi des aîles,
Pour vous suivre au milieu des airs !
Puissiez-vous sans péril passer les vastes mers !

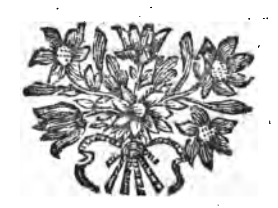
Puiſſe Eole, à votre paſſage,
Ainſi qu'aux jours heureux où regne l'Alcion,
Dans ſes antres profonds empriſonner la rage
Des Enfans du Septentrion.
Mais ſi malgré mes vœux les efforts de l'orage,
Dans les flots contre vous armés,
Vous ouvroient un tombeau ; vous auriez l'avantage
D'embraſſer en faiſant naufrage,
L'Hirondelle que vous aimez.

Le plus charmant Mortel qui fût jamais au monde,
Et dont j'adore les liens,
Le beau Clidamis eſt ſur l'onde,
En expoſant ſes jours, il a riſqué les miens.
Si ſur ces plaines inconſtantes
Vous voyez le vaiſſeau qui porte mon Amant,
Allez ſur ſes voiles flottantes,
Prendre haleine au moins un moment.

Si par vous, cheres confidentes,
Le ſecours de ma voix pouvoit être emprunté,
Vous lui raconteriez les peines que j'endure,
Vous lui feriez une peinture
De mon eſprit inquiété.
Vous diriez qu'auſſi-tôt qu'un vaiſſeau nous arrive,
Je vais d'un pas précipité,
De mon cher Clidamis m'informer ſur la rive,
Le cœur entre la crainte & l'eſpoir agité;

Que vers l'Elément redouté,
Je tourne incessamment la vûe ;
Que pour peu qu'à mes yeux l'onde paroisse émue,
Je suis prête à mourir d'effroi ;
Qu'il peut par son retour terminer mon supplice,
Et qu'en attendant son Ulysse,
Pénélope jamais ne souffrit tant que moi.

*Aimable V** mes tendres Hirondelles,*
A vos pieds en tremblant apportent leurs soupirs ;
Pour un fidéle Epoux aussi sensible qu'elles,
Votre cœur plus constant n'a point d'autres desirs.
C'est en vain que j'ai vû cette Idylle applaudie,
En vain de célébres Auteurs
Vantent de mon pinceau les naïves couleurs,
Si votre délicat génie
Ne joint pas son suffrage aux leurs.



IDYLLE II.

LE PRINTEMPS.

Que le Printemps est beau ! tout rit dans la
Nature,
Nos Prez sont verds, nos Bois ont repris leur
parure ;
Les Ruisseaux ranimés, sur un gravier d'argent
Promênent d'un pas diligent,
Une Onde claire qui murmure.
Les Oiseaux amoureux sous les rameaux fleuris,
Célébrant à l'envi de petits mariages,
Font parler de leur mieux dans leurs tendres
ramages,
Les feux dont l'un pour l'autre ils ont le cœur
épris.
Amintas que l'Amour dévore,
Ne pouvant fermer l'œil abandonne le lit ;
Il sort comme en délire, & court au lieu pres-
crit,
Attendre Cloris qu'il adore ;
Le jour ne paroît point encore,
Mille soupçons jaloux agitent son esprit.
Du pareſſeux Tithon l'Epouse matinale,
S'arrête en le voyant & le prend pour Céphale ;

La beauté du Berger la charme & l'éblouit :
Mais découvrant l'erreur dont son ame jouit,
La honte peint son front du vermeil de l'opale,
Et bien-tôt les regrets la rendant triste & pâle,
Dans les Airs blanchissans elle s'évanouit.
Mille frilleuses Hirondelles,
Traversant les Mers à la fois,
Ramênent Zephire avec elles,
Et se reposent sur nos toits.
Se becquetant, battant des aîles,
Volant, & revolant, se suivant tour à tour,
Leur caquet enjoué réveille
La jeune Cloris qui sommeille,
Et l'avertit d'aller où l'attend son amour,
Le Soleil caresse la Terre,
Il la console de la guerre
D'un long Hiver armé de frimats, de glaçons.
La Terre rajeunie ouvre son sein fertile
Aux doux écoulemens des célestes rayons,
Et Flore à leurs ordres docile,
S'apprête avec Pomone à répandre ses dons.
Nos Brigantins & nos Frégates
Fendent le liquide Elément,
Et ne craignent que les Pirates,
Garantis de l'effroi de la Mer & du Vent.
Les Poissons sous un mur de glace,
Depuis trop long-temps retenus,
Dans leur froide prison ne se captivent plus.
Thétis les voit bondir sur sa verte surface.
L'Amour

L'Amour que nul effort n'a jamais arrêté,
Prend son vol & se glisse avec agilité,
Dans leurs demeures transparentes ;
Ses flammes dans l'eau petillantes,
En pénétrent l'humidité,
Et leurs écailles palpitantes
Expriment les accès coup sur coup répétés,
Du plaisir dont ils sont doucement tourmentés.
Le beau Mirtil sous la feuillée,
Danse au clair de la lune au son du flageolet,
Avec la blonde Iris lestement habillée ;
Il voudroit dans un coin secret,
L'entretenir de son martyre.
Il a cent choses à lui dire ;
Mais Corisque & Daphné, d'un regard inquiet
Semblent les observer sans cesse ;
Victime du respect humain,
Mirtil lui dit tout bas, en lui serrant la main,
Adieu, l'unique objet de ma vive tendresse ;
Trompons des yeux malins la curieuse adresse,
Nous nous retrouverons demain.
Jours charmans, saison fortunée,
Que vos beautez auroient d'appas !
Si, quand vous revenez, vous ne nous disiez pas,
Qu'en nous vieillissant d'une année,
Vous nous faites marcher vers la nuit du trépas.

IDYLLE III.

L'HIVER.*

A M. DE SORINAI,

Du Croisic en Bretagne.

DE neige les monts sont couverts,
Les frimats, les brouillards répandus dans les airs,
Dans nos sens engourdis ont porté la tristesse,
Les arbres dépouillés de leurs feuillages verts,
Sont prêts à succomber sous le poids qui les presse ;
Et par un changement fatal,
Le Fleuve emprisonné dans sa grotte profonde,
A mes yeux étonnés de ne pas voir son onde,
N'offre plus qu'un épais cristal.
Nos ruisseaux sont captifs, & parmi la verdure,
On n'entend plus leur doux murmure,
Les Oiseaux ont perdu la voix.
Tout languit ici-bas, tout est mort à la fois.
Malgré la saison la plus dure,
Cher Amintas, si tu m'en crois,

* *Cette Piece est imitée de l'Ode IX. du I. Liv. d'Horace.*

Nous sçaurons à l'abri retirés sous nos toits,
Faire revivre la Nature,
Mais pour en bannir la froidure,
Sur tout n'épargnons pas le bois.
Ami, près d'un bon feu consumons les journées;
Mais qui peut retarder là bas ton Sommelier?
Qu'il ne soit jamais las de tirer du cellier,
Ces flacons pleins d'un jus que depuis quatre années
Tu conserves si chérement:
Que nos tasses soient couronnées
Des flots de ce Nectar charmant.
Laissons régler aux Dieux l'ordre des destinées,
A ces Dieux qui des vents arrêtant la fureur,
Calment les ondes mutinées;
Et des bois où l'orage avoit porté l'horreur,
Font des retraites fortunées.
Sans nous embarrasser du douteux lendemain,
De ce jour, quel qu'il soit, faisons un bon usage,
Passons-le avec plaisir, qu'il soit clair & serain,
Ou voilé d'un sombre nuage.
Ami, donne aux festins, à la danse, aux amours
Le temps de ta verte jeunesse,
Pendant qu'encor de loin, pour en troubler le cours,
Tu vois à pas tremblans s'avancer la vieillesse;
Ou si le champ de Mars a pour toi des appas,
Noblement animé des transports de la gloire,
Va sur tous tes pareils remporter la victoire,
Dans ces illustres jeux images des combats.

Après avoir le jour triomphé dans la lice ;
Quand dans les flots amers Phébus au teint vermeil,
Fatigué d'un long exercice,
Goûtera cet Eté les doux fruits du sommeil,
Dans les lieux assignés, à l'heure accoutumée,
Va faire le passionné.
Va mettre aux pieds d'Iris de ta valeur charmée,
Les augustes Lauriers dont ton front est orné.
Dis-lui combien ton ame est pour elle enflammée.
C'est alors qu'aisément son cœur d'amour épris
Verra par tes douceurs sa rigueur désarmée ;
Alors tu recevras d'Iris un autre prix,
Vainqueur chez le Dieu Mars, & vainqueur chez Cypris.

Tu sçais avec quel art une Belle s'applique
A cacher son amour sous un dehors trompeur ;
Mais malgré ses détours son ame assez s'explique,
Aux yeux d'un Berger plein d'ardeur.
D'abord tu la verras honteuse, avec mystére,
S'allarmer pour un mot, se couvrir de rougeur,
Se retrancher sur son honneur,
S'échapper de tes bras, t'appeller téméraire,
Cruel, perfide, audacieux,
Dans un coin en grondant se cacher à tes yeux ;

Et ne pouvant enfin long-tems se contrefaire,
Trahir ses dehors spécieux,
Par un souris involontaire.
Souvien-toi que l'Amant est semblable au Guerrier,
Le combat fait le prix du Mirthe & du Laurier.
Que son courroux, que sa pudeur contrainte,
Ne t'obligent donc pas d'abord à la laisser;
A son air de te repousser,
Il n'est pas malaisé d'appercevoir la feinte.
Que, constant à la caresser,
Ta bouche en soupirant soit sur la sienne empreinte.
Ne cesse pas de la presser.
Quand de combattre en vain, sa vertu fatiguée,
Verra sous tes efforts expirer sa rigueur,
Et que contre elle enfin, elle-même liguée,
Tu l'entendras palpitante, en langueur,
D'une voix mal articulée,
Te dire en bégaïant, ah mon ame! ah mon cœur!
Tu peux lui faire un vol dans la tendre mêlée,
Ou de son brasselet, ou de son diamant,
Que semble un doigt fermé tenir obstinément;
Mais qu'une molle résistance
Bien-tôt abandonne à l'Amant,
Dont son cœur & ses yeux qui sont d'intelligence,

Pour condamner ſa bouche à tout moment,
Approuvent en ſecret l'aimable violence.

Toi, dont l'amitié me conſole
D'un ſort contraire à mes deſirs,
Toi, qui ſçais du temps qui s'envole,
Employer à propos les momens aux plaiſirs,
Délicat Partiſan de la douce Nature,
Examine un peu la peinture
Que ma Muſe te trace ici;
Paraphraſant Horace, & cherchant dans ſon ſtile
L'agréable ſecret d'écarter le ſouci,
D'une Ode j'ai fait une Idylle;
Juge ſi j'ai bien réuſſi.



IDYLLE IV.

LES TOURTERELLES.

A Me. DESHOULIERES.

Helas ! conſtantes Tourterelles,
Que vos careſſes & vos jeux,
Ont des attraits touchans pour un cœur amoureux !
Redoublez, s'il ſe peut, vos flammes mutuelles,
Pâmez-vous, languiſſez, mourez dans les plaiſirs ;
Ah ! j'entens vos petits ſoupirs,
De vos tranſports ſecrets interprétes fidéles,
Vives affections ! naïfs trémouſſemens !
Mais qu'apperçois-je ! ô ciel ! dans les raviſſemens
Vous vous enyvrez ſans meſure ;
Vos becs entrelaſſés qui font un doux murmure,
Humectent la chaleur de vos embraſſemens.
Ah ! je me meurs moi-même, ah ! que ſens-je ! ah ! mon ame
Céde au tendre braſier qui me brûle au dedans,
Errante ſur ma lévre elle eſt toute de flamme.
Profitez de la vie, heureux couple d'Amans,
Jouiſſez d'un bonheur dont la ſource eſt ſi pure :

L'instinct que vous donna la prudente Nature,
Vaut mieux que tous nos ſentimens.
Sans vous embarraſſer dans d'inutiles peines,
Le ſang qui coule dans vos veines
Vous inſtruit cent fois mieux que tout l'art des Romans.
Plus votre ardeur vieillit, plus vous la trouvez belle,
Malgré l'effort des ans vos cœurs ſont enflammés,
Et pour une autre Tourterelle,
Vous ne quittez jamais celle que vous aimez.
Si les Amans & les Amantes
Avoient pour s'envoler des aîles comme vous;
On verroit encor parmi nous,
Plus d'inconſtans & d'inconſtantes.
C'eſt vous que l'on doit appeller
De vrais modéles de tendreſſe,
Vous avez ſeulement des aîles pour voler
Après le cher objet qui vous charme ſans ceſſe.
Dans votre commerce amoureux,
La défiante Jalouſie
Ne répandit jamais le poiſon dangereux,
Qui parmi nous briſe les nœuds
De l'amitié la plus unie.
Si vous paroiſſez quelquefois,
Diſputer & hauſſer la voix,
Je n'y découvre rien que la louable envie
De deux Amans ambitieux

Du prix de s'entr'aimer le mieux,
Et de pareils débats toute aigreur eſt bannie.
Vous fréquentez les mêmes lieux,
Vous ne cherchez jamais une autre compagnie,
Vous bûvez au même ruiſſeau,
Vous vous perchez toujours ſur le même rameau,
Quand vos paupiéres ſont forcées
De céder aux pavots que le ſommeil répand,
Vous craignez de vous perdre, & vos plumes preſſées,
Paroiſſent être entrelaſſées.
Que votre langage eſt charmant!
Qu'il a je ne ſçai quoi d'aimable & de galant!
Que vos accens plaintifs ſont pouſſés d'un air tendre!
Ce n'eſt qu'aux cœurs comme le mien,
Que Vénus a permis d'entendre
Et de goûter votre entretien.
Après avoir cueilli des douceurs infinies,
Dans vos embraſſemens ſavourés à longs traits,
Si vos forces ſont affoiblies,
Votre amitié ne l'eſt jamais.
Ah! quand vous vous plaignez, c'eſt un regret extrême,
Qui vous fait l'une à l'autre adreſſer ce diſcours,
Faut-il, mon petit cœur, toujours aimer de même,
Sans pouvoir cependant ſe careſſer toujours!

Depuis le lever de l'aurore ;
Vous sçavez vous donner jusques à son retour ;
Différentes marques d'amour.
Recommencez vos jeux ; recommencez encore,
Hôtes légers des bois, il n'est rien sous les cieux,
Qui puisse tant flatter & mon cœur & mes yeux ;
Mais si le Berger que j'adore,
N'avoit plus aujourd'hui pour moi le même cœur,
Si l'Amour avoit fait éclore,
Dans son ame changée une nouvelle ardeur.
Tourmens affreux ! douleurs cruelles !
Soupçons persuasifs ! doutes impérieux !
Cessez, hélas ! cessez, constantes Tourterelles ;
N'offrez pas désormais ces plaisirs à mes yeux ;
S'ils leur doivent coûter des larmes éternelles.
Du beau sexe François, ô la gloire & l'honneur !
DESHOULIERES, *dont le génie*
Sçut chanter des Amans la douce maladie,
Et des Héros guerriers célébrer la valeur,
Du Pinde où tu jouis d'une meilleure vie,
Regarde ici-bas, & reçoi
L'Idylle que je te dédie ;
C'est à ton goût que je la doi.
Si je puis aujourd'hui mériter ton suffrage,
Phébus & les neuf Sœurs s'unissant avec toi,
Avoûront ce galant Ouvrage.

IDYLLE V.

CORISQUE, MENALIS,

A M. DE FONTENELLE,

De l'Académie Françoise.

CORISQUE.

Vous m'aimez, Ménalis ? à quoi sert ce langage ?
Ces mots étudiés, ces complimens polis,
D'un esprit déguisé m'apportent le message ;
Mais le cœur s'adresse à Philis.
Finissons un discours dont la douceur m'outrage.
Vos sermens dans les airs semés,
Des Zéphirs inconstans deviendront le partage.
Je n'ai que trop d'égards pour un Berger volage :
Ce n'est pas moi que vous aimez.

MENALIS.

Croyez-vous, après tout, puisque votre injustice
M'oblige à dévoiler les sentimens d'un cœur
Qui s'exprime sans artifice,
Vous figurez-vous que je puisse
Ne point être sensible aux traits de votre humeur ?

Vous m'aimez, je l'avoue, un instant par caprice ;
Ou pour me voir languir auprès de vos appas,
Vous feignez de m'aimer, & vous ne m'aimez pas.

CORISQUE.

Hé bien, s'il est ainsi, sans se causer de peine,
Ménalis, il vaut mieux pour toujours se quitter.

MENALIS.

Vous pensez m'allarmer, votre entreprise est vaine ;
Je fuis, je pars ; vos yeux me voudroient arrêter.

CORISQUE.

Mes yeux ? qu'ils soient plûtôt privés de la lumiere....

MENALIS.

Mais quand nous nous quittons, vous restez la derniere.

CORISQUE.

Adieu, perfide, adieu, téméraire Berger.

MENALIS.

Ménalis ! à ton tour que ne peux-tu changer !
Vous fuyez ? est-il vrai ? pouvez-vous.... ah cruelle !
Me laisser si facilement ?
Je ne m'éloignois seulement,
Que pour voir à quel point vous me seriez fidelle.

Revenez,

Revenez, cher objet, que j'aime uniquement;
Inflèxible! ainsi donc vous emportez mon ame?

CORISQUE.

Non, je n'emporte rien que mon cœur.

MENALIS.

Tout en flamme,
Pour un autre Berger.

CORISQUE.

Non, trompeur, non, c'est toi,
Qui m'enlèves le tien qui devoit être à moi.

MENALIS.

Elle vole, & le Fan timide,
Par un bruit soudain effrayé,
Fuit moins vîte où la peur le guide.
Zéphirs, opposez-vous à sa course rapide,
Vous, ronces, qui bordez ce chemin peu frayé,
De grace enlassez-vous dans sa robbe flotante,
Afin de retenir ses pas;
Mais prenez garde aussi qu'une pointe piquante
Ne blesse ses pieds délicats.
Devenez violette & jasmin sous sa trace;
Haliers, écartez-vous, modérez votre audace,
Respectez son beau sang, ah cruels! tout le mien
Seroit payé trop cher d'une goute du sien.
Je vous ai jointe enfin, me voici hors d'haleine;
Un éclair sur ses feux m'a porté jusqu'à vous;
Adoucissez-vous; inhumaine,
Calmez un injuste courroux.

CORISQUE.

Laisse-moi : le dépit & les transports jaloux,
Contre un Berger volage ont allumé ma haine ;
Que ne puis-je à mon gré t'accabler sous ses coups !

MENALIS.

Vos funestes rigueurs rendent ma mort certaine ;
Du fer de ma houlette ouvrez, ouvrez mon sein ;
Si sur lui vous daignez mettre un moment la main,
Vous sentirez que ma tendresse
Vous porte tous ses sentimens,
Et que mon cœur brûlé dans ses chauds battemens,
Répéte Corisque sans cesse.
Ah ! Corisque, Corisque, au moins apprenez-moi
Le forfait inconnu qui m'arrache à la vie.
Le coupable qui sçait pourquoi,
Du plus affreux trépas sa sentence est suivie,
Par avance en lui-même obéit à la Loi.

CORISQUE.

Mon ame en ta faveur, malgré moi s'est fléchie,
Et mon secret échappe à ma langue affranchie,
Mais après cet aveu, ne me parle jamais.
Te souvient-il de la journée,
Où sous des Cerisiers épais,
On célébroit d'Hilas l'agréable hymenée ?

MENALIS.

Quel brillant, ce jour là, relevoit vos attraits!

L'Amour s'étoit peint dans vos traits.
Vénus vous avoit amenée.
Les roses & les lys....

CORISQUE.

Puisque tu m'interromps,
Je me tais.

MENALIS.

Achevez ; les tourmens les plus prompts
Sont pour les malheureux la moitié de leur grace.

CORISQUE.

Le soleil à la nuit alloit céder la place ;
Jusques-là sur le vert gazon,
Tous les Amans colés auprès de leurs Amantes,
Les amusoient, assis en rond,
Par des jeux differens, des nouvelles galantes :
Quand les tièdes Zéphirs soufflant dans les rameaux,
Le son joyeux des chalumeaux
Engagea l'assemblée au plaisir de la danse.
Tu me donnas la main, & de l'autre aussi-tôt
Tu pris Philis avec impatience,
Tu lui parlois tout bas, & souvent ton silence
S'expliquoit plus qu'à demi mot.
Mais ce qui m'irrita, juste Ciel ! quand j'y pense... :
Tu lui serras la main, & sans attention,
Tu serras tant soit peu la mienne,
Dirigeant autre part un œil plein d'action ;

Et tu te souviendrois qu'en cette occasion
Je fus prête à quitter la tienne,
Si l'amoureuse émotion
T'avoit encor laissé quelque réflexion.

MENALIS.

Falloit-il que ma foi fût si-tôt soupçonnée ?
Que dis-je ? en un moment sans appel condamnée,
Si vous m'eussiez vraiment aimé ?
Vit-on une petite pluye,
Quand le feu dans un Bois fut long-tems allumé,
Arrêter sur le champ le rapide incendie ?
Je parlois à Philis, & lui disois tout bas,
Sans dessein lui pressant le bras,
Et lui montrant Daphné, cette aimable étrangere,
Dont les Bergers font tant de cas,
Comparez à Daphné de ses charmes si fiere,
L'adorable Corisque, elle a dans ses beaux yeux
Plus d'attraits, que Daphné dans sa personne entiere.

CORISQUE.

Le parallele est glorieux :
Tu m'honorois, Berger ; par son air, sa maniere,
Daphné peut briller en tous lieux.
Ménalis à ton tour, dis-moi sur quelle injure,
Des reproches que tu me fais,
Ton amour a fondé la nouvelle imposture.

MENALIS.

Le souvenir en est trop frais ;
Mon doigt, en la touchant, aigriroit ma blessure,
Et peut-être au surplus, que niant l'aventure,
Et bravant mes justes douleurs,
Vous vous offenseriez du sujet de mes pleurs.

CORISQUE.

Non, non, tu peux parler sans péril, je t'assure,
Que je rende injustice à ton sincére aveu,
Tu devrois me connoître un peu,
Et d'un cœur qui t'aimoit avoir meilleur augure.

MENALIS.

Avant hier Mirtil conduisant son troupeau,
Cheminoit à pas lents sur la molle prairie ;
Du plus loin qu'il me vit, il montra son chapeau,
Dont le bouton s'ornoit de l'œillet le plus beau.
C'est, dit-il, de Corisque une galanterie ;
Ses faveurs ne sont pas pour moi du fruit nouveau.
Je l'ai remerciée, en voulant le lui rendre :
Mais son empressement m'a forcé de le prendre.
Pour le dire en deux mots, Corisque & ses présens,
Me sont assez indifférens.
A ce discours j'eus peine à cacher ma colére.
Cent fois agité dans l'esprit,
Je fus prêt d'arracher cette fleur par dépit :
Mais par respect pour vous, je m'abstins de le faire.

CORISQUE.

L'effronté ! ce fut lui qui malgré moi la prit :
J'en atteste Cloris, Célimene & Florise,
Pour ravoir cet œillet, d'abord je l'attaquai
Par les discours polis que l'usage autorise ;
Sur son honneur je le piquai :
Mais m'ayant mise à bout, alors je le brusquai,
Comme on fait à l'égard d'un Berger qu'on méprise.
J'éclatai, j'employai d'inutiles efforts,
Dont le scélerat osoit rire.
Que mes bras contre lui n'étoient-ils assez forts !
Dans les fougueux accès que la fureur inspire,
Je lui dis, l'arrêtant, tout ce que pus dire.
Il m'échappa le traître, & quand il fut enfui,
Vainement, & très-loin, je courus après lui.
Cette fleur, dont les soins occupoient ma pensée,
Avoit exprès pour toi sa saison devancée ;
Je l'allois visiter le matin & le soir,
Et lui disois tout bas en tenant l'arrosoir,
Croissez, aimable œillet, & couronnant ma peine,
Pour le seul Ménalis réservez votre haleine.
Croissez, & que de mon Berger,
Dont le cœur m'a promis de ne jamais changer,
Puisse ainsi croître la tendresse !
Dès qu'ils seront épanouis,
Vos appas en un jour seront évanouis,
Mais son feu durera sans cesse.

MENALIS.

J'accusois donc à tort votre fidelité ?
Mirtil par sa malignité,
Me rendoit moi-même infidéle.
Que d'un vif repentir, je me sens tourmenté !
Vous en croirai-je ? ô Dieux ! quoi mon cœur se rappelle,
De ses premiers soupçons, l'allarme criminelle ?
Aux Amans, par un sort contraire à leurs desirs,
Dans le sein même des plaisirs,
L'inquiétude est naturelle.
Permettez qu'à vos pieds, mes sanglots, mes soupirs ....

CORISQUE.

Leve-toi, Ménalis, que les vents & la grêle
Puissent ravager de nos champs
L'espérance, hélas ! rare & frêle,
Si mon cœur ne s'épanche en de vrais sentimens.
Mais moi, dois-je, à tes assurances,
Livrer de ses soupçons mon esprit revenu ?
M'offrirois-tu les apparences,
D'un amour autre part, peut-être retenu ?

MENALIS.

Ciel ! que Pan courroucé, laisse ma bergerie
En proye, aux loups impétueux !
Puissai-je sous mes pas, foulant l'herbe fleurie,
Ne rencontrer qu'aspics, qu'animaux venimeux ...

CORISQUE.

Arrête, Berger, je te prie,

C'en est trop ; la bonté des Dieux
S'offenseroit de la furie
De tes sermens audacieux.
Je te crois ; je vais même en coucher sur ta levre
Le gage appétissant d'un baiser gracieux.

MENALIS.

Le miel du Mont Himette est moins délicieux.
Suis-je ici ? Me trompai-je ? Ah ! votre amour me sevre
Trop tôt d'un bien si précieux ;
Le baiser apprêté, dont la brillante Flore
Enyvre son Zéphir, de ses charmes épris,
Celui dont la naissante Aurore
Régale l'époux de Procris,
Les baisers de Diane, & tous ceux de Cypris,
Au vôtre comparés, sont languissans encore ;
Mais souffrez qu'au lieu d'un, je vous en rende deux.
Le Dieu, qui pour Psyché, jadis sentit éclore
De tendres sentimens, des desirs amoureux,
Se plaît en nombre impair, à seconder nos jeux.

CORISQUE.

Ah ! dans mon cœur brûlant, j'ai Paphos & Cythére :
Berger, mon cher Berger, je ne suis plus à moi,
Mais que dis-je ! à quoi sert désormais le mystére ?
Tu me montres assez que je suis toute à toi.
Ainsi se réconcilierent.

Corisque & Ménalis imprudemment fâchés,
Et les chaînes qui les lierent,
Retinrent à jamais leurs deux cœurs attachés;
Les tendres Rossignols dans les rameaux cachés,
Jaloux des douceurs qu'ils goûterent,
Les virent & les imiterent;
Et leurs petits goziers, sans être interrompus,
La nuit suivante répéterent
Et leurs propres plaisirs, & ceux qu'ils avoient vûs.

FONTENELLE, *la gloire & l'honneur de notre âge,*
Toi qui par des talens divers,
As fait voir de nos jours que la Prose & les Vers,
Sur les siécles passés, remportent l'avantage;
Suspens tes illustres emplois,
Pour entendre un moment mon rustique hautbois.
Je lis & je relis tes Eglogues sans cesse,
Et les admire à chaque fois.
Les Bergers qu'a produits ta Muse enchanteresse,
Sont moins fardés, moins pointilleux,
Que ceux dont en ses Vers doux, faciles, heureux,
Racan fit parler la tendresse,
Quoique ceux de Ségrais soient galans, ingénus,
Ils sont trop copiés, & de Rome, & de Gréce,
Leur style un peu rude me blesse,
Et leurs discours par tout ne sont pas soutenus,
Des tiens je prise beaucoup plus
L'originale politesse.
N'ont-ils pas réuni tous les suffrages dûs

A leur douce délicatesse ?
Les miens dépourvûs d'agrément,
N'entreront point en parallele :
Heureux ! s'ils peuvent seulement
Attirer les regards du sçavant FONTENELLE.



IDYLLE VI.

LES COQUILLAGES.

A M. DE LA ROQUE,

Chevalier de l'Ordre Militaire de Saint Louis, Auteur du Mercure de France, à qui l'Auteur de l'Idylle envoya une boëte pleine de Coquillages, qui ne lui fut renduë qu'au bout de deux mois.

MEs pauvres petits Coquillages,
Que pour le cher LA ROQUE, avec tant de plaisir,
Mes mains prirent peine à choisir
Sur les sablons dorés qui bordent nos rivages,
Mes pauvres petits Coquillages,
Vous voilà donc perdus ? Un perfide Courier,
Un scélérat Aventurier,
En allant à Paris, vous a vendus pour boire ;
Et pour deux coups de vin clairet,
Dont l'appas triomphant a séduit sa mémoire :
Vous restez en ôtage au fond d'un cabaret.
Cependant il me dit, vous mettant sous l'aisselle,
Qu'ainsi que sous son front il garde sa prunelle,
Il vous conserveroit avec semblable soin.

Oui, LA ROQUE; oui, mon cher, j'en ai plus
d'un témoin.
Me pourrois-tu juger capable d'imposture ?
Peux-tu penser que j'eusse exprès
Envoyé ce Jocrice, à grotesque figure,
De mon présent en l'air te porter les apprêts ?
Pouvois-je ainsi payer tes égards, tes bienfaits,
A moins que d'avoir l'ame ingrate ?
Moi qui sans aucun coût, par la poste reçois
Le don gracieux tous les mois,
De l'excellent Journal que ta main délicate
Réduit, compose, arrange & polit à la fois.
Mais revenons aux Coquillages,
Dont la perte fatale enflamme mon courroux.
Quand Diane laissoit l'Amante de Pélée,
Aller avec l'onde écoulée,
Brûler entre les bras de son vaillant Epoux,
Dans une grotte reculée,
Où de leurs doux momens les Tritons sont jaloux:
Alors par un sentier, dont la route est scabreuse,
M'appuyant d'une main chancelante & peureuse,
Marchant à pas serrés, je descendois au fond
D'une retraite sablonneuse,
Et puis par un détour j'entrois dans un salon,
Dont la naïve Architecture,
Est uniquement dûe à la simple Nature.
Là

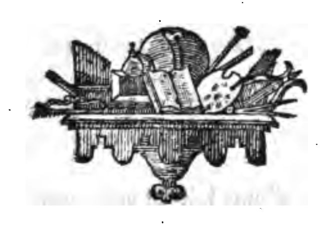
Là, le roc inégal fait naître des Portraits
D'une singuliere structure,
Qui s'échappent à l'œil, & perdent tous leurs traits,
Quand on les regarde de près.
L'herbe d'autre côté diversement fleurie,
Avec le Capilaire, enlassée au hazard,
Produit sans le secours de l'Art,
Une verte tapisserie.
Séjour des Rois, riches Palais,
Attrayantes prisons d'esclaves magnifiques,
Heureux! qui fut admis sous vos brillans portiques,
Plus heureux mille fois qui n'y parut jamais!
Ce qu'on voit travaillé sur vos murs à grands frais,
Se présente ici de soi-même,
Et la Nature qui nous aime,
Sçait au gré de nos vœux si bien se façonner;
Que notre œil d'abord trouve en elle
Ce qu'il nous plaît d'imaginer.
Dans ces lieux, cher LA ROQUE, à moi-même fidéle,
Je m'étois imposé la loi,
De cueillir chaque jour pour toi,
De Coquillage un certain nombre.
Je n'en sortois jamais que le Ciel ne fût sombre,
Tant mon esprit rêveur m'emportoit loin de moi.

Quelquefois l'Onde revenue,
Me surprenoit en ce travail,
Amenant à mes pieds la richesse menue,
Dont nos bords fortunés composent leur émail.
Coquillages chéris, quand la Mer sur l'arene
Promenant à son gré des flots impétueux,
Qu'elle étend & retire en les pliant sous eux,
Vous laissoit aux graviers échapper avec peine;
Il sembloit qu'en ces mots tout bas vous murmuriez,
Flots cruels, disiez-vous, dont la rage fougueuse
Vient de nous séparer de la Roche amoureuse,
Avec qui nous étions tendrement mariés;
Hâtez-vous, hâtez-vous d'anéantir des restes,
Désormais consacrés aux plus vives douleurs;
Vous avez commencé des destins trop funestes,
Mettez le comble à nos malheurs.
Quand on a perdu ce qu'on aime,
La vie est un tourment extrême,
Et le trépas a des douceurs.
Et vous, Rochers constans, prenez part aux outrages,
Que nous ont fait les flots de jalousie émûs,
Brisez-les sur vos coins aigus,
Rendez-leur, chers Rochers, ravages pour ravages,
Vengez-vous, en vengeant les extrêmes dommages,
Que nous avons hélas! injustement reçûs.

Jouets des flots & des orages,
Coquillages, calmez ce violent courroux,
Nous sommes mille fois plus à plaindre que vous;
Ce sont les heureux mariages,
Sur qui la Mort barbare aime à lancer ses coups.
Admirables trésors du transparent abîme,
Vos destins, des Mortels devroient être enviés,
Quoique tout comme eux vous perdiez
La substance qui vous anime,
Vous conservez pourtant des attraits, des beautez,
De diverses proprietez,
Et des couleurs étincelantes,
On vous recherche après avec empressement,
On vient vous arracher aux vagues écumantes,
Et même vos morceaux sont gardés cherement.
Pour nous, quand sous nos corps nos ames éclipsées,
Par le mal destructeur en ont été chassées,
Et qu'Atropos nous met dans la liste des Morts;
Que reste-t'il de nous alors?
Qu'en reste-t'il? grands Dieux! les terribles pensées!
Tout mon sang en frémit: plus d'appas, aucun trait...
La beauté qu'engendroit le souffle de la vie;
Et qui d'Adorateurs étoit toujours suivie,
N'est de soi tout au plus qu'un difforme portrait;

On le craint, on l'éloigne, & la tombe dévore,
Un amas corrompu que la Nature abhorre,
Mais tirons le rideau sur des objets d'effroi,
Dont l'aspect fait pâlir le Berger & le Roi;
Plaignez-vous, soupirez, Humains, fondez en larmes.
Mais Ciel! mon oreille n'entend
Que plaintes, que courroux, que murmures, qu'allarmes;
Tout l'Univers déclame & paroît mécontent,
Et par sa plainte circulaire,
Forme un concert horrible à mon entendement.
Un Elément est en colére,
Et se plaint d'un autre Elément:
La Terre étant plus basse, & moins en mouvement,
Est de leurs fiers combats la victime ordinaire.
Coquillages dorés, sur le sable mouvant,
Vous vous plaignez de l'Onde amére,
L'Onde à son tour se plaint des Rochers & du Vent,
Le Vent du prompt Eole, Eole de Neptune,
Neptune blâme le Destin.
L'homme à charge à lui-même, inquiet, incertain,
Accuse à chaque instant les Dieux & la Fortune,
Il croit que tout s'oppose à son moindre souhait,
Le Monde entier le blesse, il se fuit, il se hait,

Il devient son vautour, & lui-même il se ronge ;
Il semble qu'il s'y plaise & que sans cesse il songe,
A creuser dans son cœur pour chercher des chagrins,
Et moi, j'ai beau gémir pour mes bijoux marins,
Ma plainte est inutile, & le voleur s'en mocque ;
Consolons-nous pourtant, docte ami, cher LA ROQUE,
Et le Ciel à jamais nous préserve tous deux,
De tout accident plus fâcheux.



IDYLLE VII.

VOYAGE DE L'AMOUR ET DE L'HYMEN.

A MADAME

DE MONDORET,

Du Croisic.

CUpidon & l'Hymen compagnons de voyage,
Vivoient en bons amis, & n'avoient pour tous deux,
Que la charmante Iris, dont le cœur jeune & sage
Partageoit ses faveurs également entre eux.

Jamais tant d'amitié n'avoit uni deux freres,
A l'Hymen volontiers l'Amour prêtoit ses traits,
L'Hymen adoucissoit ses préceptes sévéres,
Et faisoit de l'Amour réussir les souhaits.

Les ombres de la nuit par malheur les surprirent
Dans un lieu solitaire, éloigné des hameaux;
L'air étoit calme & pur, à terre ils s'étendirent,
Un buisson arrondi leur servit de rideaux.

Iris nonchalamment tomba sur la fougère,
Ses Amans au hazard se mirent à côté ;
Quelque part qu'on se trouve auprès de sa Bergére,
Le lieu le moins commode est un lit enchanté.

L'aimable & petit Dieu que révére Amathonte,
Trompé par le sommeil, le premier s'endormit,
L'autre entretint Iris, & fit si bien son compte,
Qu'il la persuada, par ce qu'il lui promit.

Quitte un Marmot, dit-il, ses jeux, sa folle enfance,
Sa malice en a dû détacher ta raison.
Vien, ma Belle, avec moi ; ma durable constance,
Mes Palais, mes Trésors sont toujours de saison.

On le croit, on s'enfuit ; l'Amour avec l'Aurore
Ouvrit ses tristes yeux, pour répandre des pleurs.
Vainement un Zéphir volant autour de Flore,
Fit pleuvoir dans son sein des parfums & des fleurs.

Le Rossignol plaintif soupira ses allarmes ;
L'Onde sur le gravier murmura ses tourmens ;
Les rochers attendris se fondirent en larmes,
Et l'Echo répéta ses longs gémissemens.

L'Hymen fier & pompeux fit célébrer la Fête,
Qui devoit enchaîner son destin pour toujours.
Imprudent ! qui croyoit jouir de sa conquête,
Sans que rien traversât le bonheur de ses jours !

Iris ne tarda point à sentir sa tendresse,
Languissante & changée en d'éternels dégoûts,
Le Devoir gâta tout, & la délicatesse
Chercha l'Amour en vain dans les bras d'un Epoux.

L'ennui la dévora, son ardeur insensée
Maudit un importun, & s'en plaignit cent fois;
Heureuse! en l'enlevant, s'il eût eu la pensée
De ravir à l'Amour ses traits & son carquois.

L'Enfant conta ses maux à sa charmante Mére,
Qui le prit dans ses bras, & pour sécher ses pleurs,
Lui dit en le baisant, qu'elle alloit de Cythére
Exiler le cruel qui causoit ses douleurs.

Il lui promit aussi de fuir sa compagnie;
Et depuis que l'Hymen lui fit ce lâche tour,
Les plus tendres Amans, aussi-tôt qu'il les lie,
Ont vû voler loin d'eux le galant Dieu d'Amour.

Aimable MONDORET, *ingénieuse Amie*,
C'est parmi vos jardins verdoyans & fleuris,
Que vainqueur des brouillards de ma mélancolie,
Le Dieu des Vers tant fois éclaira mon esprit.

Quand le fidele Hymen sous la plus douce chaîne,
Entrelassoit vos jours qui couloient sans ennui,
L'Amour parut alors renoncer à sa haine,
Et vouloir désormais s'accorder avec lui.

Mais votre Epoux passant dans la barque fatale,
L'Amour contre l'Hymen ralluma son courroux,
Irrité de vous voir, Epouse sans égale,
L'un & l'autre à jamais les bannir loin de vous.

J'ai tardé trop long-tems à parer mes Ouvrages,
D'un nom cher à mon cœur, pendant que je vi-
vrai,
Ah! si je quitte un jour ces maritimes plages,
Ce sera vous surtout que je regretterai.





IDYLLE VIII.

LE BOSQUET DE SYLVIE;

OU

LA BELLE MATINEUSE.

A Mlle MAUGIS.

AU milieu d'un Bosquet, avant que dans les
Cieux,
Le Soleil allumât son flambeau radieux,
J'allois & je coupois au hazard une Allée,
Où sans d'autres témoins qu'Amour & les Zé-
phirs,
Plus d'une Belle s'est coulée
Cent fois entre les bras des jeux & des plaisirs.
Sous le naissant feuillage
Les Rossignols chantoient,
Mille Oiseaux écoutoient,
Et n'osoient y mêler leur différent ramage;
Quand une jeune Nymphe avec un air badin,
Marchant d'un pas léger, vint s'offrir à ma vûe;
Les roses & les lys se jouoient sur son teint,
Sa naïve blancheur faisoit honte au satin,
Dont il sembloit qu'Amour lui-même l'eût vê-
tue.

Que d'appas ! elle avoit sa houlette à la main,
Ses yeux étoient rians, sa gorge demi nue,
Annonçoit les beautez que receloit son sein.
Aux yeux de la jalouse Flore,
Les lilas s'enflammoient, les jasmins amoureux,
Pour la voir s'empressoient d'éclore;
Les fleurs ne respiroient que tendresse & que feux.
Les plantes oublioient les charmes de l'Aurore,
Et paroissoient s'entrepousser,
Pour baiser & pour caresser
Les pieds & le jupon qui voltigeoient sur elles.
Quelle Déesse Amour porte-t'il sur ses aîles,
Dis-je alors ? Mais les Cieux n'ont point d'objets si beaux :
De son éclat surprise, à travers les rameaux
Mes regards enchantés ne connurent Sylvie,
Que quand le Maître de ces lieux,
Céladon portant dans ses yeux
Le feu dont son ame est remplie,
Lui dit en l'abordant, bel Astre de ma vie,
Pardonnez, ou sinon j'expire à vos genoux,
Sylvie ; ah ! dois-je ici n'arriver qu'après vous !
Est-ce donc à Vénus d'attendre
Adonis qu'elle appelle à ses plaisirs secrets,
Et Diane au fonds des forêts,
Avant Endimion a-t'elle dû se rendre ?



IDYLLE IX.

IRIS,

PIQUÉE PAR DEUX ABEILLES.

DEux Abeilles vigilantes
Se promenoient du matin,
Pour piller les fleurs naissantes,
Et se charger de butin.

Les Friponnes rencontrerent
Iris, & tout doucement
L'une & l'autre se glisserent,
Dans le sein le plus charmant.

La Belle en sentit l'atteinte,
Et crut qu'elle alloit mourir;
L'Amour, au bruit de sa plainte,
Vola pour la secourir.

Deux Abeilles m'ont blessée,
Dit-elle, en fondant en pleurs,
Voyez ma gorge offensée:
Amour, vengez mes malheurs.

Frappé de cette aventure,
L'Amour ôta son bandeau,

Et

Et vit ce que la Nature
Fit au monde de plus beau.

Il touche, il baise, il s'enflamme,
Il pousse un tendre soupir,
Et sur Iris il se pâme,
De douleur & de plaisir.

Ensuite essuyant ses larmes,
Avec son bandeau léger:
Cesse, dit-il, tes allarmes,
Je vais bien-tôt te venger.

Ouvrant ses aîles brillantes,
Le Dieu la laisse un moment,
Pour attraper les méchantes,
Qu'il raméne promptement.

Nymphe aimable, dirent-elles,
Disposez de notre sort:
Nos erreurs vous sont cruelles,
Et nous méritons la mort.

Sçachez-en l'unique cause:
J'ai crû, lui dit l'une, Iris,
Succer un bouton de rose;
Moi, reprit l'autre, des lys.

IDYLLE X.

MIRTIL, ATIS.

MIRTIL.

VEux-tu, crédule Atis, aimer toujours Ismene ?
N'es-tu point ennuyé de répandre des pleurs ?
Tes jours, hélas ! sont une chaîne
D'inquiétude & de douleurs.

ATIS.

Et toi de ta Daphné, qui brave ta constance,
Mirtil, mon cher Mirtil, tu n'es pas mieux traité.
L'amour par l'estime commence ;
Qu'a-t'elle qui t'ait enchanté ?

MIRTIL.

Ta Maîtresse a l'air vif, c'est une aimable brune,
Mais son cœur trop souvent change de favori ;
Atis aujourd'hui l'importune,
Hier il étoit l'Amant chéri.

ATIS.

Daphné fait honte au lys ; mais ses couleurs languissent :
C'est une onde glacée, un bel oiseau sans voix.

Ses biens ſurtout l'enorgueilliſſent,
Peux-tu te flater de ſon choix ?

MIRTIL.

Cher Atis, c'en eſt fait, ton conſeil me décele
L'erreur où trop long-tems mon cœur s'eſt engagé.
Doris m'aime, elle eſt jeune & belle,
Je l'aime, & me voilà changé.

ATIS.

Cloris m'a plaint cent fois, & tout bas ſembloit dire :
Venge-toi dans mes bras de ſes derniers refus.
C'eſt pour Cloris que je ſoupire,
Iſmene, je ne t'aime plus.

MIRTIL.

Mais Daphné . . . que d'attraits ! . . . ô Ciel ! mon cœur fidéle
Se dédit des ſermens qu'Atis m'avoit ſurpris.
Ah ! j'aime mieux mourir pour elle,
Que vivre mille ans pour Doris.

ATIS.

Mais Iſmene a des yeux qui commandent qu'on l'aime,
Ton entretien, Mirtil, eſt un poiſon fatal.
Oui, je l'aimerois, fut-ce même
Entre les bras de mon Rival.

IDYLLE XI.

LE JALOUX.

POurquoi de mes plaisirs vos raïons envieux,
Soleil, baisent-ils ma Maîtresse ?
Me disputeriez-vous les fruits de ma tendresse?
Retirez-vous, audacieux.
Bon, vous voilà sous un nuage,
L'Ombre sçait me venger ainsi :
Mais quoi l'Ombre la baise aussi !
Je voi le mobile feuillage
Se peindre sur sa joue, y coler en passant,
Mille doux baisers que partage
Un Zéphir tendre & caressant,
Une goute de pluye, ou la poudre qui vole,
Sa coiffe même me désole,
Si la volage la défend,
Elle la baise à tout moment,
Amour, à quel excès ton caprice m'engage !
Un jaloux mouvement s'empare de mon sein,
Si j'apperçois même sa main
Se promener sur son visage.

ÉLEGIE.

TEl qu'aux bords du Méandre un Cigne languiſſant,
Annonce ſon trépas par un lugubre chant,
Tel prêt à terminer une importune vie,
Déchû de mon bonheur, oublié de Sylvie,
Mes tourmens aujourd'hui pour la derniere fois,
Dans ces lieux déſolez font entendre ma voix.
Tout eſt changé pour moi: je vis hier l'ingrate,
L'unique objet, hélas! dont la beauté me flate,
Elle qui me juroit mille fois chaque jour,
Qu'elle brûloit pour moi d'un immuable amour.
Je la vis; par l'Amour la Belle ailleurs conduite
M'apperçut, & ſoudain voulut prendre la fuite,
J'ignore quel hazard en retenant ſes pas,
La tourna vers celui qu'elle ne cherchoit pas.
L'infidéle auſſi-tôt à mon abord émue,
Rougit, pâlit, me parle en détournant la vûe;
Enfin m'enviſageant, ſemble à ſon air gêné,
Plaindre un léger moment autre part deſtiné.
Dans ſes yeux inquiets, ſon inconſtance eſt peinte.
Alors du déſeſpoir ſentant la vive atteinte,

Confus, m'abandonnant aux plus justes douleurs,
Serrant ses belles mains que je mouille de pleurs.
D'un si prompt changement je demande la cause;
Ma flâme à sa froideur est tout ce que j'oppose.
Mais l'ingrate éludant des propos superflus,
Non, dit-elle, Tircis, non je ne t'aime plus.
Je suis lasse à la fin de vivre en esclavage;
Puis donnant un prétexte à son humeur volage,
Retourne où l'on t'a vû, retourne chez Cloris
Vanter le nouveau feu dont ton cœur est épris.
A ces mots de mes bras elle s'est échappée;
Ce discours me surprend, mon ame en est frappée,
Je frémis, & ma voix étouffée en mon sein,
Refuse de m'aider à plaindre mon destin.
Semblable au malheureux effleuré par la foudre,
Quoiqu'il vive, il se croit déja réduit en poudre,
Il demeure immobile, & son œil ne sçait pas,
Si c'est le jour qu'il voit, ou la nuit du trépas;
L'ai-je bien entendu? quoi d'un amour si tendre,
C'étoit donc là le fruit que je devois attendre?
Allez, crédules cœurs, trop fidéles Amans,
Fiez-vous désormais aux transports, aux sermens:
On vous joue à la fin par une indigne ruse,

C'est vous que l'on trahit, & c'est vous qu'on accuse.
Ah! puisque vers Sylvie il n'est plus de retour,
Mourons, fermons les yeux à la clarté du jour.
Un Amant plus aimable occupe sa pensée,
Elle rit avec lui de ma flâme insensée.
Mais toi, cruel Amour, d'une inutile ardeur,
Veux tu toujours brûler mon déplorable cœur?
Non, barbare tyran, Vénus n'est point ta mére.
Sur les rives du Stix un Dragon fut ton pére,
Une Hydre te porta dans son horrible flanc,
Alecton te nourrit de poison & de sang,
Et contre les humains s'armant à guerre ouverte,
Le Tartare béant te vomit pour leur perte.
Mais que fais-je? & pourquoi ces outrageux propos?
Servent-ils à calmer la rigueur de mes maux?
Veux je encore de l'Amour irriter la colére?
Aimable & puissant Dieu, que l'Univers revére,
Pardonne, Amour, pardonne, à mes cruels tourmens,
L'excès injurieux de mes emportemens.
Tu sçais le triste état, où l'on est quand on aime,
De tes traits autrefois tu t'es blessé toi-même,
La beauté de Psyché fut le brillant flambeau,
Dont l'éclat se fit voir à travers ton bandeau.
Tu l'aimas tendrement, & tu sentis pour elle,
Ce qu'aujourd'hui je sens pour Sylvie infidelle.

Tu n'as qu'à commander, Dieu d'amour, & les feux
Dans son cœur refroidi revivront, si tu veux.
A tes divines loix mon ame est asservie;
Mais s'il te plaît enfin de conserver ma vie,
De mon cœur malheureux vien briser le lien,
Ou par un juste effort y réunir le sien.

C'étoit dans la Saison qui rajeunit la plaine,
Que la solitaire MALCRAIS,
Près d'un buisson cachée, étoit assise au frais,
Sur le penchant d'un roc une claire fontaine,
Qui partageoit son onde en différens ruisseaux,
Les folâtres Zéphirs, & le chant des Oiseaux,
Réveilloient la Nature & ranimoient sa veine,
Quand la voix d'un Berger sur le champ la frappa.
Sensible à son cruel martyre,
Elle écouta, plaignit, voulut ensuite écrire;
Mais son foible crayon de ses doigts échappa.
Cependant de ce trouble où la pitié l'engage,
La sévére raison rappellant son esprit,
Elle s'approcha davantage,
Pour tracer ce fidéle & douloureux récit.



ELEGIE.

Réponse du Berger de Lutéce, à Mademoiselle de Malcrais de La Vigne.

DAns un profond repos, fruit de beaucoup de peine,
Je rêvois l'autre jour sur les bords de la Seine,
Quand je vis un Berger dans un bocage épais,
Qu'il faisoit rétentir de ses tristes regrets.
Ma douleur, disoit-il, sera-t'elle éternelle ?
Heureux ! si je pouvois devenir infidéle.
Ton nom vole en tous lieux, & tes vers enchanteurs,
Docte & tendre MALCRAIS, séduisent tous les cœurs.
Qui peut se refuser aux charmes de ta lyre ?
Déja plus d'une Muse a pris soin de te dire,
Que tu peux attendrir la cruelle Alecton,
Arracher des soupirs au barbare Pluton ;
A tes sons, comme Orphée, assujetir Cerbére,
Endormir les Serpens de l'horrible Mégére,
Rendre sensible enfin le séjour ténébreux,
En déplorant le sort d'un Amant malheureux.
Mais ce n'est pas assez, pour te combler de gloire,
Poursuis, chere MALCRAIS, tu n'as pas la victoire ;

Rien n'a pû réſiſter à tes divins accens,
Que le cœur trop ingrat qui cauſe mes tourmens.

Je connois ce Berger ſi fidéle & ſi tendre,
Dont la voix par hazard à toi ſe fit entendre.
L'inſenſible Sylvie a toujours les rigueurs,
Que ton adroit pinceau peignit avec mes pleurs;
Et mon fidéle cœur enchaîné par ſes charmes,
Gémit ſans ceſſe en proye aux plus vives allarmes.
Si des mêmes couleurs dont tu peins mon tourment,
Tu pouvois dégager un trop ſenſible Amant;
Mais non, touche plutôt mon Amante cruelle.
Hé! qui pourroit fléchir le cœur de cette Belle!
Mes larmes, mes ſoupirs, & mes vœux ſont perdus,
Tes merveilleux accens ont été ſuperflus.
Mes ſoins, mes tendres ſoins, ma durable conſtance,
Paroiſſent augmenter ſa fiére indifférence.
Tu peux voir attentifs à tes divins concerts,
Les Tygres, les rochers, même tout l'Univers;
Mais tu ne peux, Malcrais, attendrir la cruelle,
L'Amour ſourd à ma voix, & d'accord avec elle,

Se prépare à payer par un trépas affreux,
Mon cœur toujours constant, & toujours malheureux.

De même qu'au printems une rose nouvelle
Etale à nos regards sa beauté naturelle,
Les yeux sont enchantés de ses brillans appas,
Plus beaux en ce que l'Art ne les embellit pas.
Telle s'offrit à moi la charmante Sylvie,
De ses attraits d'abord mon ame fut ravie.
Trop épris, j'admirai l'éclat de sa beauté;
Heureux! si j'avois sçû prévoir sa cruauté,
De mes douleurs, MALCRAIS, je te fais confidence,
Aussi-tôt (car l'amour n'a guéres de prudence)
Mon trop crédule cœur résolut en secret
De se rendre à Sylvie..., ah! funeste projet!
J'oubliai mes moutons, mon chien, & ma houlette;
Occupé du seul soin d'accorder ma musette,
J'importunai bien-tôt les Echos d'alentour,
Des appas de Sylvie & de mon tendre amour.
Momens délicieux! un espoir téméraire
Malgré moi m'engageoit à chercher à lui plaire.
Que tes plaisirs, Amour, ont des attraits mortels!
Qu'on a tort de vouloir t'élever des autels!
Si-tôt qu'elle apperçut le pouvoir de ses charmes,
La cruelle se fit un tribut de mes larmes;

Dans ses yeux dont moi seul je connois tout le prix,
Je ne lus plus dès lors que de cruels mépris.
Son cœur à mes soupirs toujours inaccessible,
A tes sons si touchans est encore insensible.
Telle est de mon destin l'implacable fureur,
Que rien ne peut, MALCRAIS, soulager ma douleur.
Ne cesse cependant de plaindre ma tendresse.
Si tu ne peux fléchir mon ingrate Maîtresse ;
Par tes accens du moins les Bergers quelque jour,
Pourront apprendre à fuir mon exemple en amour.
Il dit ; de sa douleur les mortelles atteintes
Finirent dans l'instant sa vie avec ses plaintes.
Ce malheureux Berger descendu chez les morts,
Ne cesse de redire aux Ombres tes accords.
La charmante Sapho, la trop tendre la Suze,
Voyent revivre en toi les charmes de leur Muse.
Heureux, cent fois heureux, un Amant dont l'ardeur
Oseroit se flatter... mais espoir séducteur !
Ton cœur fait pour l'amour s'est engagé peut-être ;
Le peindrois-tu si bien, MALCRAIS, sans le connoître ?

CANTATES.

Musica e Poesia son due Sorelle,
Ristoratrici de l'afflitte Genti,
De' rei pensier le torbide procelle
Con liete rime a Serenar possenti.
Non hà di queste il mondo arti piu belle,
O più Salubri a l'affannate menti,
Ne cor la Scithia hà barbaro cotanto,
(Se non è Tigre) a cui non piaccia il canto.

dell'Adone del Marino,
canto 7. st. 1.



LE PAPILLON.

CANTATE I.



Ur ſon Trône épineux une Roſe nouvelle,
Faiſoit étinceler ſes pompeuſes couleurs ;
Un Papillon poli voltigeant autour d'elle,
Lui contoit en ces mots d'amoureuſes douceurs.

Je n'ai du Papillon volage,
Que l'air & le nom ſeulement.
Quoique le Soleil, ou le Vent
Sur tes beautez portent leur rage,
Ne crains pas qu'ailleurs rien engage
Un cœur qui t'aime conſtamment.

Laiſſe-moi boire ton haleine,
Permets-moi de te careſſer ;
Dans ton ſein laiſſe-moi puiſer,
Ma Roſe, mon aimable Reine,
La liqueur douce & ſouveraine,
Le miel d'un humide baiſer.

Je n'ai, &c.

D'un incarnat nouveau la Rose colorée,
Languit, se taît, écoute, & d'un vif sentiment,
Atteinte ensemble & pénétrée,
Tombe dans le ravissement :
Plus elle s'abandonne, & plus son jeune Amant
Lui fait voir de transports, & d'ardeurs empressées.
Son cœur, son foible cœur qui cherche à se sauver,
Pour combattre l'Amour ne sçauroit plus trouver,
Que des épines émoussées.
Le Papillon hardi profite des momens,
Et dans d'étroits embrassemens,
Ses peines sont récompensées.

Craignez d'un tendre orateur
La fleurette enchanteresse ;
Son discours avec vîtesse,
Passe de l'oreille au cœur.

Craignez la subtile adresse
D'un Amant ingénieux ;
Il sçait lire dans vos yeux,
Les progrès de sa tendresse.

Craignez, &c.

A peine a-t'il pillé les trésors de la Rose,
Qu'il la quitte & va cajoler
Une fleur tout auprès nouvellement éclose.
Que tu sçais bien dissimuler,

Dit-elle, alors livrée à des douleurs mortelles!
Ingrat, qui me vantois tes ardeurs éternelles,
Ah! quand mon cœur crédule avec toi s'est lié,
Insensée! avois-je oublié,
Qu'un léger Papillon, quoi qu'il dise, a des aîles!

L'Amour, dès qu'il devient content,
Dédaigne la persévérance;
Et s'il peut s'appeller constant,
Ce n'est que dans son inconstance.

Les dégoûts suivent les faveurs,
Qu'accorde aisément une Belle.
Pour nourrir de longues ardeurs,
Il faut être long-tems cruelle.

L'Amour, &c.





IO.

CANTATE II.

Cum Deus inductâ latas caligine terras
Occuluit, tenuitque fugam, rapuitque pudorem.
Ovid. Met. L. 1. Fab. 10.

Venez, disoit le Dieu qui lance le tonnerre,
Venez, charmante Io, sous ces ombrages frais.
Le Soleil dont les feux ont embrasé la terre,
Pourroit nuire à l'éclat de vos brillans attraits.
Nous serions mieux encore à l'abri de ses traits.
Si vous vouliez entrer dans la Grote voisine;
Je rends grace au Destin d'un bonheur imprévû:
Mais quoi! vous me fuyez, Nymphe plus que divine,
Sans m'entendre, & sans m'avoir vû.

Je ne suis point, Nymphe cruelle,
Un sauvage habitant des Bois;
Voyez celui qui vous appelle,
Et prêtez l'oreille à sa voix.

Ce n'est pas un hideux Satyre,
C'est le puissant Maître des Dieux,
Qui vient se soumettre à l'empire,
Que prennent sur lui vos beaux yeux.

Je ne suis, &c.

Rien ne peut arrêter cette Belle craintive :
Ces vifs empressemens ne la fléchissent pas.
L'Aquilon part moins vîte, elle vole & ses pas
Ne sont point tracés sur la rive.
Le Dieu la suit en vain ; mais las & désolé,
Il commande à la Nuit couchée au sein des ondes,
De quitter de Thétis les demeures profondes,
Il parle, & l'Univers tout entier est voilé.

Souvent on est en butte
A des mépris affreux.
Mais quand on se rebute,
On n'est jamais heureux.

Un Amant qu'on refuse
Doit alors s'animer ;
Et chercher dans la ruse,
Par où se faire aimer.

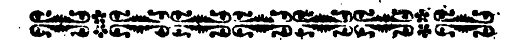
Souvent, &c.

Où pouvoir se sauver ? palpitante, incertaine,
Elle s'égare dans la nuit,
Et ne connoissant plus où sa course l'entraîne,
Se jette entre les bras de l'Amant qu'elle fuit.
Heureuse en ce moment, de trouver un asile !
Son cœur qu'avoit glacé l'effroi,
S'échauffe, s'amolit, devient enfin docile,
Et l'Amour triomphant lui fait goûter sa loi.

Les lieux solitaires & sombres
Servent de retraite aux Amans,
Et c'est moins au grand jour qu'aux ombres,
Qu'ils doivent leurs plus doux momens.

Le charmant Dieu du tendre Empire
A les yeux couverts d'un bandeau,
Et par cette énigme il veut dire
Qu'il faut l'honorer sans flambeau.

Les lieux solitaires, &c.



LA ROSE.

CANTATE III.

VOus voulez me cueillir, disoit la Rose en pleurs,
Au jeune Corilas qui l'avoit cultivée,
Hélas! m'aviez-vous réservée
Au plus funeste des malheurs?
Voilà donc où tendoient vos perfides douceurs?

Par ces mots la Rose vermeille
Croyoit convaincre Corilas;
Mais il ne prêtoit pas l'oreille.
Ou feignoit de n'entendre pas.

Cent fois, poursuivoit-elle encore,

Vous avez prévenu l'Aurore ;
Pour me voir, & pour m'arroser,
Vous n'osiez pourtant me baiser,
De crainte d'altérer l'éclat qui me colore.
Souffrez au moins que j'achève d'éclore.
Arrêtez, cher Berger, cruel, que faites-vous?
Arrêtez . . . un moment . . . quand vous m'aurez cueillie,
Quelques instans après, vous me verrez flétrie,
Je perdrai les attraits dont vous étiez jaloux.

C'est ainsi que la Rose exprimoit ses allarmes,
Mais ses cris furent superflus.
Dès qu'elle fut cueillie, elle n'eut plus de charmes,
Et Corilas ne l'aima plus.

Amans, sous les plus douces chaînes
Contraignez vos brûlans desirs.
Le comble des tendres plaisirs
Est souvent le comble des peines.



L'INDISCRETION.

CANTATE IV.

REine des airs, pompeuse Aurore,
Que vous restez long-tems au lit d'un vieux époux!
Sortez du sein des flots; la belle que j'adore,
Thémire en ces vallons doit paroître avec vous.
Je vais entre ses bras, en dépit des jaloux,
Goûter les dons qu'Amour pour moi seul fit éclore;
Momens trop attendus, momens délicieux,
Payez-moi tous les maux que m'ont fait ses beaux yeux.

Parfumez ces lieux, fleurs brillantes,
Badinez avec les Zéphirs,
Faites sur vos tiges flotantes,
Le prélude de mes plaisirs.
Chantez mon bonheur par avance,
Attroupez-vous, petits oiseaux.
Ruisseaux, allez en diligence,
Le dire à mes tristes rivaux.
Arbres, à travers vos rameaux,
Laissez voir aux Dieux ma victoire;
Que tous les témoins de mes maux,
Le soient aujourd'hui de ma gloire.

L'aimable Lisidor triomphoit en ces mots,
D'un avant-goût charmant son ame possédée,
Caressoit sa flateuse idée.
L'espoir tranquillement le berçoit sur ses flots.
Quand l'Aurore à la fin déployant dans la uue,
Des trésors d'Orient le superbe appareil,
Le surprit, le troubla, n'offrant point à sa vue,
Celle qu'il aimoit mieux revoir que le soleil.
Ah! cria-t'il tout haut, que vous tardez, Thémire!
Paresseuse, arrivez, arrivez, ou j'expire.
Auriez-vous à l'Amour préféré le sommeil?

Zéphirs, volez vers ma Maîtresse;
Peignez-lui l'état de mon cœur.
Echos, rappellez-la sans cesse,
En lui reprochant sa lenteur.

Thémire ne vient point encore,
Le sommeil s'en est emparé.
Thémire, ... ah! le chagrin dévore
Un cœur aux plaisirs préparé.

Zéphirs, &c.

Le teint frais, l'air riant, simplement habillée,
La Bergére arrivoit à travers la feuillée;
Son nom qui résonnoit dans l'air,
Etonna de fort loin son oreille allarmée.
De haine & de dépit cette Amante animée,

Aux yeux de l'indiscret, s'offrit comme un
éclair.
Adieu, dit-elle, adieu, montant sur la colline,
Et courant à grands pas vers la maison voisine ;
Puisque des biens fondés sur un frivole espoir,
Ta voix a sçû parler aux Echos du bocage,
Perfide, s'ils étoient jamais en ton pouvoir,
Tu l'aurois bien-tôt dit aux Echos du village.

Amans, sur-tout soyez discrets,
L'art d'aimer est l'art de se taire,
Craignez même que les forêts
N'apprennent le nom des objets,
A qui vous vous flatez de plaire.

Les ruisseaux rouleront
Des ondes indiscrettes,
Les oiseaux chanteront
Vos douces amourettes,
Les fleurs comme autrefois,
Cessant d'être muettes,
Retrouveront leur voix,
Pour conter vos fleurettes.

Amans &c.



EPITRES.

EPITRES.



EPITRES.

EPITRE I.

A SON ALTESSE SERENISSIME
MONSEIGNEUR
LE PRINCE DE CONTI.

Sur son retour d'Allemagne, & sur la naissance de Monseigneur le Comte d'Alais.

Venite igitur in manus nostras prospera parentum vota, felicibus auspiciis propagatæ soboles quæ efficitis ut & genuisse juvet & generare libeat. Val. Max. l. 5. c. 4.



RINCE, que la Vertu dès l'âge le plus tendre,
A trouvé docile à sa voix,
CONTI, vos glorieux exploits
Ont charmé tous les cœurs, & devroient nous surprendre,

Si nous n'étions en droit de tout attendre
D'un Prince issu du sang des Héros & des Rois.

Le Ciel vous récompense; à nos vœux favorable,
Il vous offre à votre retour,
Le présent le plus agréable,
Qui puisse flater votre amour.
Les Jeux en voltigeant vous enlèvent vos armes;
Le plaisir succéde aux allarmes,
Le repos aux travaux guerriers:
L'Hymen tendrement vous embrasse,
Et sa main légére entrelasse
Ses myrthes parmi vos lauriers.

Je le voi cet Hymen; peut-on le méconnoître
A son air noble & vertueux,
A son port, à son œil chastement amoureux?
L'Amour constant qui le fit naître,
Accompagne ses pas: & par des nœuds nouveaux
Ces Dieux unis cessent d'être rivaux.

L'un & l'autre animés de tendresse & de zéle,
Avec empressement vous présentent un Fils;
Le feu des d'Orleans alliés aux Contis,
Déja dans ses yeux étincelle:
Que d'appas différens dont les cœurs sont épris!
La vive impression d'une flateuse joye
Sur son front gracieux se montre & se déploye;
Il reconnoît son Pére avec un doux souris.

Illustre Enfant, ce souris est l'augure
D'un sort dont le bonheur filera les momens;
Le sçavant Apollon pénétre l'ombre obscure,
Qui couvre la suite des ans :
Et lui-même aujourd'hui par sa voix il m'assure
Qu'à la table d'un Dieu vous brillerez long-
tems
Dieu vous-même, & qu'enfin une jeune Déesse,
Digne par ses vertus de combler tous vos vœux,
Vous enchaînera dans les nœuds
D'une légitime tendresse ;
Et que goûtant un calme heureux,
Chargés & d'honneurs & d'années,
Les Auteurs de vos jours verront de leurs ne-
veux
Fleurir les longues destinées.
Vous regardez ce Fils, vous l'embrassez cent
fois,
Vous donnez cent baisers à son aimable Mére :
Que je vois bien le cœur d'un Epoux & d'un
Pére !
Mais, PRINCE, si le Ciel rassembloit à sa voix
Ce que le monde a de Princesses,
Et que laissant vos volontez maîtresses
De faire un agréable choix,
Il vous permît de prendre de chacune
Les plus rares talens, pour en composer une
Au gré de vos sages desirs,
Cette Princesse pourroit-elle

Etre plus parfaite que celle,
Avec qui vous passez vos jours dans les plaisirs?

Mais quel sombre & triste nuage *
Jette dans mes esprits ses voiles odieux!
Ma voix trouve à peine passage,
Les pleurs s'échappent de mes yeux.
Arrêtez, fier Trépas, arrêtez.... ah! grands Dieux,
C'est votre pitié que j'implore,
Sauvez ses jours... que dis-je? ô fatal souvenir!
Pourquoi vien-tu m'entretenir?
Ah! pardonnez, Princesse; hélas! j'en tremble encore,
Quand je pense au péril, où vos jours se sont vûs.
O destins! m'écriai-je, ô malheurs imprévûs!
Faut-il que pour l'Hymen l'Amour se sacrifie,
Et que la source de la vie
D'un fils à qui le Ciel doit le plus heureux sort,
Soit, charmante CONTI, celle de votre mort?

Cependant attendris par d'innombrables plaintes,
Les Dieux dissiperent nos craintes,
Et vous rendirent la santé,
Ce n'est point sans douleurs qu'on enfante un Alcide,

* *L'accouchement de Madame la Princesse de Conti a mis sa vie en danger.*

Plus le bienfait est grand, & plus le Ciel rigide
Demande qu'il soit acheté:
Mais en étoit-ce assez, pour nous rendre tranquiles ?
Tandis que votre Epoux, émule des Achiles,
Voloit à travers les hazards,
Et que pour arborer nos Lys sur les remparts
Des Forteresses & des Villes,
Il bravoit le courroux & les foudres de Mars ?

Kell vit avec effroi son invincible épée,
Dans le sang du Germain trempée,
Guider nos Conquerans sous les armes vieillis,
Et sur ses âîles la Victoire
Porta son noble Elève au sommet de la gloire,
Couronné des lauriers que lui-même a cueillis.

Orgueilleux Philisbourg, où triomphent nos armes,
Vous avez éprouvé jusqu'où va sa valeur;
Et le Rhin dans ses flots le voyant sans allarmes,
Frémit en admirant sa belliqueuse ardeur.
Ces Grecs & ces Romains, dont les noms d'âge en âge
Ont été préservés des horreurs du tombeau,
Du métier de Héros faisoient l'apprentissage,
La guerre étoit pour eux d'abord un art nouveau,
Les CONTIS sont Héros au sortir du berceau,
Et la semence du courage

Germe, éclot à la fois, brille en un ſang ſi beau:
Conti, que n'ai-je aſſez d'haleine,
Pour pouvoir au gré de ma veine,
Célébrer vos vertus, & vos exploits divers!
J'expoſerois aux yeux de l'Univers
Ce cœur noble, cette ame humaine,
On vous verroit en ſortant du combat,
Voler dans tous les Camps, viſiter le Soldat,
Raccourcir l'extrême diſtance
Que met entre eux & Vous la plus haute Naiſſance;
Conſoler celui que le ſort
A choiſi dans la foule, & dont l'affreuſe mort
Secondant du Dieu Mars les rigueurs meurtrieres,
Va fermer pour jamais les tremblantes paupieres,
Veiller Vous-même à leurs beſoins,
Leur partager vos bontez & vos ſoins;
Et comme un Pélican que la tendre nature,
Pour nourrir ſes petits porte à s'ouvrir le flanc;
Prêt à leur donner votre ſang,
S'il leur pouvoit ſervir de nourriture.

Conti, vous imitez vos illuſtres Ayeux,
Votre Fils marchera ſur vos pas glorieux.
Le Lion toujours intrépide,
N'engendre point un Cerf timide,
Et les Dieux engendrent des Dieux.

EPITRE II.

A M. DARQUISTADE.

Le premier jour de l'an.

L'Aurore en pompeux appareil,
Pressoit le Dieu du jour d'entrer dans la carriére,
Et vainqueurs à demi des charmes du sommeil,
Mes yeux en tremblottant s'ouvroient à la lumiere.
Quand j'apperçois s'avancer vers mon lit,
Un corps d'une vaste stature ;
Je fais à cet aspect, tant la peur me saisit,
Le plongeon sous la couverture.
Cachée entre les draps, mon esprit inquiet,
Autant qu'il le peut, se rassure.
Voyons cette énorme figure,
Risquons, me dis-je, le paquet.
Comme au bord d'un canal la timide écrevisse,
Pour sortir de son trou fait deux pas en avant ;
Mais craignant du dehors le plaisir décevant,
En fait deux en arriere, & dans cet exercice
Employant le jour vainement,
Paroît & fuit à tout moment.
Doucement hors du lit ma tête ainsi s'allonge.

Et puis auſſi-tôt s'y replonge ;
Puis ſort, puis rentre ; enfin jouant ce jeu,
Tant que m'accoutumant un peu
A cette giganteſque vûe,
J'examine à la fin le Spectre hardiment :
Frottant mes yeux pour chaſſer la berlue.
Couronné de gui vert, trois bonnets chaudement,
Couvroient ſon chef de peur du rhume.
Tel, dès que le froid & la brume
Effacent de nos champs les naïves beautez,
Le fier Barger de Trentemoue, *
Avec ſes trois bonnets par étage montés,
Paroît ſur les flots irrités,
Dont le bruſque Aquilon ſe joue.
Ce terrible Fantôme avoit un grand manteau,
Un habit d'une groſſe peau,
Des guêtres des mieux étoffées,
Et dans l'épaiſſeur d'un manchon,
Ses mains ſe tenoient échauffées,
Rempart qu'il oppoſoit à la dure ſaiſon ;
Son pié lourd en marchant faiſoit trembler la place.
Mais ; ô cas merveilleux ! il avoit double face,
Double bouche & double menton,
Des yeux & devant & derriere :

**Iſle à une demie lieue de Nantes, qui n'eſt habitée que par des Peſcheurs robuſtes & laborieux, qu'on y nomme* Bargers.

J'examinois sa forme singuliere,
Ses façons, ses habits, quand d'un superbe ton,
Tu regardes, dit-il, mon burlesque équipage;
Ce qui te rend sur tout embarrassé,
N'est-ce pas ce double visage ?
Ces yeux postérieurs me font du tems passé
Voir les diverses aventures,
Et les yeux opposés me font voir les futures.
Mais combien ici-bas est-il d'humains parjures,
Qui, comme j'ai la tête, ont le cœur fabriqué;
Cœur double, cœur sans cesse à la fourbe appliqué ?
Je suis Janus, jadis Roi d'Italie;
Parmi mon Peuple heureux, nourrissant l'équité,
J'entretins la tranquillité.
Saturne abandonnant la céleste Patrie,
Trouva chez moi la paix & l'hospitalité.
Le fertile Age d'or sous mon regne eut naissance,
Saturne apprit à mes Sujets
L'Art de Bacchus & de Cérès;
Cérès sur nos sillons répandit l'abondance,
Et la terre au centuple admira dans son sein
Se multiplier un seul grain.
Mais sçais-tu bien ce qu'ici je viens faire ?
Je préside à Janvier, je suis du premier mois
La Divinité tutelaire.
Les Destins en ce tems sont soumis à mes loix.

Je viens hâter ta négligence,
Poëte ſans reconnoiſſance :
Tu dors, hé quoi ! tu dors, tandis qu'à qui mieux mieux,
Un chacun eſt ambitieux
A ſes amis de témoigner ſon zéle,
Par vœux fervens, par ſouhaits d'ans nombreux,
Dont le cours ſoit toujours heureux ?
Quoi, ce tendre Parent, à t'obliger fidéle ;
Qui, s'il péche envers toi, c'eſt par trop de bonté,
N'a point de tes ſouhaits encore reçû l'hommage,
Cœur fameux en déloyauté ?
Va, va... Janus alloit s'emporter davantage ;
Mais quelqu'un ſurvenant, d'abord le Dieu ſe tut,
Et dans les airs il diſparut.
Cher Parent, à ces mots, je force la pareſſe,
Qui trop ſouvent m'enchaîne au lit.
J'en ſors pour tracer ce récit.
Le voilà. Mais voici les vœux qu'au Ciel j'adreſſe.
Que votre Epouſe, & vous, pleins de ſanté,
Puiſſiez d'un cœur content conſerver l'allégreſſe,
Que de l'aimable Enfant, fruit de votre tendreſſe,
Naiſſe devant vos yeux dans la proſpérité,
Une triple poſtérité.

Je

Je parie, Monsieur, que vous croirez que l'histoire de l'apparition de Janus, que je viens de vous réciter en vers, n'est qu'un conte : eh bien ! je vous assure qu'il n'y a rien de plus vrai, & j'en jure par l'Hipocrêne, Fontaine aussi inviolable aux Poëtes, que les eaux du Stix le sont aux Dieux. Je suis, Monsieur, &c.

EPITRE III.

A Mme. DARQUISTADE.

Le jour de sa Fête.

SI c'étoit la saison où la rose boutonne,
Où l'œillet odorant brille avec l'anémone ;
Pour vous un beau petit bouquet
Seroit de mon mieux bien-tôt fait.
Mais déja nous passons la moitié de l'Automne,
Se trouvant las à mi-chemin,
Le Dieu du jour nous abandonne ;
De crainte de hâler son visage divin,
Jusqu'à six heures du matin,
La blonde Aurore au lit mollement se mitonne ;
Et nos tristes jardins ont perdu les couleurs,
Dont la Nature sage & bonne,
Leur avoit fait une couronne.
Puisque nous n'avons plus de fleurs,
Moi qui, vous le sçavez, suis autant que personne,

Grande disette d'oraison,
Quelle Antienne, au grand Saint dont vous portez le nom,
Vous plaît-il que pour vous j'entonne ?
Que lui demander en un mot ?
Ce n'est pas de l'esprit : vous en avez un lot,
Mais un lot très-considérable.
Est-ce de la beauté ? vous êtes adorable.
Est-ce du bien ? Non, vertuchoux,
Le sort dont la rigueur m'accable,
Ne fut point aveugle pour vous ;
Et quand il vous seconde, il fait connoître à tous,
Qu'il sçait par fois être équitable.
Que faire donc pour vous fleurir ?
Puisque vous avez tout, que peut-on vous offrir ?
D'ailleurs mes maisons de campagne ;
Mes châteaux étoient en Espagne ;
Mais comme on les bâtit en l'air,
Mon Fermier m'a mandé que, le dernier hiver,
Les vents impétueux, le tonnerre effroyable,
Les avoient renversés. O Fortune intraitable !
Fortune au cœur plus dur que le marbre & le fer,
Ce sont-là de tes jeux, Déesse impitoyable !
Cependant, ô Parente aimable !
Qui voyez mon état amer,
Agréez de mes vers l'hommage véritable ;
C'est bien peu : mais enfin, dit-on pas que le Diable
Ne peut fournir que son Enfer ?

EPITRE IV.

AU R. P. DU CERCEAU J.

L'An recommence,
Chez Du Cerceau,
Vers son tombeau
Chacun avance.
Comme un vaisseau,
Que mainte Etoile
Guide sur l'eau,
Vogue à la voile,
Tant que l'effort
De Sud ou Nord,
Le mette au Port;
Ainsi les hommes
Vont à la mort.
Puisque nous sommes
Soumis au sort,
Du temps qui vole
Plus promptement
Que la parole,
Usons guayement;
L'instant nous presse;
Quand aujourd'hui,
Avec vîtesse,
Il aura fui;
L'homme peu sage
Ne pourra plus
En faire usage.
Soins superflus,
Où l'on se livre!
Pompeux état;
Honneur, éclat,
Dont on s'enyvre!
Faut-il vous suivre,
Mourir & vivre
Comme un Forçat?
Celui qui crie,
La Mort aux rats,
Et l'Eau de vie,
Le Riche aux sacs
Pleins de ducats,
Qui font envie,
Les Potentats,
Les Fierabras,
Ici célébres,
Zéros là bas,

Tous vont, hélas !
Aux lieux funébres,
D'un même pas ;
Et l'Ombre illustre
Voit dans l'oubli,
Tomber son lustre
Enseveli.
Quoiqu'il arrive,
Vive, Ami, vive.
Je veux ma foi,
Dans un asile
Doux & tranquile,
Goûter la loi,
D'un cœur à soi,
Franc de contrainte,
Libre de crainte,
Et de souci.
Mais quoi, mon Pére,
A ce mot-ci,
Votre sourci
S'est de colére
Tout rétréci.
Ah ! je l'augure,
Vous me croyez
Les sens noyez
Dans Epicure ;
Lorsque je jure
Ma foi, vouloir
De rien n'avoir
Souci, ni cure,
J'entends des biens
De ce bas monde,
Biens que je fronde,
Qui sont des riens.
Mais la Morale
Ici s'étale
Trop amplement,
Et mon affaire
Uniquement,
Etoit de faire
Un compliment
De bonne année ;
Nombreusement
Accompagnée.
Çà, bûveur d'eau
Castalienne,
Voici l'Antienne
De l'an nouveau.
Dieu vous conserve
Alégre & sain,
Avec la verve
Toujours en train ;
Que le matin
La blonde Aurore
Faisant éclore
Les plus beaux jours ;
Lorsqu'ils finissent,
Le soir ils puissent
Vous sembler courts.

EPITRE V.

DANS LE GOUT DE MAROT.

A M. BOUGUER,

Professeur Royal d'Hydrographie au Havre-de-Grace, & de l'Académie Royale des Sciences, sur les trois Prix qu'il remporta avant qu'il fût reçû dans cette Académie.

FLeur des Bretons, sçavant Compatriote,
Ami BOUGUER, en maint & maint Canton,
Du Nord au Sud, ton loz couronné trotte
Sur les coursiers qui portent le Renom,
D'autres peut-être auroient dit Renommée ;
Si crois-je aussi, que de moults Critiqueurs,
Gens à la dent noirâtre, envenimée,
Sera ma phrase en plus d'un lieu blâmée,
Pour avoir fait par monts, par vaux aller
Sur Palefrois, celle qu'ils font voler.
Pour couper court à ces ergoteries,
Que ces Censeurs aillent aux Thuilleries, *
Avec Mercure on l'y voit à cheval :
Oui, mais nos gens prenant l'air magistral,

* *La Renommée & Mercure sont en Statues équestres dans le Jardin des Thuilleries.*

M'accuseront, d'avoir entre autre chose,
Attribué le genre masculin
A la Déesse, à qui le féminin,
S'ils content vrai, jà fut donné pour cause.
Sus, peu m'en chaut ; entre amis, se dit-on,
Bannir se doit scrupuleuse façon.
Peut-être aussi ce mien exorde en metre,
T'ennuyera-t'il dans une courte lettre :
Pégase est vif, & même un peu mutin,
Serrez la bride, il double alors son train.
Reçoi, BOUGUER, sur ta triple couronne,
Mon compliment, qui n'est fardé, ni fin,
Mais que franchise & droiture assaisonne :
Triple couronne ! Es-tu donc Pape enfin ?
Oh nenni, non : mais bien, Esprit divin,
Poussant ton vol que nul péril n'étonne,
Tout au-delà du premier Cristallin.
Est-il honneur, noble & doux tout ensemble,
Comme cettui de s'entendre trois fois
Victorieux proclamé par la voix
Des plus profonds, des plus doctes qu'assemble
Dame Science au Palais de nos Rois,
Aréopage estimant tout au poids
De l'équité, fine graine choisie
Sur le volet, Linx dont le sûr regard
Vise au vrai but, n'ayant onc de la vie,
Pris pois pour fêve, & martre pour renard,
Et n'adjugeant lauriers par courtoisie.
Jà long-tems est que l'avois deviné,

Que si le Prix aux Sçavans destiné,
Venoit un jour picquer ta fantaisie,
Nous te verrions à coup sûr couronné.
Ton naturel dès ta plus tendre enfance,
Comme au poisson de nager dans la mer,
A l'oisillon de voltiger dans l'air,
Se déclara : nourri dans la Science
Qui n'eut pour toi rien de dur, ni d'amer;
Fils de Sçavant ; * dont les Ecrits illustres
Dans l'univers, sur la terre & sur l'eau
Sont répandus ; tu n'avois pas deux lustres
Complets encor, que prodige nouveau,
Tes questions embarrassoient ton Pére,
Dont en son cœur n'avoit deuil, ne soucis ;
Si rendoit-il grace au Destin prospére
Qui lui donnoit un rival dans son fils.
Las ! tôt après, de la Parque sévère
L'affreux ciseau vint terminer ses ans.
Ne parlons plus des pleurs, des maux cuisans
Que te causa cette perte subite.
L'œil aussi-tôt s'ouvrit sur ton mérite,
Et de plein vol tu fus son successeur.
Adonc on vit à seize ans Professeur
Beau jouvencel, n'ayant barbe venue,
Mûr avant l'âge, & régentant grisons,
Vieux Ecoliers à moustache chenue.

* *Son Pére étoit Professeur Royal d'Hydrographie au Port du Croisic. Il a donné au Public un Traité de Navigation, qui est très-estimé.*

Notre Croisic reçut en foule alors
Gens studieux, du fond de l'Amérique,
Pour t'écouter arrivant sur nos bords.
Combien ta plume enfanta de trésors,
D'Ecrits parfaits ! subtils Traitez d'Optique,
D'Astronomie ; & tu voguas enfin
Sur l'Océan de la Mathématique.
Crois-moi, BOUGUER, j'ai l'esprit prophétique,
Tout de bonne heure ai sçû l'Art du Devin ;
Tiens pour constant que docte Compagnie,
Dont les trois Prix sont un sincére aveu
D'estime dûe à ton vaste génie,
Emmi les siens te recevra dans peu.
Adieu, mon cher, cette Epitre est un gage
Mal atourné, mais bon, ferme & naïf
De l'amitié, qui dès notre jeune âge
Joignit nos cœurs ; tu traçois attentif
Angles divers, & mainte autre figure ;
Moi sut mon Luth qu'accorda la Nature,
Je répétois quelques airs de Maròn,
De Théocrite, ou bien d'Anacréon.
Le même lieu, BOUGUER, nous a vû naître,
Avons humé même tempérament,
J'eus avec toi profit comme agrément ;
J'ai tant prisé le bien de te connoître,
Que fusses-tu par delà l'Océan,
Chez le Mogol, ou chez le Preste Jean,
De ma mémoire il n'est rien qui t'efface.
Semble-t'il pas que nous pourrions vraiment

Nous adapter ces deux vers de Clément, *

Otant *Salel*, pour te mettre en sa place.

Croisic, BOUGUER, de toi se vantera,

Et (comme croi) de moi ne se taira.

EPITRE VI.

AU R. P. DU CROS J.

AVec l'An qui commence, il nous semble revivre,

Le tems, cher DU CROS, est un Livre

Dont chaque année est un feuillet,

Qui plus en tourne, a plus d'adresse,

Il en voit plus souvent & la rose & l'œillet.

Or en ces premiers jours, Pierre ou George s'empresse

De souhaiter à son voisin,

Qu'il tourne les feuillets sans cesse,

Du Livre que tout homme, enfin

Fût-il Hilarion, fût-il François de Paule,

Fût-il sur terre un Séraphin,

Voudroit bien feuilleter sans fin.

* *Allusion à ces deux vers d'une Epigramme de Clément Marot, imitée de Martial.*

Quercy, Salel, de toi se vantera,

Et (comme croi) de moi ne se taira.

Vous en voyez par tout se frapper sur l'épaule,
Se saluer civilement ;
Se dire mutuellement,
Je vous souhaite bonne année,
Qui soit de mainte accompagnée,
Puissiez-vous de vos vœux voir l'accomplissement !
Dans ce grand jour à compliment,
A l'aspect de ces saluades,
De ces abords polis, & de ces accolades,
Que le seul Animal qui ment,
Donne à tous ses pareils avec empressement ;
On croiroit très-facilement,
Qu'en leur faveur la pure Astrée ;
Comme autrefois au siécle d'or,
Veut bien abandonner encor,
Des Cieux la brillante contrée,
Pour fixer chez eux à jamais,
La Douceur, l'Amitié, la Concorde & la Paix,
Voilà les sentimens, je pense,
Qu'auroit à cet aspect un Mortel fortuné,
Qui caché dans un bois, loin de l'humaine engeance,
Sous l'aîle d'un Prédestiné,
Eût vécu dès sa tendre enfance.
Mais pour moi, quoiqu'ayant encor peu fréquenté
Ce monde en ses façons lâchement concerté,
Je débrouille aisément son madré stratagême,

Je voi que c'eſt un lait gâté,
Qui ſe cache en vain ſous la crême.
En effet que de fourbe & de perverſité,
Sous tous ces beaux ſemblans ſi remplis d'artifice !
Que de grimace & de malice,
Sous le maſque apparent de la ſincérité !
Mais, cher DU CROS, après ma criſe,
Je vous entends, je croi, demander à quoi bon
Ce grand fatras, ce long ſermon ?
Sus écoutez, en deux je le diviſe.
Je prie au premier point le Ciel très inſtamment,
Que fléchi par mes vœux, jamais il ne s'ennuye
De vous voir feuilleter le Livre inceſſamment,
Dont j'appelle un feuillet un an de notre vie.
Je veux vous dire au ſecond point,
Que je porte en moi-même un certain caractére,
Que ces Humains doubles n'ont point;
Que mon cœur eſt tendre & ſincére,
Rigoureux partiſan de la fidélité,
Et que vous aſſûrant une amitié parfaite,
Je vous honore & vous ſouhaite
Bonheur, joye & longue ſanté.



VERSIO
PRÆCEDENTIS EPISTOLÆ,
A R. P. DU CROS, *S. J.*

DUm remeat novus annus, Homo, MALCRESIA, *quisque*
Æstimat ad vitam se remeare novam.
More, modoque libri, mortalis volvitur ætas:
Quilibet, in folio quolibet, annus abit.
Plus sapit, è foliis vertit qui plura; recentes
Vere novo cernit sæpiùs ille rosas.
E veteri quoties prodit novus annus ab anno,
Destinat has cuivis Cotta, Colaxque preces;
Volve, revolve diù librum, quem quisque, vel oser
Ipse sui Calaber, volvere semper amet.
Turba salutantûm palpat palpata, rependit
Oscula, pro verbis dat bona verba bonis.
Iste tibi multos annus geminetur in annos,
Inquit, sint puri, sint sine nube dies.
Ergo, cum videas Animal tam come, quod unum
Fallere, mentiri, dissimulare potest:
Credideris profugam Cœlo rediisse relicto,
Quæ referat nobis aurea sæcla, Deam.
Id credas certè, Puerum quem fovit Eremus,
Ad nos, si quando venerit, usque, senex.

Ast

Ast ego, quam paucis docuit vix usus ab annis,
Dico trucem, sub ovis pelle, latere lupum.
Hi, sunt perfidia, & fraudis velamen, amores;
Hæc sunt occultis oscula plena dolis.
Hæc tu, lassa, reor, longâ farragine rerum,
Quæris, tam longus quid sibi sermo velit?
Accipe: divisus geminâ te parte docebit,
Quid rogitem, Jano nunc redeunte, Deos. *
Primùm, cuncta precor, repetitis, Numina, votis,
In grandi, grandis sit tibi vita, libro;
Hocque legas, relegasque bonum, sine fine, volumen
Cujus, cum folium verteris, annus erit.
Dein, ne sit suspecta fides; à pectore vulgi
Admoneo longè pectus abesse meum.
Meque peto credas imis optare medullis,
Cuncta tibi nihilo, quàm mihi fausta, minùs.

EPITAPHE

Du R. P. Du Cerceau, *qui avoit perdu un œil.*

Cy gît qui fut orné des plus rares vertus;
Si le corps n'eut qu'un œil, l'esprit fut un Argus.

* *Le P. Du Cros envoya pour réponse à l'Auteur, cette traduction Latine de son Epitre, sans changer, comme on l'a vû, que le nom seulement qui désigne la personne à qui elle est adressée.*

HIPPOMENE,
A Mlle DE BOISVAL.

Il y avoit une fort belle Statue d'Hippoméne, dans les Jardins d'une agréable Maison de Campagne, où cette Demoiselle a passé une partie de la belle saison. La tête de cette Statue étant tombée, a donné occasion aux Vers suivans.

AFfranchi des liens de la fiére Atalante,
Dans ces jardins fleuris j'avois fixé mes pas.
J'y faisois mon bonheur d'adorer vos appas,
Je vous trouvois toujours plus belle & plus charmante.
Doux & frivole espoir, dont je fus trop épris!
Desirs qui sçûtes trop me plaire!
Autrefois, d'un objet sévére,
La Pomme d'or fit triompher Pâris.
Méprisant les dangers, d'Atalante à ce prix
J'obtins la superbe conquête.
Mais de cet or brillant, en tous lieux souhaité,
Votre cœur vertueux ne fut jamais tenté.
Nul amour ne lui plaît, nul effort ne l'arrête;
Tous les miens près de vous, hélas! ont été vains;
Vos yeux m'ont consumé; j'en ai perdu la tête
Combien d'Amans ont eu le sort dont je me plains!

EPIGRAMMES.

AD FAUSTINUM,

EPIGRAMMA.

Dum novus est, neque adhuc rasâ mihi fronte libellus;
Pagina, dum tangi, non bene sicca timet?
I Puer, & caro leve perfer munus Amico,
Qui meruit nugas, primus habere meas.
Curre, sed instructus; comitetur pumica librum
Spongia, muneribus convenit illa meis.
Non possunt nostros, multa, Faustine, litura
Emendare jocos; una litura potest.

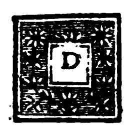
Martialis Lib. 4. Epig. 10.



EPIGRAMMES.

EPIGRAMME I.

SUR LA NAISSANCE DU ROY.*



E la Naissance de mon Roi,
Apollon l'autre jour assis au pié d'un haître,
M'apprit chose admirable & très digne de foi ;
Regardez ce Monarque, & vous pourrez, je croi,
Très-aisément l'y reconnaître.
Pour douer, dit-il, votre Roi,
Au moment qu'il venoit de naître,
On appella Pallas, Vénus & Mars ;
Pallas en arrivant, lui fit présent des Arts,
Vénus de la beauté de l'Enfant de Cithére,

* *L'Auteur n'avoit que 15. ans, quand il fit cette Epigramme.*

Mars vint qui s'emporta : Voyez la belle affaire,
Dit-il, pour me troubler : n'est-ce pas un Bourbon ?
Oui, dit Vénus : eh bien, reprit Mars, qu'ai-je à faire ?
Je n'ai rien à donner : ma vaillance à ce nom
N'est-elle pas héréditaire ?

II.

Sur le Sacre & Couronnement du Roi à Rheims.

EN ces beaux jours on ressent
Une joye universelle,
Fier de sa gloire nouvelle,
Rheims brille, il est triomphant,
Et c'est un plaisir bien grand,
Que d'être à fête si belle.
Malgré cela cependant,
Je demande au Toutpuissant,
En disant ma patenôtre,
Que de cent ans révolus,
Et s'il se peut même, plus,
Rheims n'en célébre point d'autre.

III.

L'Amour en badinant voloit sur un Pressoir,
La couleur du Nectar, son odeur le charmerent,
Et tenté d'en goûter, le Dieu s'y laissa choir.
Son carquois s'en remplit, ses traits s'en abreuverent.

De là vient qu'aujourd'hui l'on voit tous les Amans,
Saisis d'une double tendresse,
Entre le vin & leur Maîtresse,
Partager leurs plus doux momens.

IV.

Sur un Poëte indigent.

MUses, allez à l'Hôpital,
Puisque dans ce siécle fatal,
En hiver vous marchez sans chausses,
Qu'aux jours même de Carnaval,
Vous mangez vos lauriers sans sauces,
Et que votre métier divin
Ne trouve plus une ame humaine,
Qui pour mêler à l'Hipocréne,
Vous donne une goute de vin.

V.

Sur un homme qui suit par tout une Demoiselle, dont il n'est point aimé.

VOlant autour de la jeune Climéne,
L'Amour s'alla poser sur son chignon;
Puis empêtré dans maint & maint frison,
Pour en sortir le Pauvret se deméne,
Sembloit qu'il fût tombé dans un buisson.
Tircis passant, à l'aide, compagnon,
Cria l'Amour, vien me tirer de peine.

L'autre approcha, mais en tendant la main,
Le Dieu l'attrape & l'enchaîne ſoudain.
Voilà pourquoi, partout où la cruelle
Porte ſes pas, Tircis qui l'aime en vain,
Soir & matin va toujours après elle.

VI.

Sur une grande Rieuſe.

LEs Graces & les Jeux, les attraits les plus doux,
La charmante Vénus, Iris, vous accompagne;
Mais on voit ſur tout avec vous,
Sans ceſſe les Ris en campagne.

VII.

ALix verſoit des pleurs en abondance,
Le propre jour que ſon mari mourut;
Un Papelard de profonde éloquence,
Vint l'exhorter à prendre patience.
L'onctueux Pére en ces mots diſcourut:
Le Ciel le veut, votre homme eſt mort, çà, chut,
Conſolez-vous; vos pleurs, Mademoiſelle,
Le pourront-ils racheter du trépas?
Las! que diroit le Public, reprit-elle,
Veuve aujourd'hui, ſi je ne pleurois pas?

VIII.

VOlage & cher objet, dont mon cœur même adore
Les cruautez & les refus,

Comme l'étoile de Vénus,
Vous annonçâtes mon Aurore :
Mais puiſque vous briſez les nœuds de nos amours,
Comme elle vous allez encore
Annoncer la fin de mes jours.

IX.

Les Aſnes à deux pieds.

MAître Perrin gauſſeur habile,
Demandoit à certain Bâtier,
Combien pouvoit par an lui valoir ſon métier.
Si les Aſnes, Monſieur, qui marchent par la Ville,
Etoient, lui dit-il, tous bâtés,
J'aurois mainte & mainte pratique ;
Et les écus chez nous pleuvant de tous côtez,
Je fermerois bien-tôt boutique.

X.

CErtain quidam, grand conteur de merveilles,
Sçachant de tout, quoiqu'il n'eût rien appris,
M'entretenoit des choſes nompareilles,
Dont ſont charmés ceux qui vont voir Paris.
Mais, diſoit-il, ce qui d'un plus haut prix
M'y ſemble encor, c'eſt que l'eſprit abonde
En certui lieu, plus qu'autre part du monde,

Ne jurez, dis-je, & ne craignez, Monsieur,
Qu'en ce point ci vos discours me surprennent;
Je m'apperçois, que ceux qui s'en reviennent,
Ont à Paris laissé beaucoup du leur.

X I.

PEre, on m'a conté que prêchant
L'autre jour sur la médisance,
Tu dis d'un air assez méchant,
Débitant mainte extravagance,
Que de la Poëtique Gent,
La médisance étoit le vice.
J'en conviens, & sans artifice
J'avoûrai, qu'on trouve aussi-tôt
Homme enrôlé dans ta milice,
Qui soit sobre, chaste & dévot,
Qu'un Poëte exemt de malice.

X I I.

PHilis de qui l'époux n'est pas laid à demi,
Par Lise un jour interrogée,
Quelle étoit la raison qui l'avoit engagée,
A se choisir encore un aussi laid ami;
Quoi, dit Philis, quoi donc, ma chere,
Peux-tu me demander une chose si claire?
Je n'ai pris un tel favori,
Qu'afin de pouvoir mieux me faire
A la laideur extrordinaire
De mon gros lourdaut de mari.

XIII.

A La charmante Iris, près de ces bords arides,
Où l'Océan brise ses flots,
Licidamis disoit ces mots,
Dérobant des baisers sur ses lévres humides;
Mon cœur, si l'on sçavoit ce que c'est que l'amour,
Si l'on s'y prenoit d'un bon tour,
Si d'un doux tête à tête, assis sur la fougére;
On ménageoit l'instant heureux,
Il n'est si farouche Bergére,
Qui d'un Berger pressant ne satisfît les vœux;
Oui, répondit Iris, fuyant vers le village,
Bergére avertie en vaut deux.
Du moment, sans rien dire, il falloit faire usage,
Car je vous jure par ma foi,
Qu'à pareil danger vous & moi
Ne serons point ensemble exposés davantage.

XIV.

Un fameux Menteur contoit,
Que jamais il ne mentoit.
Quelqu'un de la compagnie
Lui répondit à l'instant;
Ce mensonge est de ta vie
Le dernier & le plus grand.

XV.

Sur un Prédicateur plagiaire.

UN Moine ayant prêché sur l'obligation,
De faire restitution ;
Et croyant en avoir examiné chacune,
Mon Pére, lui dis-je en sortant,
Et par sa manche l'arrêtant,
Vous en avez, ce me semble, omis une.
Je ne croi pas, dit-il, mais voyons cependant ;
L'homme est fautif, c'est vice héréditaire.
Celle, repris-je alors, que sont tenus de faire
Tant de Prédicateurs larrons,
Qui font l'adroit métier de voler leurs sermons.

XVI.

UNe Villageoise ayant vû
Les Ecoliers en Ville, au sortir de la classe,
Demanda d'un air ingénu ;
Si tous ces Grimelins, qui remplissoient la place,
Devoient être Avocats, portant bonnet cornu.
S'il est ainsi, dit elle, en faisant la grimace,
Ah ! c'en est fait, mon Dieu, du monde ayez pitié.
Nous n'en avons dans le Village,
Qu'un seul, & c'est trop de moitié,
Puisqu'il a tout mis au pillage.

XVII.

XVII.

A M. BOUGUER,

Des Académies des Sciences de Paris & de Bordeaux, en lui redonnant une Couronne de laurier, qu'il m'apporta le jour de ma Fête, qui est aussi la sienne.

TRop mieux que moi, méritez la couronne,
Dont m'apportez le gracieux présent,
Si voudrez bien, que je vous la redonne,
Trop mieux pour sûr, si gentil ornement,
Sur votre chef, cher Dom Pedre, est séant.
Prenez-la donc, d'autre n'ai fait emplette
Sur Parnassus; puisque d'une autre main,
De Maron même, ou semblable Romain,
Onc ne sçauroit couronne être mieux faite.

XVIII.

PHilis qui n'a qu'un œil, de Clitandre est aimée;
Clitandre est mon ami; chacun me blâme fort,
Sur ce que je balance à l'avertir du tort,
Que cet attachement fait à sa renommée.
Cette laide Borgnesse a la taille à ressort,
Sans bien, sans esprit, sans naissance;
Clitandre est bien tourné, noble, riche, un beau brun:
De l'avertir pourtant, je me fais conscience;

O

Car il a deux bons yeux, & dans cette occurrence,
Ce seroit lâchement être quatre, contre un.

XIX.

Dans les douleurs, dont l'imprudente Femme
Subit l'effort, pour avoir écouté
Le vieux Serpent, une galante Dame
Plaignoit d'himen le plaisir acheté
Si chérement; tandis à son côté
Très-bien flamboit, de sainte Marguerite
Cierge béni; mais dès qu'elle fut quitte,
Elle appella sa servante Catin;
Fille; dit-elle, éteins & serre vîte
Ce Luminaire; il est d'un grand mérite,
Et peut encor servir pour l'an prochain.

XX.

Balbus est, de l'Antiquité
Le Partisan à toute outrance,
La moindre odeur de nouveauté,
Le fait tomber en défaillance;
Ce fou, pour nous le prouver mieux,
N'achete que des habits vieux,
Bas recousus, vieilles dentelles,
Et croiroit manquer de bon sens,
S'il en contoit à des fémelles,
Qui n'eussent pas leurs soixante ans.

XXI.

Sur Lisette qui est fort maigre, & qui a quitté un homme de fort bonne mine, pour un Amant aussi maigre qu'elle.

POur la jeune & maigre Lisette,
Malgré sa taille de haran,
Bravos, du feu d'Amour sentoit quelque bluette,
Cependant il s'est vû quitté par la coquette,
Pour Claude à l'estomac moins large qu'un empan.
Sur ceci bien des gens l'ame préoccupée,
Disent qu'à son honneur c'est un échec fatal,
Que c'est sous pieds l'herbe coupée,
Et que du sang de son Rival,
Il devroit à grands flots abreuver son épée,
J'en conviens, dit *Bravos*, & pour tout autre objet,
J'aurois fait ventrebleu le fou, le diable à quatre;
Mais pour un si maigre sujet,
Je ne suis point homme à me batre.

XXII.

Les Avocats charitables.

UN Gars Meûnier frappoit avec furie,
Un Baudet maigre, accablé sous le faix;
Deux Avocats au sortir du Palais,
A ce spectacle eurent l'ame attendrie.

Ho, cria l'un, tourne ici, gros Manant,
Epargne un peu cette chétive bête,
Autant vaudroit l'écorcher à l'instant.
Alors le drôle ôtant d'un air honnête,
Un vieux chapeau qui flotoit sur sa tête,
Moins noir que blanc, par trop long-tems porté,
Excusez donc, dit-il, ma liberté,
Monsieur mon Ane, entre nous sans rancune.
Point jusqu'ici, noble Roi des Baudets,
Foi de Meûnier, n'avois croyance aucune,
Qu'eussiez amis, ni parens au Palais.

XXIII.

COmment vous portez-vous, disoit d'un air loyal,
Au Baron de SANPRE', que son rang infatue,
Certain Noble Provincial,
Qui le vit à Paris, par hazard dans la rue;
Fort bien, répondit le Seigneur:
Mais, de vous avoir vû quelqu'autre part, Monsieur,
En vérité je n'ai mémoire nulle.
Pardonnez-moi, reprit le ridicule,
Gesticulant beaucoup, de la tête & des bras,
La veille de la Saint Jean, je ne m'y trompe pas,
(Plus je vous vois, & mieux je me le répréſente)
L'an dernier, près de moi, vous passâtes à Nante
Sur le Pont de Saint Nicolas.

XXIV.

LUc, qui pour se mettre à l'aise,
Fit banqueroute deux fois,
Disoit au bon Pére Blaise,
Vétéran chez Saint François,
La veille que Saint Fidelle
Reçut la distinction,
Qui d'une gloire immortelle,
Dans la basse région,
Ainsi que dans l'éternèlle,
Le met en possession:
Pére, il s'est ourdi querelle,
Entre certains hommes blancs,
Et certains hommes sanglans,
D'un côté Meûniers prétendent,
Et ce, par bonne raison;
De l'autre Bouchers attendent
Le nouveau Saint pour Patron.
Ils ont tort, reprit le Prêtre,
Les gens de ces deux métiers,
Nous le réservons, pour être
Patron des Banqueroutiers.

XXV.

DEs honneurs insigne gourmand,
La folle vanité te ronge les entrailles,
Et tu t'es ordonné, dit-on, par testament,
De magnifiques funérailles.
Qu'il me tarde de voir ce bel enterrement!

XXVI.

*Avis de Madame * * * à son fils, dont la Maîtresse se nommoit Mlle. La Seine.*

EN ces mots ambigus, l'agréable Philis
A son fils amoureux écrivoit ses avis.
On m'a dit que souvent tu cotoyois la Seine,
Mon cher fils, que pour toi ma tendresse est en peine!
Que je crains nuit & jour de fâcheux accidens!
Si tu crois mes conseils prudens,
De ces bords si charmans, dont tu fais tes délices,
Tu n'iras pas trop près, car pour peu que tu glisses,
Ah! mon Dieu! te voilà dedans.

XXVII.

La Trompette de Paphos.

LA belle Iris, dont l'embonpoint
Ne fait point de tort à la taille,
Iris qui badine & qui raille,
D'une grace & d'un air que les autres n'ont point,
Quitta le jeu qui l'avoit ennuyée;
Et l'esprit par hazard distrait,
Sur une fenêtre appuyée,
Fit bruire sous sa juppe un tonnerre indiscret.

Chacun alors tourna la tête,
Les cartes au bruit du canon,
Tomberent tout à coup ; tel fut ce carillon,
Qu'on crut entendre au moins une tempête.
Mais sçachant d'où partoit ce rapide aquilon,
Qui calma bien-tôt sa colére ;
Il paroît, Iris, lui dit-on,
Qu'aujourd'hui les Zéphirs sont bien forts à Cithére.
Vous vous divertissez, leur dis-je, en vains propos ;
C'est une Trompette éclatante,
Avec laquelle, Iris tout autour de Paphos,
Célébre de Vénus la Fête triomphante.

XXVIII.

VOyant entre tes mains Virgile & Cicéron,
Je crains, qu'il ne m'arrive un accident semblable
A celui qui jadis survint à Philémon,
Qui sauta d'un air guai dans la Barque à Caron ;
Pour trop rire, en voyant un Ane vénérable,
Qui mangeoit avec lui des figues sur la table.

XXIX.

CE Médecin, par qui s'augmente,
Le revenu de l'Achéron,
A de trois femmes qu'il fréquente,
Dix-huit, ou vingt enfans, dit-on ;

Que dans la Ville on en caquette,
C'est autrement que j'interpréte
Ses féconds & triples amours.
Il veut, autant que je l'augure,
Consoler un peu la Nature,
Du tort qu'il lui fait tous les jours.

XXX.

UN Oncle un jour montroit à son Neveu,
Dans un tableau, le charitable Enée,
Qui sur son dos, loin des Grecs & du feu,
Portoit son Pére : hélas ! qu'on en voit peu,
Suivre ta trace, ô vertu tant prônée !
S'écrioit-il, elle est abandonnée.
Non pas, non pas, repartit le Vaurien,
Mal à propos, Parent, tu nous contrôles,
Depuis vingt ans, sans me plaindre du mien,
Je l'ai toujours porté sur mes épaules.

XXXI.

LIsette, qui chérit Lucas,
Dont l'esprit mal tourné quadre à la corpo-
rance,
Ne peut souffrir Jeannot, en qui tous les appas
De l'esprit & du corps sont avec éminence.
Ciel ! quelle erreur ! mais sçavez-vous,
D'où peut naître ce goût rempli d'extrava-
gance ?
Lucas est le Galant, & Jeannot est l'Epoux.

XXXII.

Je crois, qu'ici quelqu'un sent la vieille chausſette,
Diſoit en compagnie un certain jour d'été,
Cloris, dont la vivacité
Seconde ſa mine finette.
Ce n'eſt pas moi du moins, repartit un Niais,
D'un ton qui convenoit à ſon air ridicule ;
Car fût-ce dans la Canicule,
Chez nous, de pére en fils, nous n'en portons jamais.

XXXIII.

Le ſoleil redoroit la terreſtre ſurface,
Quand ſur de vieux bidets, Dom Quichottes nouveaux,
Vous & votre couſin galoppiez ſur la place :
J'appellai mon valet ; regarde un peu qui paſſe.
Ce ſont, me dit-il, des chevaux.

XXXIV.

Sur les Epigrammes de M. Rouſſeau.

Ces jours derniers Catulle & Martial,
Sur Pinde avoient procès de conſéquence,
Sçavoir, des deux qui fut l'original,
Par qui Rouſſeau célébre Auteur de France,
De l'Epigramme attrapa l'excellence.
Sire Apollon dudit lieu Sénéchal,
Ouvrit ſon livre ; il en lut quelques-unes ;

Et n'y trouvant onc de beautez communes,
Cet or, dit-il, paroît bon & loyal ;
Et si n'aviez eu le bonheur de naître
Avant cettui, qui n'a point son égal,
Croirois pour sûr, sans être partial,
Qu'à tous les deux il eût servi de maître.

XXXV.

TU crains que je ne te célébre,
Dans mes vers, qui, dis-tu, ne sont point assez beaux.
Dors en paix, je laisse aux corbeaux,
Le soin de faire un jour ton oraison funébre.

XXXVI.

JE meurs d'amour pour toi, racontoit à sa Belle,
Un Amant, qui n'a pas l'ombre du sens commun,
Meurs donc, meurs, lui répondit-elle,
Délivre-moi d'un importun.

XXXVII.

LE Sénat d'Hipocrate ayant délibéré,
Qu'à l'yvrogne Martin crevant d'hidropisie,
On fît la ponction pour lui sauver la vie :
Ah ! cria-t'il, voyant maint outil préparé,
Dont l'aspect saisissant augmentoit son supplice,

Je ne bus jamais d'eau ; se peut-il donc qu'on puisse
Faire sortir d'un corps, ce qui n'est point entré?

XXXVIII.

Sylvie au fond d'un bocage,
Me faisoit, de deux moineaux,
Remarquer le badinage,
Sous les feuillages nouveaux.
L'un d'eux quitta la partie ;
Ah ! dit l'aimable Sylvie,
Avec un air désolé,
Regarde un peu, je te prie,
C'est le mâle, je parie,
C'est lui qui s'est envolé.

XXXIX.

Ta maison périra, Maraut,
Dit-on à ce Grivois, que le libertinage,
En maint & maint forfait engage :
Ma foi, répond-t'il, peu m'en chaut,
Je ne la tiens que de louage.

XL.

A quoi sert, dis-le nous, l'ornement magnifique
Des glaces, dont tu fais parer,
De ton appartement, la superbe fabrique ?
Quoi donc ! à moindres frais, une Guenuche antique
Ne sçauroit elle se mirer ?

XLI.

*Au P. Pierre** le jour de sa Fête.*

L'Esprit avez de Pierre le Pescheur,
Moine pesant, chétif Prédicateur :
Ah ! ciel, daignez oüir ma patenôtre ;
Et pour bouquet, à ce pauvre Orateur,
Faites présent de l'esprit de l'Apôtre.

XLII.

A Demain, charmante Isabelle,
Je vous irai voir du matin,
Disoit Tircis d'un air badin :
Vous rêvez, vous pensez à vous rendre plus belle,
Vous prendrez vos rubans, votre habit de satin,
Et votre coëffure à dentelle,
Pour vous lever plutôt, vous ne dormirez pas.
Que ce diligent embarras,
Selon mon goût, est inutile !
Moins de façons avec moi vous ferez,
Plus vous serez aimable, & plus vous me plairez ;
Restez, restez au lit tranquile,
Quand je serai sorti, vous vous habillerez.



EPITAPHES.

EPITAPHE I.

D'UN PRETENDU BEL ESPRIT.

CY gît, qui s'estimoit l'Arbitre des Arbitres,
De la langue au hazard il décidoit les cas,
Qui le contredisoit, ne s'y connoissoit pas;
Des livres il sçut tous les titres,
Et ne lut que des Almanachs.

II.

D'un aimable Garçon.

LE beau Philandre est mort, à la fleur de son âge.
Jaloux, qu'il leur ressemblât trop,
Les Dieux l'ont fait au grand galop,
Partir pour le sombre rivage.

III.

Tirée de l'Italien.

D'un Singe.

CY gît un plaisant animal,
Jamais il ne restoit en place.
Fourbe, agile, matois, faisant mainte grimace,

Et s'occupant toujours au mal.
Paſſant curieux, s'il te fâche,
De tarder à ſçavoir ſon nom ;
Regarde en un miroir, ton minois de Guenon,
Tu le verras écrit au long, ſur ta mouſtache.

I V.

Tirée de l'Italien.

D'un Lion.

CY gît, qui fut par excellence,
Des Bêtes ſurnommé le Roi.
Paſſant, ſi ce titre t'offenſe,
Tu n'as qu'à le prendre pour toi.
Es-tu content ? paſſe en ſilence.

EPIGRAMME.

Le Panier.

COntre le luxe & l'ornement des Dames,
Certain Prêcheur, s'émancipant un jour,
Par fins propos vouloit fléchir leurs ames.
Après avoir daubé maint riche atour,
Seigneur Panier vint en danſe à ſon tour.
Contre cettui, plus que contre tout autre
Ajuſtement, la parole il leva ;
Tremblez, tremblez, dit le moderne Apôtre,
Dans ſon Panier Moyſe ſe ſauva,
Et vous ferez naufrage dans le vôtre.



POESIES DIVERSES.

LE CHAPON ET LA POULETTE.

FABLE.

ECHappé de la mue, un Chapon fait au tour,
Fier de la longue & rouge crête,
Qui paroit sa brillante tête,
Dressé sur ses ergots, se carroit dans la cour.
Une belle & tendre Poulette,
A l'aspect du panache, eut pour lui de l'amour.
Il débuta par la fleurette,
Le drôle avoit de l'entretien,
Ton mâle, & mine fort discrette,
Jusques-là, l'affaire alloit bien.
Mais au point principal il trompa la pauvrette,
Qui pour trop espérer, n'eut rien.
Un petit Maître fait l'aimable,
A l'ombre de son beau plumet;
Mais quand d'un vrai mérite, il faut montrer l'effet,
Philis donne la crête au diable.

EPITAPHE

DE FRERE HILARION CAPUCIN,

*A M. de P** A** Conseiller du Roi, Pere Spirituel des Capucins du **.*

CY gît le Frere HILARION,
C'étoit un digne personnage.
Nul autre avec tant d'avantage,
N'honora sa Profession.
Encloîtré dès son plus jeune âge,
Ce fut dans l'Ordre Capucin,
Qu'il mit ses talens en usage.
Sans impudence il fut badin,
Sans être Cafard il fut sage;
Mérite assurément divin,
Chez le Capuchonné lignage.
Il ne fit jamais du Latin,
Le long & dur apprentissage:
Mais à l'aide de maint lopin,
Qu'il goboit par fois au passage,
Et qu'il citoit sans jargonnage,
On l'eût pris pour un Calepin.
Pour peu qu'il eût sçû davantage,
Du Couvent on l'eût fait Gardien;
Et certes plus homme de bien,
Ne méritoit ce haut étage.
Il attiroit par beau langage,

Froment, orge, avoine au moulin :
Et la cloche au premier drelin,
Lui disoit, si c'étoit du pain,
Qu'on apportoit, ou du fromage ;
Fût-il à manger son potage,
A la porte il voloit soudain,
Et froc à bas, d'un front serain,
Recevoit le friand message ;
Puis demandoit d'un air humain,
Comment fait-on dans le ménage ?
Le monde au logis est-il sain ?
Votre procès va-t'il son train ?
Que dit-on dans le voisinage ?
O le beau temps ! point de nuage ;
Le soleil se leve matin ;
L'Almanach Nantois, pour certain,
Promet, s'il ne vient point d'orage,
Un Eté fertile en tout grain,
Une Automne abondante en vin,
Le Printemps l'est en pâturage ;
D'ailleurs le Proverbe, ou l'Adage
Dit, que *gras Avril & chaud May**
Menent le froment au balay.
Mais, mon Dieu ! qu'à notre dommage,
S'est changé le temps ancien !
Le peuple est devenu Payen ;
Et de la Ville & du Village,
Il ne nous vient presque plus rien,

* *Dicton de campagne.*

Ni provision, ni chauffage.
Aujourd'hui nous mourrions de faim,
Si votre bienfaisante main,
N'avoit apporté son suffrage.
Puis adieu, bon jour, grand merci:
Le Donneur retournoit ainsi,
Très-satisfait de son voyage.
Il étoit Portier, Cuisinier,
Sommelier, Quêteur, Jardinier,
Tous les Arts furent son partage.
Sa mort m'a causé des regrets;
Je l'aimois pour son caractére,
Et de mes intimes secrets,
Il fut souvent dépositaire.
Combien de notre HILARION,
A tous ceux de sa Nation,
La perte a dû paroître amére!
Quoique cet excellent Garçon,
Dans l'Ordre n'ait été qu'un Frére,
Il pouvoit être avec raison,
Des autres appellé le Pére.

Cher Oncle, Pére & Défenseur
Des Capucins de notre Ville,
Toi qui d'une aumône fertile,
Fais sur eux pleuvoir la douceur,
Examine, si dans mon stile,
J'ai sçû faire un portrait naïf,
Du Frére aimable, à qui la vie,

Par le sort fut trop tôt ravie ;
J'ai laissé le genre plaintif,
Et suivi le récréatif,
Pour bannir la mélancolie.

Poësie Anacréontique.

UN Papillon badin caressoit une rose,
Nouvellement éclose,
Qu'aussi-tôt il quitta pour succer un raisin.
Ah ! dit la charmante Catin,
Qui rêvoit tristement, à son Berger volage ;
Baccus, tu m'as ravi son cœur,
Verrions-nous tant d'Amans, sans ton jus enchanteur,
Dégoûtés du tendre esclavage ?
Baccus, cruel Baccus, ta fatale liqueur,
De tous les inconstans est-elle le breuvage ?

LES MOINEAUX MARIEZ.

FABLE.

DEux Moineaux, un beau jour, sur un tas de froment,
S'enyvroient des douceurs d'un tendre mariage,
Ils alloient & venoient, s'embrassoient gentiment,
Et puis interrompant l'amoureux badinage,

De temps en temps croquoient du grain gaillardement,
Par forme de délassement.
Ah! dit Mirtil, assis sur la verte fougére,
Avec Amarillis, son aimable Bergére ;
Hymen, que tes plaisirs, à mon gré seroient doux !
Si comme ces petits époux,
On étoit sûr après de faire bonne chére.

RONDEAU.

A M. Du Gouyon, *sur son mariage avec Mademoiselle de Luynes.*

De votre hymen la charmante nouvelle,
Cher Du Gouyon, m'a mis dans la cervelle,
Et dans le cœur la jubilation.
Vivat, io, la bénédiction,
Qui vous livra tant accorte Pucelle.

Elle est, dit-on, bien faite, aimable & belle,
Et n'en fut onc digne à Nantes, comme elle,
D'avoir le prix, & la fruition
De votre hymen.

Amour, Hymen mangent à même écuelle ;
Car d'amitié bien plus que fraternelle,
Avez entre eux cimenté l'union ;
Parquoi, vaillant & courtois Champion,
Puisse en neuf mois sortir vive étincelle,
De votre hymen.

LE MANTEAU BLEU,

De M. FERRE' *Brigadier dans les Fermes générales au Croisic.*

ETRENNES

Aux Auteurs qui ont célébré Mademoiselle de Malcrais de la Vigne, dans leurs Ouvrages.

AUteurs, dont le témoignage,
Qui vole en cent lieux divers,
Honore mes foibles vers,
De plus d'un brillant suffrage,
Parlâtes-vous franchement ?
Ou fut-ce la politesse,
Qui déduisit seulement,
La fleurette enchanteresse,
Sur le ton du compliment ?
Je ne suis point assez dupe,
Pour tout croire bonnement ;
C'est de tout temps qu'à la jupe,
Le chapeau souple & matois,
A fait un accueil courtois.
Un homme, fut il plus sage,
Que Socrate, docte Grec ;
Que cet autre Personnage, *

* *Diogéne.*

Qui préféroit au potage
D'un Roi, dont au seul aspect, (*a*)
L'univers fut sans langage, (*b*)
De l'eau claire & du pain sec;
Que David, son fils avec;
Au beau séxe il est d'usage,
Qu'il fasse Salamalec.
Quant à moi; bien fort je doute
De votre sincérité,
Vos vers sont comme un pâté,
Que dore une belle croute.
N'importe: je vous sçais gré
D'un badinage madré.
J'en rends graces à vos veines,
Et vous donne pour Etrennes,
Le Manteau bleu de FARRE';
Que ma Muse folichonne,
Qui sur plus d'un ton fredonne,
A plaisamment célébré.
Recevez-vous avec joye,
Le don que je vous envoye?
Nous voilà, me direz-vous,
Payez en belle monnoye.
J'en conviens; mais entre nous,
Vous sçavez que vos louanges,
Leurs sons fussent-ils plus doux,

(a) *Aléxandre.*

(b) *Et silait terra in conspectu ejus.*

Que les doux concerts des Anges,
Ne sont point argent comptant,
Tant, en ce siécle pesant,
Les sentimens sont étranges.
Au surplus, de ce Manteau,
Dont la forme est singuliére,
Le fameux Propriétaire
Le trouve cent fois plus beau,
Que s'il étoit d'écarlate,
D'or & d'argent tout chargé,
Et croit, qu'en Astre changé,
Un jour, sans citer la datte,
Il reluira dans les Cieux,
Non loin, du moins il s'en flatte,
Du Bavolet radieux
De la Servante à Pilate,
Astre, un beau soir apperçû
Par un Sçavant d'Angleterre,
Dont les yeux aidés du verre,
Ont tout le Ciel parcouru,
Mais que de l'Observatoire,
Qui rend hommage à sa gloire,
Aucun des Argus n'a vû.



EPITRE

A M. FERRE' *Brigadier, sur son Manteau.*

BRigadier, non d'armée, ains d'un Corps de Maltôte,
Malheureux Commandant, fragile Brigadier.
Qu'un Directeur, qu'il faut à genoux supplier,
Et qui sur un bibus chipote,
Elève, abaisse, remet, ôte,
Change & fait voler à son gré,
Comme une légére balote;
Que j'en veux au Destin, contre toi conjuré,
Qui t'a par malice acoutré,
D'une maniere si falote!
Tu méritois au moins d'être Auditeur de Rote;
Mais qu'y faire? il faut vivre, & l'ame est bien capote,
Quand le corps n'est point restauré,
Et qu'il ne trouve à la Gargote,
Ni pain, ni bœuf, ni gélinote,
Ni vin, ni cidre, ni poiré,
Ni choux, ni rave, ni carotte.
C'est alors, qu'un teint empourpré,
Devient sec, pâle, ou sulphuré,
Qu'en hiver sans cesse on grelotte,
Quand un habit tout délabré,
Vaguement sur l'échine flotte.

Loya

Loyal Garçon, pauvre FERRE;
Si, de la probité, qui partout t'accompagne,
Les humains respectoient les droits,
Tu choisirois sur les emplois,
Dont nos riches Traitans disposent en Bretagne,
Certes, s'il dépendoit de moi,
Je t'en donnerois un, au pays de Cocagne.
Je considére & prise en toi,
Cet esprit qui ne doit, qu'à la seule Nature,
Les graces dont il est doté,
Sans que l'étude ait ajouté
Le moindre fard, à sa parure.
Ton discours n'est point affecté,
Il coule avec facilité,
Amusant, badin, pathétique,
Le véritable Sel Attique
S'y mêle avec aménité:
Tu sçais faire un conte à merveille,
On croit voir tout ce que tu dis.
Il faut assûrément, que les Jeux & les Ris
Te parlent sans cesse à l'oreille.
Aussi, pour ton gentil esprit,
Et non pour ton Emploi petit,
Tu vois la bonne compagnie,
D'où, par tes mots joyeux, la tristesse est bannie,
Que tu badines finement!
Que tu peins agréablement!
Mais voyons, si ma Poësie
Sçaura peindre à son tour, cet antique Manteau,

Dont tu t'es, par un tour nouveau,
Attiré la galanterie.
Un Railleur, s'il a bon cerveau,
Doit entendre la raillerie,
Approche, tire le rideau,
Regarde, voici le tableau.

Ton Manteau, jadis bleu, ne craint plus la vergette ;
Ses vieux ans, qui l'ont annobli,
Comme une glace, l'ont poli.
Les subtils vermisseaux, y trouvant leur cachette,
Brodèrent à point de chainette,
Le drap & d'une & d'autre part ;
L'adroite mitte encore y dessine avec art,
Mainte délicate vignette.
Flotant, garni de fleurs, sombrement azuré,
L'œil s'y trompe, & le prend pour un satin gaufré.
Ce Manteau, dont ici tout le monde caquette,
(Suivant ce qu'un grand Clerc de nos Cantons, en dit,
Docteur mûr & profond, Antiquaire en crédit)
Fut le Manteau Royal de la Reine Gillette.
D'autres prétendent qu'il couvrit
Saint Antoine l'Anachorète,
D'autres, qu'il servit au Prophète,
Qui sur un char brûlant, fut en corps, en esprit,

Porté du séjour de la terre,
Jusqu'aux lieux, d'où part le tonnerre.
De ce Manteau, dont gens de poids,
Ont à l'envi cherché l'origine secrette,
Chacun jase, raisonne à sa guise. Or je crois
Que cette houpelande est faite
De la grande moitié du Manteau, qu'autrefois
Doué de charité parfaite,
Monseigneur saint Martin jetta sur le sournois,
Le Truand déguisé, qu'il trouva sans jacquette,
Grelotant, soufflant dans ses doigts,
Et qui cachoit un fin matois,
Sous la mine la plus doucette.
Mais, ce qui rend encore à tes yeux ce Manteau,
Incomparablement plus beau,
C'est que sans débourser, tu sçus en faire emplette.
Enfin c'est un présent d'ami,
Qui n'est point, comme on voit, libéral à demi.
Ce Manteau te sert de lorgnette,
Par les trous dont il est rempli.
De couverture à la couchette,
A la fenêtre, de chassis,
Housse sur ton cheval, sur la table tapis;
A la cuisine il fait l'office,
Ou de passoire, ou de tamis.
Au plus fort de l'été, le Zéphir qui s'y glisse,
Folâtre en tapinois, & soulève ses plis,

Dont quelques-uns sont désunis.
On en fait, quand on veut, un épervier pour prendre
Les poissons, dans le sein des eaux,
Quelquefois au besoin, un filet pour surprendre
La folle troupe des oiseaux.
Crible pour la récolte, il sert pendant l'automne,
A couvrir le panier, où coule du pressoir,
L'onde vineuse qui bouillonne,
Ou bien le fond de l'entonnoir,
Pour empêcher les grains, de passer dans la tonne.
Manteau, dont la postérité
Portera jusqu'aux cieux, le souvenir durable.
O Manteau des Manteaux! vêtement admirable!
Oui, FERRE', ton Manteau, ce Manteau si vanté,
Cet étendart de Friperie,
Dont la possession a flatté ton envie,
Peut-être, si tu veux, bon à tout; excepté
Pour garantir du froid, du vent, & de la pluye.



PLACET,

A M. de M** Fermier Général,

Pour M. FERRE' *Brigadier, interdit par son Capitaine Général.*

GEnéreux de M**
MALCRAIS, des Muses amie,
Très-humblement vous supplie,
D'user de compassion,
Pour FERRE', gentil génie,
A qui sans attention,
On fait interdiction,
De quoi ? pas moins que de vie.
Car, si Fortune ennemie,
Lui fait altercation,
Et de sa commission,
Durement le congédie,
C'est le mettre à l'agonie.
D'autant que l'extrême faim,
Si ce qu'on dit est certain,
Est extrême maladie.
Mal il n'a fait, je parie,
J'en mettrois mon doigt au feu,
M** pensez un peu,
Que la Capitainerie
En l'attaquant sur son jeu;
C'est MALCRAIS, qu'elle injurie.

Si FERRE' n'eût point été,
D'une exacte probité,
D'une austére prud'hommie,
Mes vers auroient-ils chanté
Son fameux Manteau mitté,
Dont, en dépit de l'envie,
Le mérite illimité,
Vole à la postérité.
La preuve est incontestable,
Que c'est à travers les trous
De ce Manteau respectable,
Que la vertu véritable
Doit briller aux yeux de tous.
Ami zélé du Parnasse,
M * *, écoutez-moi.
Non, vous n'êtes point de glace.
Je le sens, je le prévoi,
Vous permettrez qu'on lui rende
L'usage de son Emploi.
Ah ciel ! quel chagrin pour moi !
S'il faut que mon Héros vende,
Pour avoir un peu de pain,
Sa célébre houpelande ;
Combien ? peut être un douzain.
Un Fripier dur & vilain,
Qu'un cruel profit échauffe,
Ne s'arrêtant qu'à l'étoffe,
Et prisant moins qu'un fétu,
Sa noblesse recouvrée,
Et sa puissante vertu,

Que mes vers ont célébrée,
Vertu, que n'auront jamais
Velours, étoffe dorée,
Ni le plus fin Vanrobais.
Dissipez l'affreuse peine,
Qui me trouble le cerveau.
Grands Dieux ! quelle ame inhumaine,
Peut ôter à Diogéne,
Son écuelle & son manteau !

SONNET.

Trahit sua quemque voluptas. Virg.

Pour charmer son ennui, pour bannir la tristesse,
Tircis aime à chanter, en gardant son troupeau,
Le Nocher téméraire aime à voguer sur l'eau;
Un Avare aime à voir augmenter sa richesse.

Un Chasseur fatigué, que la chaleur oppresse,
Aime à se rafraîchir au courant d'un ruisseau.
Un Yvrogne aime à boire & vin vieux & nouveau,
Une None à la grille aime à jaser sans cesse.

Un Joueur obstiné, que le malheur poursuit,
Dans un Brelan fatal aime à passer la nuit,
Un Poëte indigent aime à toucher la lyre.

Un Evêque opulent aimé à vivre à la Cour;
Les plaisirs sont divers, & moi, j'aime Thémire,
Je l'aime & l'aimerai jusqu'à mon dernier jour.

LE TESTAMENT DU CURÉ.

CONTE.

PRès du trépas, le vieux Pasteur MACÉ,
Qui fit tant bien valoir le Presbytére,
Qu'en bourse avoit maint écu ramassé,
Son Testament à son tour voulut faire.
Griffart s'en vient, Griffart hardi Notaire,
A son côté son écritoire ayant.
Dom Côme étoit Vicaire, & tournoyant
Autour du lit, pensoit que pour salaire
De son tracas, peut-être du gâteau
Bien lui pourroit échoir joli chanteau.
Notaire, écris, dit le triste bon homme:
A mon Vicaire, écris que pour son soin,
Devoirs rendus, jour & nuit au besoin,
Je donne en propre, & lui légue la somme
De... de... là l'autre en pleurant, dit en soi,
Joyeusement ; voici certes pour moi,
De guérison le plus gaillard symptôme ;
Pasteur, courage : alors le moribond,
Pâle & hâté d'entrer au clair Royaume,
Ecris, dit-il, écris, Tabellion,
Je meurs, mets donc, mets que, par moi la
Somme...
De Saint Thomas, est léguée à Dom Côme.

EPITRE,

De M. de CLAVILLE *Trésorier de France à Rouen, A M.* FERRÉ *Brigadier dans les Fermes, sur son Manteau bleu.*

NOus sçavons que MALCRAIS a de l'esprit de reste,
En comptant tous les fils du plus vieux des Manteaux.
Bleu pâle, bleu turquin, bleu changeant, bleu céleste,
Tout autre que FERRÉ, moins sage & moins modeste;
Pourroit bien faire le gros dos.

Une louange délicate,
Honore plus que l'écarlate,
Et n'est jamais mise à l'index.
Les couleurs sont pour ceux, que la Fortune berne;
Mais de notre Sapho moderne,
L'encre teint mieux, que le murex.

Rengorge-toi, FERRÉ, plus pimpant qu'un Chanoine,
Ton Manteau te couvre d'honneur,
A celui qui t'employe, il prouve en ta faveur,
Que l'habit ne fait pas le Moine.

Un fripon seroit mieux vêtu ;
Le drap d'or est souvent l'enveloppe du vice,
Et ta misérable pélisse,
Fait l'éloge de ta vertu.

Sois content du peu qu'on t'accorde,
Près d'un fleuve qui se déborde,
Songe aux dangers de ceux, qui regorgent de bien :
Que ton Manteau ne vaille rien ;
Mais que ta probité ne montre pas la corde.

Nous faisons tous des vœux pour ton avancement.
Réjouis-toi du moins, de cet amusement.
Je voudrois pouvoir davantage.
N'est-ce rien après tout, de gagner le suffrage
De la Bretonne & du Normand ?

De la Siréne de la Loire,
Un Triton de la Seine admire tous les chants.
Qu'ils sont harmonieux, naturels & touchans !
Sa lyre est d'or, & la mienne est d'yvoire.
Enfin de cet Manteau, bel & bien balotté,
Qui picque, des Sçavans la curiosité ;
Voici, d'après MALCRAIS, ce que dira l'histoire.
Si des vers ont flétri sa gloire,
S'ils l'ont hâché menu, comme chair à pâté,
D'autres vers l'ont ressuscité ;
Et vont l'éternisei au Temple de Mémoire.

LE SOLEIL ET LES NUAGES.

FABLE.

A M. De la Tour, *Intendant de Bretagne.*

Jaloux de la lueur féconde,
Que répand en tous lieux, sur la terre & dans l'onde,
Le brillant Astre des saisons,
Les nuages un jour, contre lui se liguerent,
Résolus d'obscurcir à jamais ses rayons.
Au jour prescrit, en foule ils arriverent,
Des différentes régions.
Alors dans les hautes campagnes,
Ces escadrons épais, s'élevant en montagnes,
Formant des Bastions, des Remparts & des Forts,
S'entasserent, se condenserent,
Au-devant des rayons, de leur mieux se placerent.
Mais qu'en arriva-t'il? après tous leurs efforts,
Pour trop s'enfler, les uns creverent,
D'autres furent fondus, les autres promptement,
A bâtons rompus, s'échapperent,
Portés sur les aîles du vent.
Digne Intendant, dont le rare mérite,

D'un Emploi souverain, soutient la dignité,
Qui sçais conformer ta conduite,
Aux régles de la probité ;
Ton esprit obligeant, humain, docte, équitable,
Doit trouver en tous lieux, des cœurs reconnoissans ;
LA TOUR, je t'adresse ma Fable,
Mieux qu'un autre, tu peux en pénétrer le sens.

Poësie Anacréontique.

COq importun, qui vous faites entendre
Dans ces lieux éloignés de la ville & du bruit,
Pourquoi m'arrachez-vous, au rêve le plus tendre ?
M'enviez-vous, hélas! un moment dans la nuit,
Où le sommeil étoit venu suspendre
Le noir chagrin qui me poursuit ;
Et qui même aussi-tôt, que le soleil nous luit,
Au fond de nos bois va m'attendre ?
Impérieux oiseau, que je trouve en vos chants,
De vanité, de folle gloire !
Vous faites, comme les Amans,
Et sans avoir vaincu, vous chantez la victoire.
Mais ne pourriez-vous pas contenter vos desirs ?
Sans en faire éclater la superbe nouvelle ?
Ah ! l'indiscrétion cruelle
Augmente-t'elle les plaisirs ?

EPIGRAMME.

EPIGRAMME,

Sur le Traité de l'Opinion de M. Le Gendre, *Marquis de Saint Aubin ſur Loire, cy-devant Maître des Requêtes.*

Le mois paſſé, je marchandois les livres,
Dans leſquels Saint Aubin, ce Sçavant de nos jours,
Confond par merveilleux & convainquans diſcours,
La folle opinion, dont nos ames ſont yvres.
Pas un liard, me dit-on, à moins de quinze livres,
Quinze livres, repris-je, un Traité ? Vertuchoux !
Maître Gaſpard, y penſez-vous ?
C'eſt au mouton plaintif, d'une lame inhumaine,
Couper, en vérité, la chair avec la laine.
Je le pris cependant ; mais après l'avoir lû,
En vous remerciant, vins-je dire au Libraire,
Certes, ce n'eſt pas trop vendu.
Dieu mette en Paradis feu Gaſpard votre Pére,
Mais chez vous la ſcience aujourd'hui n'eſt point chére.
Je croyois pour le prix n'acquérir qu'un Traité,
Et je trouve avoir acheté
Une Bibliothéque entiere.

AUTRE.

J'Allai chez l'aimable Cloris,
Ces jours passés, faire visite,
Chez Cloris, dont les cheveux gris
N'ont pas mis les Amours en fuite,
Et qui peut quelque-tems voir encore à sa suite
Les graces, les jeux & les ris.
Je vous trouve, lui dis-je, un air sombre & sévére.
Vous n'êtes point, comme à votre ordinaire,
Eh, qu'avez-vous donc aujourd'hui ?
D'où vous vient cette humeur la Belle ?
Auriez-vous des sujets d'ennui ?
Hélas ! oui, me répondit-elle.
Le Soleil se levoit & terminoit son tour,
J'allois de l'un & l'autre, & vieillissois d'un jour,
Sans m'en appercevoir, fournissant ma carriére.
Quoique mes doux momens volassent sans retour,
Je ne les comptois point, dans les bras de l'Amour,
Je jouissois de la lumiére.
Quelqu'un qui sort d'ici, des plus mal avisés,
Ce quelqu'un que je hais (tout mon bonheur expire)
Confidemment a sçû me dire,
Que j'ai mes cinquante ans passés.

SONNET,

Sur la vanité des Grandeurs.

FOlles Distinctions, vains Honneurs d'ici bas,
Stériles Dignitez, périssables Fantômes,
Nous adorons en vous, insensez que nous sommes!
D'un bonheur apparent les frivoles appas.

Sort aveugle, à ton gré tu fais des Potentats,
Sans mérite, aux Grandeurs, c'est toi seul qui les nommes.
Empereurs, ou Sujets, qu'êtes-vous, que des hommes,
Vils Enfans du Néant, Esclaves du Trépas?

Mortels ambitieux, le cours de votre vie,
De vrais maux, de faux biens, diversement remplie,
Offre aux yeux défillés l'image du piquet.

Chaque carte a son rang, tant que le sort permet,
Que les coups qu'il conduit, prolongent la partie;
Un Roi, le jeu fini, ne vaut pas plus qu'un sept.

BOUQUET,

A ma Mere, le jour de sa Fête.

AUjourd'hui que l'on solemnise,
De la Reine des Cieux, le triomphe charmant,
Cette branche de myrthe offerte simplement,
Du cœur que je vous donne, exprime la franchise.
Mon cœur formé de votre sang,
Reçut l'être dans votre flanc ;
Dans vos jardins fleuris, ce myrthe prit naissance :
Ainsi, Mére admirable, & dont les soins si doux,
Surpassent les efforts de ma reconnoissance ;
Je ne vous donne rien, qui ne soit bien à vous.

MADRIGAL,

*A Mlle. P**.*

QUand sous l'habit de Melpoméne,
Attirant tous les cœurs à vous,
L'Amour vous voit verser des larmes sur la Scéne ;
Il vous croit tendre & vole à vos genoux,
Pour vous entretenir du récit de sa peine.
Mais bien loin de flater son amoureux tourment,

Vous ne daigneriez pas l'écouter ſeulement.
Ah ! dit ce petit Dieu, fondant en pleurs lui-même,
Vous feignez de pleurer, charmant objet que j'aime,
Et je pleure ſincérement.

PARODIE,

De quelques-unes des belles Stances de M. ROUSSEAU, *que l'homme, &c.*

QU'un livre eſt bien pendant ſa vie,
Un parfait miroir de douleurs !
En naiſſant, ſous la preſſe il crie,
Et ſemble prévoir ſes malheurs.

Un eſſain de fâcheux Cenſeurs,
D'abord qu'il commence à paroître,
En dégoûte les acheteurs,
Qui le blâment ſans le connoître.

A la fin, pour comble de maux,
Un Droguiſte, qui s'en rend maître,
En habille poivre & pruneaux :
C'étoit bien la peine de naître.



AIR.

LE Champenois, le Bourguignon,
Font part de leurs bons vins, à maint autre Canton :
Si Baccus en plantoit de pareil en Bretagne,
On y connoîtroit mieux la valeur de ce don ;
Et loin d'en envoyer en Bourgogne, en Champagne,
Tout couleroit par le gosier Breton,
Même la lie & le bondon.

AUTRE.

LA, la, hem, hem, la, la, ma voix rauque, étouffée,
Se fait à peine entendre aux échos du Bouchon,
La, la, vive Baccus; hem, est-ce un moucheron,
Qui seroit arrêté dans ma gorge échauffée ?
Non, c'est le rhume : ainsi l'insolent par ma foi,
Comme aux autres humains, s'ose jouer à moi !
Versez donc, poursuivit Grégoire,
Versez, ceci va mieux, versez, versez souvent,
J'ai gagné le rhume en bûvant,
Je le perds à force de boire.

VERS,

A M. AROUET DE VOLTAIRE, *sur son Poëme Epique de* HENRI LE GRAND, *& sur la Vie de* CHARLES XII. *Roi de Suéde.*

CHARLE, nommé l'Aléxandre du Nord,
Le Grand HENRI, le César de la France;
Ont repassé, dit-on, le sombre bord,
Pour assûrer de leur reconnoissance,
Notre Voltaire, Auteur par excellence.
Les deux Héros lui conterent d'abord,
Comment, par tout, dans les Champs Elisées,
Avec éclat, leurs Ombres sont prisées,
Depuis qu'on lit & sa Prose, & ses Vers,
Où sont moulés leurs faits d'armes divers,
Où leurs Vertus sont immortalisées.
Mais, dit HENRI, comme au séjour des Morts,
D'or, ni d'argent ne se fabrique espèce;
N'attends de nous ces périlleux trésors,
Après lesquels ici l'on court sans cesse;
Ce nonobstant, voulant à tes travaux,
Ainsi qu'il duit, donner loyer insigne,
Nous t'apportons présent cent fois plus digne
D'être estimé, que tous les Minéraux.
Tien, le voilà. Déja ton œil s'empresse;
Ce sont, Ami, les Titres de Noblesse,

Non par extrait, ains par originaux,
Dont autrefois, en dépit des Rivaux,
Le bon Auguste honnora son Virgile.
Virgile épris des beautez de ton stile,
(Car il entend le François aujourd'hui)
T'en fait présent, pour charmer ton ennui.
Ton nom vanté, joint au sien, s'y fait lire.
A cettui don, Auguste a consenti,
Lui-même encore a voulu les souscrire;
Et CHARLE & moi, qui prenons ton parti,
Contre quiconque opposant au contraire,
De nos deux sceaux, avons, fameux Voltaire,
Le tout muni dûment, & garanti.
Adieu, n'avons nulle autre récompense,
Pour te payer de tes doctes bienfaits.
Mais bien jugeons que Mortel n'est en France,
Tant fier soit-il, qui grimace ou s'offense,
Qu'à son côté, tu marches désormais.

AIR.

EST ce ainsi, chers Amis, qu'on jouit de la vie?
Vous laissez éventer votre Vin devant vous,
Remettons-nous en train, buvons autant de coups,
Que Catulle donna de baisers à Lesbie.

VERS,

Sur ce que le Roi envoya le Bâton de Maréchal de France, à M. le Comte de COETLOGON, *âgé de plus de quatre-vingts ans, quelques jours avant sa mort.*

QUand COETLOGON, pour les Champs Elisées,
Vieux Promenoirs des Hectors, des Thésées,
Jà sembla prêt à trousser son Balot;
Par Ville & Bourg la nouvelle au grand trot,
Çà, là courut, dont la France en allarmes,
Grand deuil mena, fit couler force larmes.
Notre Monarque en eut même le cœur,
Outrepercé d'une vive douleur.
Bien est-il vrai, qu'à sa belle Couronne,
Cettui méchef nuisoit plus qu'à personne,
Fors aux Bretons grevés de déconfort,
De voir crouler leur appui le plus fort.
LOUIS pour lors se mit en la mémoire,
De son Ayeul la merveilleuse histoire.
Là COETLOGON, par mille actes guerriers,
S'offre, à plein poing moissonnant des lauriers,
Quand triomphant sur les ondes améres,
La foudre, en main, il guidoit nos Galéres.
Quoi, dit LOUIS, de ses exploits touché,

Cettui n'est point un Héros ébauché ;
Et sa valeur tant de fois essayée,
Onc ne se vit à beaucoup près payée.
Ah ! Que ne puis-je en rognant de ses ans,
Le faire au moins possesseur plus long-tems,
Du prix loyal, que ma main lui destine !
Ce nonobstant, si Mort qui mord & mine,
Au creux tombeau, fait dévaler son corps,
(Quant à son loz il brave ses efforts)
S'il faut qu'enfin dans les sombres Royaumes
Il s'aille joindre à tant d'autres grands Hommes ;
Qu'auparavant ce Bâton précieux,
De sa vertu soit le fruit glorieux ;
Bâton Royal, dont l'aspect seul fait taire
Les trois gosiers du terrible Cerbere,
Jusqu'en son antre, épouvante Alecton,
Que Minos craint, que respecte Pluton.
Au demeurant, ce Bâton à son âge,
Pourra l'aider, à faire le voyage :
Car le bruit court, que des lieux Terriens,
Longue est la traitte, aux Champs Elisiens ;
Là sa grande Ombre, en triomphe reçûe,
Sujet n'aura de se dire déçue ;
N'y d'objecter le mérite oublié,
A mon Ayeul, par moi justifié.



EPITAPHE,

DU MARECHAL DE BERWICK.

BERWICK, d'un coup funeste atteint dans la trenchée,
Tu descens au tombeau, le front ceint de lauriers.
La France vivement touchée,
Fond en pleurs, au milieu de ses tristes Guerriers.
Ta mort, d'un nouveau lustre orne encor ta mémoire,
C'est à nous seulement de nous plaindre aujourd'hui,
Intrépide BERWICK, tu volois à la gloire
Sur les pas de Turenne, & tu meurs comme lui.

EPITAPHE

DU MARECHAL DE VILLARS,

Que plusieurs maladies dangéreuses obligerent de se retirer à Turin, où il est mort.

L'Exemple des Guerriers, le vengeur de nos Rois,
VILLARS, l'honneur de sa Patrie,
VILLARS est mort : son nom fameux par ses exploits,

Fait ſeul l'éloge de ſa vie.
Sous les armes blanchi, mépriſant le trépas,
Ce Héros, que ſuivoit en tous lieux la victoire,
Couvert des rayons de ſa gloire,
Prenoit un peu d'haleine, après divers combats.
Mais hélas ! la Parque perfide,
Qui n'oſa l'attaquer, quand ſon bras enflammé
Foudroyoit l'ennemi, vainement animé;
Le perça d'un trait homicide,
Dans le fatal moment, qu'il s'étoit déſarmé.

EPITAPHE,

De Mademoiſelle L'HERITIER DE VILLANDON *de l'Académie de Toulouſe & de celle des Ricovrati d'Italie.*

Le corps de L'Héritier repoſe dans ces lieux,
Son ame au Ciel s'eſt envolée,
Sa tombe n'offre rien de magnifique aux yeux,
Mais ſes rares vertus, ſes talens précieux
Lui font dans tous les cœurs, un vivant Mauſolée.
Niéce d'un grand Magiſtrat, *
Dont le goût excellent dans la littérature,
Le fit autant briller, que ſon illuſtre état,
Elle reçut de la Nature,

**Elle étoit petite-niéce du Garde des Sceaux, Du Vair.*

La

La noblesse du sang, & le Ciel y joignit
Une ame, que son souffle aussi-tôt annoblit.
Par vos Tournois Floraux, fameuse Académie,
Vous, *Ricovrati* d'Italie,
Gémissez; vous perdez en elle un ornement,
Dont l'avenir va faire une estime infinie.
Que de sçavoir, d'esprit & d'agrément!
Langues, Philosophie, Histoire,
Anecdotes, cent traits curieux & divers,
Composoient un trésor dans sa vaste mémoire.
Mais ses Ouvrages, pour sa gloire,
Parleront bien mieux, que mes vers.
En ma place, il faudroit que sa célébre amie,*
L'habile Scudéry retournât à la vie,
Pour couvrir aujourd'hui son Tombeau révéré,
De parfums aussi fins & de fleurs aussi belles,
Que celles, dont le sien fut par elle honoré.
Les neuf Sçavantes immortelles
La comblerent de leurs faveurs,
Mais hélas! ô dons infidelles,
Dont la possession fit languir mille Auteurs!
Elle vécut, ô tems! ô mœurs!
Docte, Vierge & pauvre, comme elles.

* *Elle a fait une Piéce intitulée,* Apothéose de Mademoiselle de Scudéry, *qui est très estimée.*



Poësie Anacréontique.

IRis, vous avez vû les frimats & les vents,
Vingt fois dépouiller les prairies,
Et sous vos yeux, vingt fois semant d'herbes fleuries,
Son passage, à travers nos bosquets & nos champs,
Zéphire a d'un coup d'aîle, animé le Printems.
Victime d'un souci frivole,
Bannissez des ennuis, que l'Amour peut calmer,
Prévenez le retour d'Eole,
La saison presse, & le tems qui s'envole,
De moment en moment, vous avertit d'aimer.
Quand Avril est passé, la douce violette
N'a plus qu'un reste de couleur;
Le Berger la laisse ou la jette,
Dès que, d'un parfum qu'il regrette,
Ses sens n'y trouvent plus le mérite enchanteur.
A trente ans, & moins tard peut-être,
Vous voudrez recourir à l'Amour dédaigné:
Aimez dès aujourd'hui, c'est autant de gagné;
N'attendez pas, pour le connoître,
Que de vos fiers mépris, ce Dieu soit indigné.

Poësie Anacréontique.

SUr un lit de gazon, qu'ombrageoient mille roses,
Iris se reposoit, & sur son teint vermeil,
Les graces & les jeux, en dépit du sommeil,
Folâtroient, en baisant ses lévres demi closes;
Quand j'apperçus en l'air, Cupidon sans bandeau,
Qui d'un signe de tête, engageoit au silence
Philomele, l'Écho, le Zéphir, un Ruisseau,
Qui se taisoient moins par obéissance,
Que pour voir à leur aise, un spectacle si beau.
Le Dieu porté dans une nue,
Albane aîlé, Peintre nouveau,
Ayant sur ses genoux une toile tendue,
Travaille, & sa main assidue,
D'un & d'autre côté, fait couler le pinceau.
Ses regards, de l'objet reviennent sur la toile,
Puis un trait, puis un autre: alors, dans mon esprit,
La jalousie allumant le dépit;
Au visage d'Iris, mon chapeau sert de voile;
Et sans trop m'approcher, je fais tout de mon mieux,
Afin d'en dérober les beautez à ses yeux.
Mais bien-tôt la douleur me forçant à me plaindre,

perfide Amour, lui dis-je, en me tournant vers lui,
Veux-tu donc devenir mon rival aujourd'hui ?
A ce titre cruel, faut-il encor te craindre ?
Laisse-là ton pinceau, tu n'as point de couleur,
Qui puisse à beaucoup près la peindre,
Avec autant d'attraits, qu'elle en a dans mon cœur.

Poësie Anacréontique.

RAssemblez-vous, Zéphirs, venez, troupe volage,
Sortez d'entre les bras de ces ormeaux épais,
Où vous vous amusez, à mouvoir le feuillage,
Flore a dressé pour moi, ce gazon tout exprès.
Sur mes bras languissans, autour de mon visage,
Soufflez, doux amis de la paix,
Formez un éventail de jasmins & de roses,
Nouvellement écloses,
Pour me donner du frais.
Mais hélas! Si l'amour allumé dans mes veines,
Me consume au dedans; que servent les efforts,
Que font vos charmantes haleines,
Pour me rafraîchir au dehors ?

Poësie Anacréontique.

AZile des Zéphirs, Vallons, retraite sombre,
Berceau du doux Printems, solitaires Forêts,
Vous vous flattez en vain, de me voir sous votre ombre,
Chercher le silence & le frais.
Pour moi vous n'avez plus d'attraits;
Et vos brillans tapis, parés de fleurs sans nombre,
Ne peuvent, de mon cœur, écarter les regrets.
Dieux puissans, Dieux témoins de ma mélancolie,
Fermez mes tristes yeux, le reste de ma vie,
Aux diverses beautez de tout votre Univers;
Laissez-les seulement ouverts,
Pour voir, pour adorer Sylvie.

Poësie Anacréontique.

SCais-tu, Beauté que j'adore,
D'où naît le brillant éclat,
Dont se pare & se colore,
La Rose au teint délicat?

Ce sont, si tu veux l'apprendre,
Les baisers qu'à petit bruit,

Son Zéphire vif & tendre,
Lui donne toute la nuit.

Ah ! que ce fard, quand j'y pense,
Est aimable & gracieux !
Pour en faire la dépense,
J'attends un mot de tes yeux.

SONNET.

L'HIVER.

LEs champs étoient glacés, le jour n'osoit encore
Sortir d'entre les bras du tranquile sommeil.
Le matin n'avoit plus cet éclat sans pareil,
Qui redonne la vie aux Elèves de Flore.

Les ruisseaux enchaînés faisoient frémir l'Aurore,
Les brouillards s'opposoient au retour du soleil;
Malgré ce tems affreux, Tircis leste & vermeil,
Près d'un myrthe attendoit Aminte qu'il adore.

Elle arrive ; & Vénus la menant par la main,
L'Amour avec un trait, lui montre le chemin,
Quel abord pour l'Amant ! que de feux l'embraserent !

Aux rayons de ses yeux, l'Orient s'alluma;
La glace se fondit, les eaux se ranimerent;
Et la nége en tombant, aussi tôt s'enflamma.

OUVRAGES

FAITS A L'OCCASION de ceux de Mademoiselle de MALCRAIS DE LA VIGNE, avec ses Réponses.

AVERTISSEMENT.

MEs réponses ne seroient pas intelligibles, si elles n'étoient précédées des Piéces qui les ont occasionnées. De quelque maniere que je m'y prenne pour me justifier, je prévois qu'on ne manquera pas de me faire procès sur ma vanité prétendue, & de dire que c'est là ce qu'on appelle se chatouiller soi-même. Je conviendrai que les différens Éloges, qui m'ont été prodigués par d'excellentes plumes, m'ont agréablement flattée, il faudroit non seulement n'avoir rien du Poëte, mais même rien de l'homme, pour n'y être point sensible. J'ajouterai que le Public me doit sçavoir gré de la réunion de ces morceaux, puisqu'en les supprimant, je l'aurois privé de ce qu'il y a de meilleur dans ce volume.

J'ai cependant omis quelques-unes de ces Piéces & de celles même ausquelles j'ai répondu ; ma reconnoissance pour ceux qui m'ont honnorée de tant d'ingénieuses politesses, n'en est ni moins vive, ni moins sincére : ces Ouvrages qui ne pêchent que dans le choix du sujet, sont admirables pour l'élégance du stile & pour la finesse des pensées ; mais le peu d'étendue que je me suis proposée de donner à ce Recueil, ne m'a pas permis de les y joindre. J'avouerai même que je me suis trouvée extrêmement embarrassée sur le choix. Je ne puis mieux exprimer mes sentimens & l'estime que j'en fais, que par cette strophe d'un de nos Maîtres.

Comme en cueillant une guirlande,
L'œil est d'autant plus travaillé,
Que le Parterre est émaillé,
D'une diversité plus grande,
Tant de fleurs de tant de côtez,
Faisant paroître en leurs beautez,
L'artifice de la nature ;
Il tient suspendu son desir,
Et ne sçait en cette peinture,
Ni que laisser, ni que choisir.

Malherbe, Ode à M. le Duc de Bellegarde.

EPITRE

De M. DE VOLTAIRE, à Mademoiselle de Malcrais de la Vigne, en lui envoyant la Henriade & l'Histoire de Charles XII. Roi de Suede.

Toi, dont la voix brillante a volé sur nos rives,
Toi, qui tiens dans Paris nos Muses attentives,
Qui sçais si bien aßocier,
Et la Science, & l'Art de plaire,
Et les talens de Deshouliere,
Et les Etudes de Dacier.
J'ose envoyer aux pieds de ta Muse divine,
Quelques foibles écrits, enfans de mon repos;
Charles *fut seulement l'objet de mes travaux,*
Henri Quatre *fut mon Héros,*
Et tu seras mon Héroïne.
En te donnant mes vers, je te veux avouer
Ce que je suis, ce que je voudrois être,
Te peindre ici mon ame, & te faire connaître,
Celui que tu daignas louer.
Apollon présidoit au jour qui m'a vû naître;
J'aurai vû dans trois ans passer quarante hivers.
Au sortir du berceau, j'ai bégayé des vers.
Bientôt ce Dieu puissant m'ouvrit son Sanctuaire,
Mon cœur vaincu par lui, fut soumis à sa loi;

D'autres ont fait des vers par le desir d'en faire;
Je fus Poëte malgré moi.
Tous les goûts à la fois sont entrés dans mon ame;
Tout Art a mon hommage, & tout plaisir m'enflâme.
La Peinture me charme; on me voit quelquefois
Au Palais de Philippe, ou dans celui des Rois,
Sous les efforts de l'Art admirer la Nature.
Du brillant Cagliari *saisir l'esprit divin,*
Et dévorer des yeux la touche noble & fiére;
De Raphaël, & *du* Poussin.
De ces Appartemens qu'anime la Peinture,
*Sur les pas du plaisir, je vole à l'*Opéra;
J'applaudis tout ce qui me touche:
La fertilité de Campra,
La gayeté de Mouret, *les graces de* Destouche;
Pélissier *par son Art, le* Maure *par sa voix,*
L'agile Camargo, Sallé *l'enchanteresse,*
Cette austére Sallé, *faite pour la tendresse,*
Tour à tour ont mes vœux, & suspendent mon choix.
Quelquefois embrassant la science hardie,
Que la curiosité,
Honora par vanité,
Du nom de Philosophie;
Je cours après Newton, *dans l'abîme des Cieux.*
Je veux voir, si des nuits la Courriére inégale,
Par le pouvoir changeant d'une force centrale,
En gravitant vers nous, s'approche de nos yeux,

Et pése d'autant plus, qu'elle est près de ces lieux,
Dans les limites d'une ovale.
J'en entends raisonner les plus profonds esprits;
Je les vois, qui des Cieux franchissent l'intervale,
Et je vois avec eux que je n'ai rien compris.
De ces obscuritez, je passe à la morale;
Je lis au cœur de l'homme, & souvent j'en rougis.
*J'examine avec soin les informes écrits,**
Les monumens épars; & le stile énergique,
De ce fameux Pascal, *ce dévot satyrique.*
Je vois ce rare esprit, trop prompt à s'enflammer;
Je combats ses rigueurs extrêmes,
Il enseigne aux humains, à se haïr eux-mêmes;
Je voudrois, s'il se peut, leur apprendre à s'aimer.
Ainsi mes jours égaux que les Muses remplissent,
Sans soins, sans passions, sans préjugez fâcheux,
Commencent avec joye, & vivement finissent
Par des soupers délicieux.
L'Amour dans mes plaisirs ne mêle plus ses peines;
J'ai quitté prudemment, ce Dieu qui m'a quitté.
J'ai passé l'heureux tems, fait pour la volupté.
Il est donc vrai, grands Dieux! il ne faut plus que j'aime,
La foule des beaux Arts, dont je veux tour à tour
Remplir le vuide de moi-même,
N'est point encore assez, pour remplacer l'Amour.
Je fais ce que je puis, hélas! pour être sage,

* Les Pensées de M. Pascal.

Pour amuser ma liberté ;
Mais si quelque jeune Beauté,
Empruntant ta vivacité,
Me parloit ton charmant langage,
Je rentrerois bien-tôt dans ma captivité.

A Paris, ce 15. Août 1732.

REPONSE

A M. DE VOLTAIRE.

TEs deux Héros, VOLTAIRE, enfin sont arrivés,
Bon jour, leur ai-je dit, couple de Rois célébres,
Conquérans, dont les noms, de l'horreur des ténébres,
Ont été par VOLTAIRE, à jamais préservés.
Vous étes-vous bien conservés,
Pendant la longueur du voyage ?
Auriez-vous essuyé d'un insolent orage,
Les brusques incommoditez ?
Non, vos habits brillans (*a*) n'ont point été gâtés,
Votre redingote luisante
Faite d'une toile glissante (*b*)

(a) *Les Livres envoyez par M. de Voltaire, étoient couverts de papier marbré.*

(b) *Ils étoient envelopés dans une toile cirée.*

Des

Des torrens pluvieux, vous a très-bien gardés.
Mais combien avez-vous suspendu mon attente!
Combien mes plaisirs retardés,
Ont-ils fait murmurer mon ame impatiente!
Trois fois dix jours, bon Dieu! pour venir de Paris,
Au pays des Bretons! votre marche est trop lente;
Ou, si je l'ai bien compris,
Il faut que vous ayez pris,
La route des Pirénées,
Autrement, sans m'étonner,
Je ne puis m'imaginer,
Qu'à si petites journées,
Guerriers veuillent cheminer.
Cependant Charles douziéme, *
S'offre à mes regards contens,
Mars autant que Mars lui-même,
Terrible, armé jusqu'aux dents,
Comme s'il alloit se battre.
Quel air d'intrépidité!
Il est encor tout botté.
Ni CHARLES, ni HENRI QUATRE,
N'étoient de minces Héros,
Enervés dans le repos,
Qui craignent la pleurésie,
Et n'épargnent leurs chevaux
Que pour épargner leur vie.

* *Allusion à l'Estampe qui est en tête de l'Histoire de Charles XII.*

Après avoir attendu pendant un grand mois, j'ai reçû, Monsieur, le gracieux présent dont vous m'avez honorée. Vous avez ajouté à Charles XII. & à la Henriade, que vous me promettiez dans le Mercure de Septembre, Oedipe, Mariamne, & Brutus. Cette généreuse politesse m'a surprise agréablement. Je n'avois vû jusqu'à ce jour votre Brutus, que par extrait : & qu'est-ce qu'un extrait, quand la piéce est toute belle? Cela ne sert qu'à mettre le Lecteur en appétit. J'étois comme quelqu'un à qui l'on fait sentir une délicieuse orange, qu'on lui ôte aussitôt de dessous le nez, afin qu'il ne lui en demeure que l'odeur. La paresse du Messager m'a fort impatientée, & le feu Pére du Cerceau n'a jamais murmuré davantage contre le Messager du Mans. Vous ne sçauriez croire combien vos vers, & votre présent m'ont rendu glorieuse. *Vedendo dono cosi gentile, non restò nel mio cuore dramma, che non fosse, od amistà, o fiamma.* Personne ne me vient voir que je n'en fasse parade à ses yeux. Enfin je ne me troquerois pas aujourd'hui pour une autre.

Que quelqu'un désormais me dise,
Que mon Pégaze va le trot,
Que mon Phébus parle ostrogot,
Et que mes vers sont marchandise,
A vendre un sou marqué le lot ;
Je répondrai tout aussi-tôt,
Esprit fait dans un méchant moule,
Demandez à VOLTAIRE, à ce fameux Auteur ;
Il sçait comment ma veine coule ;

Et si mes vers sont sans valeur;
Marchand d'oignon se connoît en ciboule.

Comme je prise infiniment tout ce qui sort de votre plume, & que je serois fâchée de perdre, de vos ouvrages, jusqu'à la moindre ligne; je me suis chagrinée, quand j'ai vû qu'à la fin du volume de la Henriade, il manquoit quelques feuillets à la vie du Tasse, de cet homme divin, avec qui vous partagez tout mon cœur.

Mais à cheval donné, regarde-t'on la bride?
Ce mot m'est échappé, VOLTAIRE, ami, pardon,
C'est le proverbe qui me guide,
A faire la comparaison,
Qui convient mal au riche don,
Qui fait, qu'en cent climats mon nom se glorifie.
Exprimons-nous donc autrement;
Supposons, que d'un diamant,
Un humain libéral un autre gratifie;
Croira-t'on le dernier, à tel point, délicat,
Qu'à cause d'un petit éclat,
Dont le défaut laissât la pierre moins finie,
D'accepter le présent, il fit cérémonie,

Je ne me suis nullement étonnée, quand j'ai vû par la Pièce que vous m'adressez, que tout ce qu'il y a de beau étoit du ressort de votre esprit. Vous vous êtes, pour ainsi dire, signalé en tout genre. Historien du premier ordre, Poëte excellent, Epique, Tragique, Comique, Est-il quelque Illustre de l'Antiquité dont

vous deviez envier la gloire ? Que n'avez-vous point essayé, & en quoi n'avez-vous point réussi ? J'avouerai pourtant qu'il est une exception, mais une touchante exception à faire à la plénitude de votre contentement. Quoi à trente-sept ans vous vous trouvez hors d'âge de pouvoir aimer ? Vous avez donc été bien amoureux à vingt, & comme un dépensier, vous avez mangé le fond & le revenu de bonne heure ? Que la condition de certains hommes est bizarre ! A dix-neuf & vingt ans, vous faisiez des vers à merveille A trente-sept vous vous en acquittez encore mieux. Hélas ! & trente-sept ans en amour ne représentent que l'ombre& le le fantôme de votre premiere & douce réalité.

Votre expérience confirme
La vérité de ce qu'on lit,
Qu'esprit est prompt, mais que chair est infirme.
D'ailleurs Cicéron nous a dit,
Ce docte Cicéron, Professeur en sagesse,
Que les plaisirs vifs & pressans,
Où se laisse avec fougue emporter la jeunesse,
La livrent par avance aux desirs impuissans,
De la foible & triste vieillesse.

Je me trompe, Monsieur, & je dois penser tout autrement sur votre compte. Si vous avez quitté l'Amour, c'est que vous avez découvert tout le faux de ses charmes, & pénétré tout le vuide de ses plaisirs. Votre sort, bien loin d'être à plaindre, est digne d'envie, & vous n'en êtes encore, que plus estimable. Vous avez fait

les mêmes réflexions qu'Arioste dans la premiere stance du vingt-quatriéme chant de Roland furieux.

Chi mette il pie su l'amorosa pania,
Cerchi ritrarlo, e non v'inveschi l'ale,
Che non è in somma Amor, se non insania,
Al giudicio de' Savii, universale.

C'est trop parler de morale ; & il me semble que toutes les oreilles ne s'y prêtent pas de la même maniere. Je reviens à Charles XII. & à la Henriade dont je ne sçaurois me lasser de vous remercier. Quoiqu'ils soient les derniers venus, je vous assûre qu'ils seront au rang principal dans ma petite Bibliothéque, & qu'avec vos Tragédies ce seront mes Livres favoris.

Mais, comme je les ai reçûs,
D'un taffetas changeant, légerement vêtus ;
J'ai craint que le froid, & la brume,
Venant avec l'hiver affreux porteur de rhume,
Ne les eussent incommodés.
C'est pourquoi proprement on a pris leur mesure,
Puis on a mis sur eux des habits sans couture,
D'or magnifiquement bordés,
A qui le taffetas a servi de doublure.

C'est avec joye, Monsieur, que j'accepte l'augure de votre amitié. Nous nous sommes donné des preuves réciproques, que je crois aussi sincéres de votre part que de la mienne. Les amitiez qui naissent du hazard, sont quelquefois de plus longue durée, que celles

qui sont produites par l'habitude : il ne tiendrá point à moi, que la nôtre ne finisse jamais. Je voudrois posséder quelque chose, qui fût digne de vous être envoyée, en revanche de votre présent ; mais c'est là souhaiter l'impossible.

Quel ch'io debbo, posso di parole
Pagare in parte, e d'opera d'inchiostro ;
Ne che poco vi dia, da imputar sono,
Che quanto io posso dar, tutto vi dono.

Vous voudrez bien, que les sentimens de mon cœur suppléent au reste. Je suis, &c.

ODE

De M. *** de Châlons.

DAns l'enceinte des murs où la Marne serpente,
Quand je lis tes écris,
Sçavante de MALCRAIS, *leur force surprenante,*
étonne mes esprits.

Je me sens élevé sur la double colline,
Dans mes heureux transports ;
De ta céleste voix, de ta lyre divine,
J'écoute les accords.

Tu ravis, tu surprends les Filles de mémoire,
Dans le sacré vallon ;
Jusqu'au faîte brillant du temple de la gloire,
L'écho porte ton nom.

Que dis-je ? tes beaux vers ont passé le Cocite,
Aux champs Elisiens,
L'amante de Phaon tendrement les récite,
Et les préfére aux siens.

On parle du Croisic, comme on parle d'Astrée,
De Smirne, de Lesbos;
Ta muse de nos jours y montre Cithérée,
Plus belle qu'à Paphos.

Les Graces font parler le luth, & la musette,
Qu'accompagne ta voix :
Et tu peux animer au son de ta trompette,
Les Héros & les Rois.

Tu fais ce que tu veux ; si ton vaste génie,
T'inspire de grands airs,
A peine dans leurs chants, Calliope, Uranie,
Egalent tes concerts.

Si tu fais résonner ou l'Eglogue, ou l'Idylle,
Tes accens sont si doux,
Que malgré leurs grands noms, & Térence & Virgile,
En deviennent jaloux.

Comme eux, en t'attachant à rendre la nature,
Tu finis tes portraits ;
Mais ton tendre pinceau, dans la vive peinture
Enchérit sur leurs traits.

Un tour plus gracieux, plus de délicateſſe
Fait briller tes couleurs.
Le trait dont tu te ſers, pour peindre la tendreſſe,
La porte dans les cœurs.

L'Amour vole par tout, où ta plume fidelle,
Fait voler tes chanſons.
Oui l'Amour, s'il pouvoit ſubir la loi mortelle,
Renaîtroit de leurs ſons.

Tu ranimes ſes feux, tu lui forges des armes,
Et les yeux de Cypris,
N'ont pas de ſon aveu, la douceur & les charmes,
Qu'on ſent dans tes écrits.

L'amour pleure avec toi, quand le trépas d'un Père, (a)
T'arrache des ſoûpirs;
Il rit, quand des oiſeaux conſacrés à ſa mére, (b)
Tu décris les plaiſirs.

L'Amour, mais je me tais, il faut être un Pindare,
Pour oſer te chanter,
Et je ſuis menacé de la chûte d'Icare,
Si je veux le tenter.

(*a*) L'Ode ſur la mort de ſon Père.
(*b*) L'Idylle des Tourterelles.

REPONSE.

MADRIGAL.

Berger, dont l'aimable Musette
Sçut raisonner pour moi sur un si joli ton,
Que l'écho de mon cœur sans cesse le répète ;
De grace, beau Berger, dites-moi votre nom.
Mais non, non, taisez-vous ; sur le riant gazon,
Le hazard se plairoit à nous mener peut-être ;
Un cœur n'est pas toujours son maître ;
Et vous chantez si tendrement,
Vos sons flateurs entrent si doucement,
Non, je ne veux pas vous connoître.

REPONSE

De M. le Chevalier DE SOMMEVESLE, au précedent Madrigal.

D'Un Berger qui vous loue avec délicatesse,
Sapho, vous redoutez le trop galant écrit.
Vous tremblez qu'à ses sons le cœur ne s'interesse,
Que dans l'art d'aimer trop instruit,
Et sur le vert gazon conduit,
Il ne change bien-tôt son estime en tendresse.
Adorable Sapho, que votre crainte cesse ;
Qui, comme vous, est tout esprit,
Des sens ne craint point la foiblesse.

LETTRE

De M. Deslandes, Contrôleur Général de la Marine à Brest, & de l'Académie Royale des Sciences, à Madame la Marquise de Saint A*** en lui envoyant le portrait en vers de Mlle de Malcrais de la Vigne.

Il y a long tems, Madame, que vous m'avez demandé le portrait de Mademoiselle de Malcrais de la Vigne, qui vous est connue si avantageusement, par ses ouvrages, par les jolies choses qu'elle a données au Public, & il y a long-tems que moi-même j'ai eu l'honneur de vous le promettre. Mais des obstacles invincibles m'ont empêché jusqu'ici, de satisfaire une curiosité aussi aimable que la vôtre. Les Peintres d'un certain goût sont très-rares en Basse-Bretagne. Que viendroient-ils y chercher? quelle sorte de hazard les y attireroit? & cependant, Madame, vous sçavez que pour peindre une Deshoulieres, il ne faut rien moins qu'une Chéron. Pour bien répresenter un objet distingué, il faut un pinceau qui donne de la vie, & une sorte d'ame, à tout ce qu'il touche. Tel seroit le portrait de Mademoiselle de Malcrais de la Vigne, si j'avois trouvé une main assez légere & assez sçavante pour le tracer; mais cette main, j'aurois dû m'y attendre, m'a trompé tout-à-fait; à son défaut contentez-vous d'un portrait en vers, & pour tout dire d'un portrait de ma façon. J'avoue, Madame, que c'est perdre au change, & y perdre infiniment. Les vers ne disent point tout ce qu'on sent à la vûe

d'une personne aimable, tout ce qu'elle inspire. A peine méritent-ils d'être comparés à une gravûre, à qui manque cette expression de la vérité, que donne le coloris.

PORTRAIT

De Mlle DE MALCRAIS DE LA VIGNE.

A la plus touchante beauté,
Joindre un air de délicatesse,
Pour s'entendre louer sans cesse,
Ne point avoir plus de fierté.
Des vers qu'enfante le génie,
Se faire un doux amusement,
Dans une lecture choisie,
Trouver toujours de l'agrément;
A ces fleurs qu'offre le Parnasse,
Donner encore un nouveau prix,
Pour en couronner avec grace,
Ceux qui brillent dans leurs écrits;
Sçavoir penser dans le bel âge,
Où l'on pense si rarement,
Et de l'amoureux badinage
Se défendre avec jugement;
Etre toujours ce qu'on doit être,
Dérober encor plus d'esprit,
Qu'en parlant, on n'en fait paroître.
Laisser douter, quand on sourit,
Si l'on aprouve, ou si l'on blâme,
Rallier enfin dans son ame,

Tout ce qu'offrent de plus flateur,
Et le bon sens & le bon cœur.
Voilà, me direz-vous, une belle chimere.
Un objet recherché, peint des plus nobles traits.
Non, de l'adorable MALCRAIS,
C'est l'image naïve & le vrai caractére.

RÉPONSE.

CEux qui me connoîtront, & verront la peinture,
Où tu sçais poliment embellir tous mes traits,
Diront que l'amitié réformant la nature,
Avec un microscope apperçoit les objets.

Tu veux dans tes beaux vers, que le Lecteur conçoive,
Que mon ame regarde avec tranquilité,
Des éloges flateurs le breuvage apprêté,
Composé de ta main, crois-tu que je le boive,
Sans une douce avidité?

Mon cœur fut chatouillé, c'est lui qui te l'avoue,
A l'aspect des talens, dont le tien l'a doué.
Que l'éloge est touchant, quand celui qui nous loue,
Est lui-même en tous lieux loué!

DIXAIN

DIXAIN,

De M. V. D. G. de Marseille.

DOcte MALCRAIS, *dont les gentils écrits,*
Dans le Mercure obtiennent toujours place,
Lorsque je lis vos vers remplis de grace,
Certain soupçon se forme en mes esprits.
Je vous le dis, quand devrois vous déplaire,
Vous n'êtes femme en aucune façon,
Si fin génie, & sçavoir si profond,
Dans votre séxe est extraordinaire,
Ainsi je vois, confirmant mon soupçon,
Que MALCRAIS *n'est, qu'un être imaginaire.*

De Marseille, le 3. Septembre, 1732.

EPITRE,

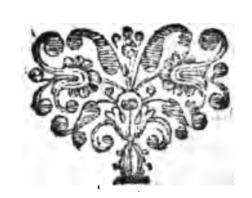
En réponse aux Vers précedens.

MOnsieur, dont l'ame perpléxe,
S'alambique en cent façons,
Votre idée est circonfléxe,
Sous le grand lambris convéxe,
Il est des gens de tous noms.
Mais sçavez-vous, qu'au beau séxe
Vos vers sont injurieux ?
Arrêtez, Messieurs les hommes,
Vous êtes si glorieux,

Que vous croyez, que nous sommes,
Auprès de vous, des atomes,
Ou des riens harmonieux.
Sçachez pourtant que les Dames,
Quoiqu'en dise un fol Auteur,
Ainsi que vous, ont des ames,
Et que les célestes flammes
Ont coulé dans notre cœur.
Cependant n'allez pas croire,
Ou je garde le *tacet*,
Qu'ici je veuille avec gloire,
Mettre, du Docteur *Docet*,
Sur ma coiffe, le bonnet,
J'en romprois mon écritoire,
Et m'irois pendre tout net,
M'étreignant de mon lacet.
Ces Pédans à l'humeur crue,
Dès qu'ils s'offrent à ma vûe,
Me plaisent moins qu'un valet,
Qui, dans chaque coin de rue,
Fait entendre son sifflet.
Si je voulois, par exemple,
Trancher ici du Docteur,
Je dirois, mon cher Seigneur,
Vous qui fréquentez le Temple
Du Dieu versificateur,
Connoîtriez-vous Corine,
Leontion, Eccello,
Sapho, Prasille, Occello;

Théano, Cléobuline ?
Au monde est-il un canton,
Qui ne vante des Poëtes,
Qui, quoiqu'ayant des cornettes,
Ont fait sonner leurs musettes,
Sur plus d'un merveilleux ton,
Aussi-bien, que Coridon ?
L'antique & moderne Rome
Vit & voit briller les siens;
Notre France en a, tout comme
Ces doubles Italiens,
Et par tout on les renomme,
Plus que *Donna Giustina*,
Et *Signora Colonna*.
Si point ici ne les nomme,
C'est pour abréger chemin;
Et je crois bien qu'en Provence,
Le beau séxe féminin,
Mieux qu'en nul endroit de France,
Fait voir qu'il a l'esprit fin,
Assaisonné de science.
Beau pays des Troubadours!
C'est chez vous que l'Italie,
De l'Art de la Poësie,
Apprit les excellens tours.
Mais, alte là mon génie;
Je vois que je passerois,
Pour une grande Pédante,
Moi, qui passer ne voudrois,

Que pour petite Sçavante.
Au ſurplus, bien mieux que vous,
Des vers nous devrions faire,
La raiſon en eſt très-claire,
Si, comme vous dites tous,
Caprice domine en nous,
Avec cervelle légère,
Mais, ce n'eſt pas-là le fait,
Et votre ame impatiente
Me demande mon portrait,
Je vais être complaiſante,
Et vous ſerez ſatisfait.
C'eſt trop, & j'en ſuis dolente,
Avoir ſuſpendu l'attente
D'un aimable curieux.
Taille un peu courte, grands yeux,
Bouche riante & vermeille,
Avec un air de douceur;
Monſieur l'Auteur de Marſeille,
C'eſt là, MALCRAIS, ou ſa ſœur.



ODE

De M. Chevaye, Auditeur à la Chambre des Comptes de Bretagne.

D'Un maritime Port l'ornement & la gloire,
Aimable & sçavante Malcrais,
Souffre qu'un habitant des rives de la Loire,
Te témoigne la part, qu'il prend à tes succès.

Nantes, *d'un œil de complaisance,*
A lieu de regarder le fruit de tes travaux;
Le séjour où tu pris naissance,
Est soûmis à ses Tribunaux.

Que dis je? Il t'en souvient, vingt fois notre rivage,
Entendit de tes vers les sons harmonieux;
Et tu fis dans nos murs, le noble apprentissage,
De cet Art si chéri des hommes & des Dieux.

O que j'aime à te voir, en Bergére affligée
Du départ d'un amant, en butte aux flots amers,
Confier la douleur, où ton ame est plongée,
Aux rapides oiseaux, qui traversent les Mers.

Que, des constantes Tourterelles,
Tu peins bien les tendres amours,
Et que par ce portrait de leurs ardeurs fidelles,
Tu dois faire rougir les amans de nos jours!

Qui peut sans répandre des larmes,
Qui peut sans frissonner d'horreur,
Ecouter le récit des cruelles allarmes,
Dont la mort de ton pére avoit saisi ton cœur?

Corisque, Ménalis, quelle délicatesse
Respirent vos jaloux débats!
Oui, d'une paisible tendresse
Vos soupçons, vos dépits surpassent les appas.

Poursuis, MALCRAIS, *poursuis; désabuse la Seine,*
Qui, dans son préjugé contre certains cantons,
S'imagine, que l'Hyppocrene
Dédaigne d'arroser ceux que nous habitons.

Force-la d'avouer, que la terre Armorique,
Connoît Phébus & les neuf Soeurs;
Et que la verve Poëtique,
Y fait sentir aussi ses divines fureurs.

Mais quoi! Sans être si tardive,
Elle a déja rendu justice à tes accords;
Et la Marne, comme elle, à tes sons attentive,
En a fait éclater ses éloquens transports.

HOUDART, *tout prêt d'entrer dans la fatale barque,*
Charmé de tes talens divers,
Voulut t'en donner une marque,
En vantant à la fois & ta Prose, & tes Vers.
VOLTAIRE, *le fameux* VOLTAIRE,
Enchanté comme lui, de tes doctes écrits,

Vient d'apprendre à toute la terre,
Combien il en ſent tout le prix.

C'eſt donc, ô honte extrême! à ta ſeule Patrie, *
Qu'on peut à juſte droit reprocher aujourd'hui,
De ne ſçavoir pas rendre à ton rare génie,
L'honneur qu'elle reçoit de lui.

Et moi, que ta belle ame honore,
Du précieux dépôt de tous tes ſentimens,
Je ſuis bien plus coupable encore,
D'avoir tant balancé, pour t'offrir mon encens.

Pardonne, illuſtre amie, Apollon m'eſt avare
Des faveurs, que ſans ceſſe il verſe dans ton ſein;
Heureux, que ma verve bizarre
Ait du moins en ce jour ſecondé mon deſſein!

MADRIGAL, EN REPONSE.

C'Eſt toi, qui le premier m'appris,
A choiſir des fleurs immortelles,
Dans les jardins charmans, des neuf doctes Pucelles;
Par toi, je ſçûs bientôt en connoître le prix.
Ainſi, mon cher, l'éloge extrême,
Que ta main ſeulement paroît verſer ſur moi,
Retombe entiérement ſur toi.
Depuis quand convient-il de ſe loüer ſoi-même?

* Le Croiſic, *Port de mer près de l'embouchure de la Loire.*

REPONSE,

De M. CHEVAYE, *au Madrigal précédent.*

L Orsque tu dis, illustre amie,
Que c'est moi, qui guidai le premier ton génie ;
Dans les routes du sacré Mont ;
Tu me fais un honneur, dont je ne suis pas digne ;
Mais ton cœur généreux & ton esprit fécond,
Ne pouvoient m'exalter par un trait plus insigne,
Qu'en me couvrant ainsi des lauriers de ton front.

MISSIVE,

Du Chevalier DE LEUCOTECE, à l'Infante DE MALCRAIS, Princesse Armorique.

L'Enfant gâté de Melpoméne,
Le Berger, habitant des rives de la Seine,
Et certain rimeur Marseillois,
Jà de bon compte sont-ils trois,
Ausquels aurai non pas petite affaire,
Et seront par moi déconfits,
Non, par mes très-limez & délicats Ecrits ;
Les deux premiers, en ce genre d'escrime,
Sont trop ferrus pour moi, qui n'ai raison ni rime,
Comme il convient à tout Chevalier preux,

Rien ne sçachant, sinon, pourfendre en deux,
Net & jus les arçons, tout mortel téméraire,
Osant en conter, ou déplaire,
A l'objet de ses vœux.
Parquoi, Dame de mes pensées,
Illustre & sublime MALCRAIS,
De grace, ne trouvez mauvais,
Si jambes & tête cassées,
Pour commencer ma déclaration,
Je vous fais députation,
Quelque matin, du dernier personnage,
Pour faire réparation,
A vous, au séxe qu'il outrage;
C'est le devoir de ma profession,
En tout honneur, bien & discrétion,
Sommes tenus protéger les Infantes,
Les faire déclarer charmantes,
Non moins d'esprit, comme de corps,
En un mot réparer les torts.
Adonc ira le rimeur de Marseille,
Droit au CROISIC, *en l'état dessus dit,*
Illec verra, qu'êtes merveille,
Non moins de corps, comme d'esprit,
Confessera qu'il se dédit,
D'avoir écrit, que c'est un cas étrange,
De trouver, sous figure d'Ange,
L'esprit sublime, & le sçavoir profond.
Voilà pour un, à l'égard du second,
De ce Berger à la douce musette,

Berger heureux, dont demandez le nom;
Que ce desir me picque & m'inquiéte!
Ah! s'il vous plaisoit moins, certain de sa défaite,
Il n'est baume de fierabras,
Qui le garantît du trépas.
Mais quoi! ses chants ont pour vous des appas?
L'écho de votre cœur sans cesse les répéte?
Sçachez du moins, que sous l'air imposteur
De Berger, de mouton, de chien & de houlette,
Il cache un malin enchanteur,
Un mortel ennemi de toute votre espéce,
De ceux qui détenoient une pauvre Princesse,
Pendant des deux ou trois mille ans,
Dans des Châteaux de diamans,
Gardez par dragons & Géans.
Or attendant que puisse le pourfendre,
Lui faisant vuider les arçons,
C'est à vous à vous bien défendre
De ses charmes, de ses chansons.
Je vous en avertis, ce sont philtres magiques,
Ce sont appas qui cachent un poison,
Riant d'abord, ayant suites tragiques,
Otant esprit, repos, raison,
Poison, dont le remede est seulement la fuite;
Mais c'est assez, vous voilà bien instruite.
*Venons enfin à mon dernier Rival; **
Je conviens qu'il n'a point d'égal,
Si ce n'est Apollon lui-même.

* M. de Voltaire.

Mais Preux ne céde ce qu'il aime,
Sans ferrailler, sans faire appel.
Suivant ces loix, malgré votre gloire immortelle,
Malgré tous vos lauriers, rival que je querelle
Avec crainte & respect, agréez mon cartel,
MALCRAIS vaut bien qu'on ferraille pour elle?
C'est la raison, je vous laisse le choix
Des armes, & du champ, mais seriez discourtois,
Vû vos forces & ma foiblesse,
Si ne me permettiez d'excepter le Permesse.

REPONSE.

PReux Paladin, fameux en courtoisie,
Qui publiez à ma gloire un Cartel,
Et défiez piqué par jalousie,
Trois Chevaliers peu chiches de leur pel; (*a*)
Bien que d'effroi pantoisante (*b*) & transie,
Pour quelqu'un d'eux je craigne un coup mortel;
Endemétiers (*c*), à noble fantaisie,
Honneur dois rendre, & veux, n'en doutez mie,
Pour ce du moins vous donner un châtel,
Quand j'en aurai, s'entend, s'il prend envie

(*a*) *Voyez Villon, dans la Ballade de son appel*; toute bête garde sa pel.

(*b*) *On disoit aussi pantoiser, pour dire, avoir la courte haleine.* Académie Françoise.

(*c*) Endemétiers, *vieux mot qui signifie cependant*, & *dont Alain Chartier s'est servi dans le débat du Réveille matin.*

Au Roi des Francs, par contrat solemnel,
De m'en vendre un à crédit éternel.
Jà ne cuidez que pourtant sans faillie,
Homme & harnois soient en votre baillie;
Et que puissiez, sans moult y périller,
Conduire à chef chaude & brave aventure,
Ecus desrompre, & hauberts desmailler,
Tout comme argile enfondrer triple armure.
Le cas n'est *hoc*, fussiez-vous sur Bayard, (*a*)
Ceindriez-vous l'illustre Balisarde, (*b*)
Qui d'un Héros fit souvent un fuyard,
Votre pourpoint bel & bien s'y hazarde.
Emmi Soudarts qui viendront ferraillant,
Voltairio Chevalier parvaillant,
Fait en champ clos tournoyer une épée,
Forte & luisante en fin acier trempée;
Et qui plus est: bien qu'il soit bon joûteur,
Le vieux Merlin n'étoit pire Enchanteur.
Tout l'Ost (*c*) Turquois ne soutiendroit sa vûë.
Coint & faitis l'invincible Guerrier,
Tenant en main baguette de laurier,
Vous les sçauroit, comme poudre menue,
Esparpiller; ou s'il n'avoit loisir,

(*a*) *C'étoit le fameux cheval de Renaud de Montauban.* Ariost. Orl. fur. chant. 5. st. 74.

(*b*) Balisarda; *c'étoit le nom de l'épée de Roger, comme* Durindana *étoit celui de l'épée de Roland.* Ar. Orl. fur. c. 30. st. 51.

(*c*) Ost, *vieux mot qui signifie* armée, *il est dérivé du Latin*, hostis.

De

De faire exploit de sa vertu connue,
A son secours verriez en hâte issir (*a*),
Des creux Enfers, où bien fort leur ennuye,
Brutus, Hérode au front plus noir que suye, (*b*)
Et vous feroient sur l'aréne gésir. (*c*)
Point n'ignorez, ô très valeureux Sire,
Que le Romain, qu'orgueil engrillonna,
Sa Géniture à mort abandonna;
Qu'à l'autre un Rat fit son épouse occire.
Partant, jugez, que ces-tueurs de gens,
Au fièr combat volant, comme à la danse,
N'épargneront de vous bourrer la panse,
Et ne craindront des Archers diligens,
Par monts, par vaux, la poursuite empressée;
Ains aussi-tôt, qu'étendu vous verront
Sur le terrain, de votre chair feront
Hachis, ragout, grillade & fricassée,
Puis à l'envi, guaiment vous grugeront.
Las! quand sçaurois la fatale nouvelle,
Qu'auriez subi fortune tant cruelle,
Pour mon amour; que mon cœur plein d'esmoi,
Se guémentant, iroit en désarroi!
Donc, bien qu'ayez fait guerrière apertise,
Forcé remparts, & Géans abattus;

(*a*) Issir *vient de l'italien* uscire, *en françois* sortir.

(*b*) *Allusion aux Tragédies de M. de Voltaire,* Mariamne & Brutus.

(*c*) Gésir ou gir, *infinitif de* gît, *en italien* giacere, *en latin* jacere.

Quand seriez même, aussi vaillant qu'Artus :*
Trois, quatre fois remirez l'entreprise.
Bon soir, Seigneur, je suis à toujours mais,
Votre servante ANTOINETTE MALCRAIS.

RONDEAU,

De M. F. M. F.

Pour un Normand, jaloux de vos Ecrits,
Prête au cœur gent, aurez-vous du mépris?
Vous n'auriez tort, je suis un pauvre hére;
Mais entre nous, je ne m'ébahis guére,
Que composiez œuvres de si haut prix.

De ce métier, le Dieu des beaux esprits,
Phébus vous a tous ses secrets appris:
Oncques, je pense, on ne le vit tant faire,
Pour un Normand.

Ce n'est pas tout; car l'Enfant de Cypris,
Ce fin Matois, qui tantôt m'a surpris,
Lisant vos vers, m'a juré que pour plaire,
Avez volé la ceinture à sa Mére;
Et je l'en crois, moi, qui souvent l'ai pris,
Pour un Normand.

* *Roi d'Angleterre qui fut très-vaillant, & qui établit l'Ordre des Chevaliers de la Table ronde.*

REPONSE

A M. F. M. F.

POur un Normand, témoins *Jean, Pierre, Isac,
Onc Apollon de l'eau du docte Lac,
Ne fut échars; ains il vous indemnise,
De n'avoir vin, & partant il vous grise
De sa fine eau, valant du cotignac.

En avez bû, beau Rimeur, un plein bac,
Mais me louant, pensez-vous qu'en son sac,
Orgueil me happe & qu'il me dévalise,
Pour un Normand?

Bien moins courtois est le *Prevôt d'Isac*,
Lequel broyant Bartole & Bergerac,
Prétend qu'à tort mes vers on préconise;
Défendez-moi, Chevalier, que je prise,
Mais non, trop foible est ce tireur de crac,
Pour un Normand.

* *Sarrasin, Corneille, Benserade.*



EPITRE

De M. NERICAUT DESTOUCHES de de l'Académie Françoise.

Une plume plus délicate,
Que n'est celle qui vous écrit,
Et dont l'encens chatouille & flatte
Le cœur, & satisfait l'esprit.
Cette plume à jamais célébre,
Depuis la Seine, jusqu'à l'Ebre,
Depuis l'Ebre, jusques aux bords,
Qu'arrose la Tamise altiere,
Enfin dont les nobles essors;
Jusqu'aux lieux où naît la lumiere,
Bien-tôt se feront admirer;
Cette plume ajoute à sa gloire,
La gloire de vous célébrer;
Par-là croyant mieux s'assûrer,
Un nom d'éternelle mémoire;
VOLTAIRE, *en tous lieux si vanté*
Unit son nom avec le vôtre,
Et vous charmerez l'un & l'autre,
La derniere postérité.
Touché de cet exemple illustre,
MALCRAIS, *que ne puis-je à mon nom,*
Assûrer un aussi beau lustre,
En célébrant votre renom!

Jusques ici, dans le silence,
Content d'admirer vos écrits,
Et charmé que toute la France
Vous en donnât le juste prix,
J'ai sçû résister à l'envie,
A l'ardeur de vous exalter,
Mais enfin mon ame ravie
Ne sçauroit plus y résister.
Je veux, d'une Muse nouvelle,
Chanter les admirables traits;
Et la Déesse la plus belle,
Pour mon cœur auroit moins d'attraits;
Que n'en a l'illustre Immortelle,
Qui porte le nom de MALCRAIS.
Son esprit me la réprésente
Vive, gracieuse, amusante;
De ses beaux yeux le feu charmant
Pénétre jusqu'au fond de l'ame,
Qui la voit, l'entend un moment,
Ressent la plus ardente flamme,
Et fait en soi-même serment,
De l'aimer éternellement.
Il fait ce serment en soi-même,
Non à l'objet de son ardeur;
C'est en secret, qu'il faut qu'on l'aime,
Renonçant au bonheur extrême,
De triompher de sa rigueur.
Sa raison est sa loi suprême,
Et son esprit défend son cœur.

Oui, telle est l'adorable idée,
Que je me fais de vous, MALCRAIS,
Et ma plume s'est hazardée,
A vous en tracer tous les traits.
Je jurerois qu'ils vous ressemblent;
Vos charmans écrits les rassemblent,
Par-là justement admirés;
C'est d'eux que je les ai tirés.
Un Auteur a beau se contraindre:
Digne d'estime ou de mépris,
La nature, dans ses écrits,
Le force toujours à se peindre:
Quelque sujet que vous traitiez,
Par tout on vous trouve admirable,
Et quelque ton que vous preniez,
Vous paroissez toujours aimable.
Que l'on célébre vos talens;
Du Couchant jusques à l'Aurore;
Qu'on vous admire, j'y consens;
Moi, je fais plus, je vous adore.
De mon cœur acceptez le don.
Pour que votre gloire y consente,
De celui qui vous le présente,
Je prétends vous cacher le nom.
L'ignorant, vous croirez peut-être,
Que ce don pourroit vous flatter,
Au lieu qu'en me faisant connoître,
Il pourroit bien vous irriter.
Ne pressez donc point ma disgrace,

Et contentez-vous de sçavoir,
Que se prêtant à mon audace,
Vos neuf Sœurs sur le Mont-Parnasse,
Daignent par fois me recevoir.
Calliope, ni Melpoméne
N'ont jamais élevé mes sons,
Quoique parmi ses nourrissons,
Phébus m'ait placé sur la scéne.
Voltaire plein d'un feu divin,
Chausse le cothurne tragique,
Ma Muse naïve & comique
Ne chausse que le brodequin.

REPONSE.

Le triomphant Auteur qu'adopta Melpoméne,
Qu'Erato s'empressa d'alaiter au berceau,
Daigna me couronner du laurier le plus beau;
Celui, par qui Thalie aujourd'hui sur la scéne,
Sçait de nos passions exposer le tableau,
Vient d'honorer mes vers, d'un suffrage nouveau.
Voltaire, esprit divin, dont la veine hardie;
Dans ses poëtiques transports,
De Sophocle & d'Homére égale les efforts,
Nericaut, facile génie,
Du délicat Térence, adroit imitateur,
Partagez entre vous mon cœur,

Ne vous offensez pas, beaux Seigneurs, du partage
D'un cœur, que je voudrois vous pouvoir à chacun
Donner tout entier ; mais l'usage,
Cet usage charmant prétend qu'on n'en ait qu'un.
Tel est mon sort, & l'on dit même,
Qu'un cœur double est trompeur, & ne vaut jamais rien,
Et qu'en vous jurant qu'il vous aime,
Il sçait cacher aux yeux dans un tendre entretien,
Sous l'écorce d'un doux maintien,
Une ame traîtresse & sauvage ;
Ah ! ciel, préservez-moi d'un si triste avantage ;
N'ayons qu'un cœur ; mais qu'il soit bon,
Que la candeur, que la franchise,
L'accompagne en tout tems & le caractérise.
Dieux, que révère l'Hélicon,
Si, de mon cœur que je divise,
Vous n'êtes pas contens, agréez l'humble don
D'une estime qui vous est dûe,
Je la puis entre vous partager librement,
Et dans toute son étendue,
Vous la donner également.

EPITRE,

De M. TANEVOT, à Mlle DE MALCRAIS DE LA VIGNE, en lui envoyant par la poste le Recueil de ses Poësies.

Je le vois bien, sans tarder davantage,
Docte MALCRAIS, il faut te rendre hommage;
Il faut, ainsi que tant d'autres mortels,
Faire fumer l'encens sur tes autels,
Et sans en croire une timide veine,
De l'Hélicon chanter la Souveraine.
Il faut vanter ton esprit & tes vers,
Louer cent fois, cent ouvrages divers,
Où la saillie & la délicatesse,
Le tour heureux, l'enjoûment, la noblesse,
L'expression, l'harmonie & le choix
Sont rassemblés, & brillent à la fois.
Il faut.... mais, Muse, où tend ce beau délire?
Qu'espérez-vous de votre foible lyre?
Selon la voix, on doit prendre le ton.
Sur un sujet si digne d'Apollon,
Il faut, tout seul laisser chanter VOLTAIRE;
Il faut, vous dis-je, admirer & vous taire.

REPONSE.

OH, oh, bon, qu'est ceci? qu'est-ce donc que je voi?
C'est du Bureau des Finances, je croi;

(Cette fine écriture en est une assurance)
C'est de là que quelqu'un m'envoye en diligence,
Ce pacquet au Croisic, & port franc, grand-
merci,
Au poli Directeur des Postes du Royaume.
Certes, Monsieur PAJOT, pour tel on vous re-
nomme
A juste titre, & l'on m'a dit aussi
Que possesseur de fort ample chevance,
Aimez à cultiver guaiment,
Les amis de Dame Science,
Que sçavez même encor, comment un vers s'a-
gence.
Avez à mon égard agi courtoisement,
Et mon cœur enchanté bout de reconnoissance.
Défaisons le cachet : car enfin, que veut-on ?
Si c'est de l'argent qu'on m'envoye,
A l'humain généreux point ne répondrai, non.
Ains, pour sûr recevrai le présent avec joye.
Pécune de tout tems fut rare en Hélicon ;
De Plutus, en ces lieux la faveur ne s'octroye ;
Et de corps & d'esprit notre Roi si bienfait,
Très-rarement en or y fait voir son portrait.
Mais tandis qu'incertaine ici ma main s'em-
ploye,
A lever ce noble cachet.
Si l'on m'y demandoit par hazard des espéces,
Par ordre de là haut, & de la part du Roi,
Ce pacquet entr'ouvert me mettroit en esmoi.

Voilà, dirois-je alors, mes poëtiques pieces ;
Mon bien, c'est mon Pupître & mes Ecrits divers,
Avec quelques frimats que, les derniers hivers,
J'ai mis en magasin, sur les monts Pyrénées ;
Les neuf Sœurs ne sont guére autrement fortunées.
Ouvrons à tout hazard : un livre ! ah ! qu'il est beau,
Atourné proprement, avec cérémonie !
Eh, quoi! de TANEVOT, c'est le Livre nouveau,
Sa besogne est par tout des connoisseurs chérie.
Mon Dieu ! les vers charmans ! l'élégant, le naïf
S'y tiennent par la main : tout est modeste & vif.
Prêtez-vous, mon oreille, à leur douce harmonie.

TANEVOT, je vous remercie,
Et j'estime votre présent,
Mille fois plus qu'or & qu'argent.

Telles productions sont trésors de génie,
Mais comment au Bureau, calculant, rabatant,
Multipliant, ôtant, partageant, ajoûtant,
Retrouvez-vous après, votre verve échauffée ?
Oui, ce Bureau, sans doute, est un autre Hélicon,
BOULLONGNE * est un autre Apollon,
Et TANEVOT un autre Orphée.

* *Premier Commis des Finances, dont Monsieur* TANEVOT *est le Secretaire.*

EPITRE,

De l'Auteur des Dons des Enfans de Latone, à Mlle DE MALCRAIS DE LA VIGNE, en lui envoyant son Livre.

SOutien de la docte harmonie,
MALCRAIS, dont le brillant génie
Jette autant d'éclat dans ces lieux,
Qu'en pourroit répandre tes yeux,
Reçoi les essors de ma rime,
Et le doux tribut de l'estime,
Qu'ont cru devoir à tes talens,
Les Auteurs les plus excellens;
Permets moi, d'en suivre l'exemple;
Porte ce livre dans le temple,
Où Prêtresse du Dieu des vers,
Sur tous les Ouvrages divers,
Tu dois prononcer des Oracles;
Par eux, il vaincra des obstacles
Qu'opposent l'envie ou l'erreur,
S'il peut mériter ta faveur.
Mais, si ta bouche plus sévére
Le jugeoit indigne de plaire,
Qu'il cede à ton arrêt, qu'il n'en appelle pas;
Cet Oracle est plus sûr, que celui de Calchas.

LES

LES DONS
DES ENFANS DE LATONE,
CANTATE,
En réponse.

QUel est donc ce Mortel, qui sur la double cime,
Fait retentir au loin ses tons harmonieux ?
Les enfans du Maître des Dieux,
Sont les objets brillans, que sa verve sublime
Embrasse en ses vers glorieux.
Apollon le remplit de ses dons précieux,
Et Diane à son tour s'anime.
Syrinx sous ses roseaux n'ose plus s'agiter ;
Philomèle, l'écho, tout se tait sur la rive,
Apollon & sa sœur, ont l'oreille attentive,
Ravis du doux plaisir, de l'entendre chanter.

C'est à tes airs,
A tes concerts,
Dieu des vers,
Que la jeune Clytie,
D'une tendre ardeur,
Vivement saisie,
Accorda son cœur.

L'amour se captive,

Pour t'écouter,
Et pour arrêter
Daphné fugitive,
Tu n'avois qu'à chanter.

Sous l'archet éclatant, de ton Eléve insigne,
Naissent en ton honneur, de ravissans accords,
Dieu du jour, quelle main plus légére & plus digne,
Nous devoit de ton Temple étaler les trésors?
Musique, aimable enchanteresse,
Sur nos sens asservis que ton empire est doux!
D'abord que de nos cœurs, tu deviens la maîtresse,
Le chagrin s'écarte de nous.
A tes ordres divins, c'est Jupiter qui tonne;
Dans tes sons foudroyans, l'onde & l'air sont en feu.
Ici, pour des bûveurs, l'avenir n'est qu'un jeu,
Sur le gazon couchés près d'une tonne,
Le pampre vert les environne;
Transparent, velouté, le jus délicieux
Coule sans s'épuiser du flacon qui raisonne.
Là dans ses airs audacieux,
La trompette à la main, la sanglante Bellonne
Porte aux deux bouts de l'univers,
La valeur triomphante & les exploits divers.

Aux tendres sons de la lyre,
Accourez, tristes Amans,

Pour une ame qui soûpire,
Quels plus doux soulagemens!
Les ruisseaux & le zéphire,
Adoucissent vos tourmens;
Les oiseaux... tout semble dire,
Que vos maux n'auront qu'un tems,
Et que l'amoureux martyre,
Se change en contentemens.

Mais, quels nouveaux plaisirs aux spectacles lyriques,
Succédent tout à coup? que vois-je en ces forêts?
C'est la sœur d'Apollon : ses Veneurs magnifiques,
Traversent sur ses pas, les monts & les guérets.
Les voix des chiens actifs, au bruit des cors mêlées,
Font trembler le cerf dans son fort.
Il s'échape, on le suit dans les sombres foulées,
Il revient, on le presse, il prolonge son sort,
Par ses routes dissimulées;
Mais ses ruses sont décelées,
Et des chiens aguéris, il céde au vif effort.
Louons le puissant Dieu de l'onde,
Qui, fixant l'isle de Délos,
Sçût, à LATONE vagabonde,
Assurer un azile, au milieu de ses flots.
C'est là, qu'en une paix profonde,
La Déesse enfanta, sur un lit de pavots,

Les deux Divinitez, dont les charmans travaux
Font l'amour, les plaisirs, & le bonheur du
monde.

L'Ombre de Madame DESHOULIERES, à Mlle DE MALCRAIS DE LA VIGNE, par M. PESSELIER.

NE vous étonnez pas, que du Royaume sombre,
On évoque aujourd'hui mon ombre,
Puisque vous avez fait revivre deux Héros,
Pour louer un Auteur, fertile en beaux propos,
Qui sçut en vers gravés au Temple de Mémoire,
Célébrer un des plus grands Rois,
Dont la France ait suivi les loix,
Et du Lion du Nord, vient d'écrire l'histoire,
Auteur digne en effet, de sujets aussi grands,
Que ces deux fameux Conquérans.
Mais quittons son éloge & travaillons au vôtre,
Plus long à faire qu'aucun autre.
C'est à vous seule que j'en veux.
Jusques dans les Enfers, le bruit court qu'au Parnasse,
Vous avez obtenu ma place.
On dit que, si jamais on a formé des vœux,
Pour voir ressusciter mon stile,
Ce souhait devient inutile;
Et qu'on retrouve, dans vos vers
Les graces, les beautez, & les talens divers,

Dont j'étois autrefois si richement pourvûe.
Les regrets de ma mort, désormais superflus,
Font, que dans le monde on n'est plus
Si fâché de m'avoir perdue.
Comme moi, du vif enjouement
Vous avez la délicatesse,
Du goût & du discernement,
Vous avez comme moi, l'admirable justesse.
Soit que la tendre Euterpe, aux amoureux transports,
Exerce votre heureux génie;
Soit que l'illustre Polimnie
Vous inspire à son tour de plus nobles accords.
Mais je me tais, déja mon interprête,
(Quoiqu'en vous on puisse avouer,
Mille autres choses à louer)
Me paroît las, & sonne la retraite.
Dans sa bouche mes vers deviendroient un défaut:
Depuis que vous avez hérité de mes graces,
Il n'appartient qu'à vous de marcher sur mes traces,
Et de m'imiter comme il faut.

REPONSE.

CEs jours passés, l'Ombre de Deshouliere,
Des Enfers revenue, à mes regards s'offrit.

A son premier abord, la frayeur me surprit,
Et je fis trois pas en arriere.
Mais, quand d'un compliment le début plein d'esprit,
frappa mon oreille touchée;
La peur cessa de me saisir;
Je l'entendis avec plaisir,
Et, d'un adieu trop prompt je fus même fâchée.

EPITRE

De M. CARRELET D'HAUTEFEUILLE, sur l'Idylle des Hirondelles.

N'Allez pas vous fâcher de ce qu'un inconnu,
Sans quelqu'aveu de vous, ose ainsi vous écrire;
Donnez-vous la peine de lire,
Vous lui pardonnerez quand vous aurez tout lû.
On est zélé, quand on estime,
Clidamis vous l'apprit; le dirai-je en passant?
Votre hirondelle nous l'apprend.
C'est par vous que l'Amour avec la raison rime.
Ah! que l'on aime la raison,
Quand ce Dieu lui fait sa leçon!
Mais je reviens bien vîte au motif qui m'anime,
Il vous regarde de trop près.
Je crains qu'en ce moment sur vos jours on n'attente,
Votre Hirondelle, hélas! cette Idylle charmante,

Vous fait sur le Parnasse, un terrible procès.
Vous sçaurez qu'elle est parvenue,
En droite ligne au Mont-Sacré ;
Apollon, après l'avoir lûe,
Aux doctes Sœurs a déclaré,
Qu'il nommoit pour dixiéme Muse,
L'aimable & digne de MALCRAIS,
C'est le plus juste des Arrêts.
Chacune cependant est comme une Méduse,
On ne voit plus que des serpens,
En place des lauriers qui leur coignoient la tête.
Et j'ai lû sur leurs fronts, & dans leurs yeux ardens,
Contre vous tout ce qui s'apprête.
La jalouse fureur porte par tout leurs pas ;
Une femme est alors capable de tout faire,
Plus d'un Nestor l'a dit, mais je ne le crois pas.
Quoiqu'il en soit, on doit prévenir leur colére :
L'avis est important ; voyez ce qu'il faut faire.
Mais, s'il y falloit joindre & mon zéle & mes soins,
De mon foible pouvoir, je romprois la limite,
Pour rendre vos yeux les témoins,
Du cas que je fais du mérite.

REPONSE.

GEnt Cavalier, bien grand merci vous dis,
Du soin courtois, que votre Muse a pris,
De parfumer mes tendres Hirondelles,
Du pur encens de ses métres exquis.

Peut-être même, en passant iront-elles,
Quelque matin, le soleil paroissant,
Sur la fenêtre, ou sur la cheminée,
Vous bégayer d'un ton reconnoissant,
Une chanson longuement fredonnée,
Dont pesterez en votre entendement;
Vous qui dormez la grasse matinée,
Et maudirez leur aigu compliment.
Encontre moi, n'ayez pourtant rancune,
Mais, si de près voulez avec quelqu'une,
Avoir colloque; oyez, voici comment.
N'allez d'abord vous mettre en la mémoire,
Que d'Agrippa j'entende le grimoire:
Tout le secret dont allez être instruit,
N'est art magique, ains chose naturelle.
Si voulez donc happer une Hirondelle,
Marcher vous faut à pas comptés, sans bruit,
Puis sur la queue un grain de sel lui mettre,
Ainsi prendrez, j'ose vous le promettre,
L'oiseau susdit, ou j'y perdrai mon nom.
Voyez qu'ici n'est aucun sortilége,
Gens du Croisic n'ont le vilain renom
D'être sorciers, & m'en donne pour plége.
Mais il paroît qu'aux lieux, d'où m'écrivez,
Ne sont par trop les Muses enjouées;
Ains bien plutôt d'autre humeur sont douées.
Quoi? pour avoir tendres blasons trouvés
Dans mon cerveau; les voilà d'ire émûes,
Et sur le champ, Méduses devenues,

Me menaçant faire un mauvais parti ?
Siécles futurs ! le pourrez-vous bien croire ?
Tel brin d'ouvrage être si mal lotti !
Ai-je appellé, le cas est-il notoire,
De corbeau blanc & la colombe noire ?
Ce nonobstant j'examine & je voi,
Qu'à tort, mon cœur s'abandonne à l'effroi.
Car leur colére a beau s'être pointée,
Pour me frapper ; leurs coups sont superflus,
Jusqu'au Croisic n'en viendra la portée.
S'étendroit-elle aussi loin même & plus,
Que pistolets, fusils & carabines,
Que fauconneaux, canons & couleuvrines.
Donc, sans délai, cette Epitre finis,
Vous répétant mon antienne premiere :
Des vers qu'avez, pour moi mis en lumiere,
Gent Cavalier, bien grand merci vous dis.

VERS DE M. DE CLAVILLE,

Envoyés avec son Traité du vrai Mérite.

LA fine fleur des beaux esprits,
Dont les talens divers font honneur au Parnasse,
De qui les sublimes écrits
Pleins de force, de feu, de justesse & de grace,
Ont enlevé la Cour, la Province & Paris,
Enfin cette Sapho qui fait revivre Horace,
Trouvera-t'elle un jour ? C'est trop dire, un moment.
A vouloir s'amuser de mon amusement ?
Je le lui dois, & je m'acquitte.

Non par un respect hypocrite,
Pour m'en faire préconiser;
Prétens-je m'immortaliser?
Le sot orgueil n'est pas ma vertu favorite;
Et sur ce qui me manque on doit bien m'excuser:
Loin du Croisic, peut-on puiser,
A la source du vrai mérite?
Vîte donc; partez mon Traité,
Sans espoir, sans timidité.
Montrez-vous à MALCRAIS, *d'un air modeste & sage,*
Pour le prix de mon tendre hommage,
Vous recevrez du moins des marques de bonté.
Mais ne volez pas son suffrage,
On vous soupçonneroit de trop de vanité.

REPONSE.

DAns l'utile Traité, dont tu m'a fait un don,
CLAVILLE, j'ai trouvé des leçons bien sensées.
Un sel puisé dans Cicéron,
En assaisonne les pensées.
Par elles, au niveau de l'exacte raison,
Je vois finement redressées
Les mœurs du genre humain, diversement tortu.
Socrate n'eut pas mieux instruit à la vertu,
Le jeune, le bouillant, l'aimable Alcibiade,
Que tu fais ton cher Nourisson:
Ta puissante doctrine éclaire & persuade.
Si son cœur fut docile à prendre ta façon,
Il a du vrai mérite, atteint le plus haut grade.
Pour moi, je n'ai point mérité
Les éloges flateurs dont m'honore ta Muse,
Ton Ouvrage me désabuse,
Et m'ôte toute vanité.

Comme on sort d'un sermon, dont la morale est
pure,
Pathétique, éloquent, entraînant sous sa loi,
La révolte des sens trompés par la nature.
Ainsi de ton Ouvrage en quittant la lecture,
Je suis très-contente de toi,
Mais très-mécontente de moi.

APOTHEOSE ANTICIPÉE,
Pour Mlle DE MALCRAIS DE LA VIGNE,
Par M. SERVIN.

L'Autre jour, au conseil des Dieux,
Apollon présenta requête,
Pour demander, que MALCRAIS, *sa conquête,*
Eut son rang marqué dans les Cieux :
L'Amour étoit un peu mêlé dans cette affaire,
Et par le Dieu du jour en secret prévenu,
Amour par tout le bien venu,
Engagea pour le satisfaire,
Les plus grandes Divinitez,
D'être à son dessein favorables.
Apollon fit valoir les rares qualitez,
Et les talens inestimables
De MALCRAIS, *l'objet de ses vœux,*
Le son enchanteur de sa lyre,
Qui dans son tendre cœur a porté mille feux,
Digne enfin du céleste empire ;
Minerve dit au même instant,
Je lui fis don de la sagesse,
Lorsqu'elle étoit encore enfant.
De Paphos l'aimable Déesse,
Dit l'avoir douée amplement
Et de beautez & d'agrément.
Pour enlever enfin tous les suffrages,

Anacréon vint lire ses Ouvrages,
Qu'on lui fit treis fois répéter,
Aussi-tôt le grand Jupiter,
Remarquant le plaisir extrême,
Qu'avoit goûté toute sa Cour,
Et qu'il avoit senti lui-même,
Fit, par la bouche de l'Amour,
Annoncer à l'instant, sa volonté suprême.
Dans les Cieux, l'aimable MALCRAIS,
Près d'Apollon & de Minerve,
A son rang marqué désormais,
Quant au surplus, le sort se le réserve.

REPONSE.

En lisant les apprêts flateurs,
De la future Apothéose,
Dont tu veux m'assurer, dans tes vers enchanteurs,
Je n'ai pû m'empêcher de sentir quelque chose,
De ces doux mouvemens, qui chatouillent les cœurs.
Je tremble pourtant, & je n'ose
M'y laisser trop aller : je crains, qu'un tel honneur
Ne mette de mauvaise humeur,
La Troupe jalouse & sçavante,
Par qui sur l'Hélicon sont formés les concerts,
Dont les accords brillans charment tout l'univers.
Poëte ingénieux, je rends grace à ton zéle ;
Mais, si je vole à l'immortalité,
Ce ne peut être que sur l'aîle,
De tes vers obligeans, dont la postérité
Louera le tour & la beauté.

VERS PROVENÇAUX,

Par M. Arnaud de Marseille, à Mademoiselle de Malcrais de la Vigne.

Despuis leis ribos de Bretagno,
Fin qu'au terren que Jarret bagno;
La Vigno avez fa fouesso brut.
Plus vité que la Mistralado,
Que vent aprez uno groupado,
Plus leon qu'un trait que vouelo au but,
En cent luecs vouestro Renoumado
Et vouestreis obros an courrut.
Counvenens que leis naouf Pitouetos
Qu'habitoun lou coullet famoux,
Prochi de vous sount que de Louetos.
Et qu'en coumparaisoun de vous.
Leis gracis sount que de gavouetos.
Per vous despacha soun tribut,
Chacun eissi vous vaou counouissé,
Et sians tous facha que lou souissé
Dins lélogi que v'est degut.
Sanbiou, nous a gue prevengut;
Va li cedans coum'a tant d'autres,
Qu'en vouestre hounour an desparra
A quot fa pourtant hounto a nautres
De qu leis pairés an mounstra,
A seis vesins l'art decharra
Dins lou noble & divin langagi,
Que vous dins lou Païs Bretoun,
O Calignaris d'Apoulloun,
Sabez tant ben mettré en usagi.
D'un coumpliment senso facoun
Acceptarez bessi l'houmagi.
Se noun cresiou que moun couragi
A qui n'aurié pas enca proun:

Z

Car despuis qu'en vers l'on s'exprime,
Sero pas vist enca la rimo
Tant d'accord emé la raisoun;
Mai devi crigne eme justici,
Den'avé pas proun fouert piveau;
Per canta ce qu'avez de beau.
Pegazo manquo pas de vici,
Pourrié mi fairé estre massa:
D'un autre lou docté caprici
Finira ce qu'ai coumença.

EPITRE D'UN SUISSE,

A Madlle. DE MALCRAIS DE LA VIGNE.

Pon chour, Mameselle la Figne,
Sti nom me paroître plus tigne,
Que sti l'autre nom te MALCRAIS;
Pour infenter un choli frase,
Moi chafre voulu tout exprès
Monter sur sti Chefal Pégase;
Mais par mon foi, sti tiable t'Animal,
Il être un peu peaucoup prutal;
Pour lui faire un petit caresse,
Moi l'y fouloir padinement,
Approcher mon main sur son fèsse;
Mais charniplé tout incivilement,
Il m'afre fait un petarrade,
Et fouloir lui par un ruade,
Sans tonner afertissement,
Casser tout-à-fait mon cerfelle.
Moi poufoir pas comprendre, Mamefelle,
Comme tiable peut faire fous,
Pour aprifoiser sti farouche.
Chamais pour fous lui ne prendre la mouche,
Quand fous lui parle, on dit qu'il être toux,

Comme un mouton, chafre tant mon pensée,
Que sti grand aprifoisement
Etre fait par sorcellement;
Et gager moi, que fous l'y être un Fée,
Car quelqu'un hafre téja tit,
Et Monsir Mercure te France
L'hafre par tout fort pien écrit,
Que toute fotre corporance,
N'être par mon foi qu'en l'esprit.
Sti noufelle être fort étranche,
Et tire moi tans mon réfléxion,
Que si n'être pas fous Sorciére, fous être Anche.
Mais chafre une étonnation,
C'est que sti Chanteurs te loüanche,
Quant eux chanter fotre renom,
Hafrent tous fait un faute insigne,
T'avoir rien tit sur votre choli nom.
La Figne, charniplé, la Figne,
Etre un nom t'admiration.
Et sti nom tout seul être tigne,
T'un pelle déclaration.
Moi fenir tonc tout exprès, Mamefelle,
Sur sti peau nom faire à fous compliment;
Chafre touchours aimé le trinquement;
Et pour témoignement t'un tendresse noufelle,
Puisque fous la Figne s'appelle;
Moi poire encor pour fous, plus crantement;
Car par mon foi la Figne être un pon élément.
Sti raison être un assurance,
De mon fidélité, comme t'un crand constance.
Et chafre encore un folonté,
T'être moi Suisse à fotre porte.
On m'afre tit que tes chens t'un crand sorte
A foir un curiosité,
Te foir fotre étranche personne.
Parplé tans mon Loche planté,
Plus fier moi, qu'un Roi sur son Thrône,

Un proc te fin en main, à chefal fur un tonne;
Moi tire à ʃti calands, en crand civilité,
T'afalir un rafade à fotre bon fanté.
Si l'être un incifil, pas conten te ʃti prône,
Moi tire, alle, fa-t-en, il n'être point perfonne.
Et ʃi fouloir ʃti tonneur te cartel,
Sti Chofalier te Leucotece, *
Fenir encor charconner fon tendreffe;
Tans mon Loche à Croisic, *moi l'y faire un tuel;*
Lui faire un peu peaucoup le tiable à quatre,
Et parler touchours lui contre Chéants compattre,
Te cerfelle & te bras caffement, brifement.
Moi l'y craindre point ʃti tapache,
Et tans un brafe trinquement,
Moi fouloir noyer fon courache:
Puis tire à lui malgré fon rache,
T'entrer tehors, fans fâchement.
Serfiteur, ponchour, Mamefelle,
Moi conferfer pour fous un foif touchours fidelle.

* Voyez la Miffive du Chevalier de Leucotece, à l'Infante de Malcrais.



ODE

A M. TITON DU TILLET,*
par Mademoiselle DE MALCRAIS DE LA VIGNE.

TOi, dont le nom doit être à jamais mémorable,
Titon, dont la main secourable,
Vint m'arracher des bords, où mes jours enchaînés,
A d'éternels ennuis, paroissoient condamnés;
Toi, qui sçais, à l'ami délicat & fidelle,
Allier des soins paternels;
Que ne puis-je, à l'éclat de ta gloire immortelle,
Donner une splendeur nouvelle,
Par mes hommages solemnels!

Mars, (a) avec Apollon, partagea tes années,
Les fleurs de ton jeune printemps,
Furent au premier destinées;
L'autre se réserva les ans,

* *Voyez le titre de l'Ode V. qui lui est adressée.*
(a) *Il a été Capitaine d'Infanterie, & Capitaine de Dragons.*

Où l'homme réfléchit, où l'esprit est plus sage,
Sans perdre rien de sa vivacité,
Et, pour entreprendre un Ouvrage,
Unit au feu qui l'encourage,
La prudente maturité.

Ton Parnasse élevé fut l'éclatante marque,
Par où tu signalas ton amour pour les Arts,
Et sur ce Mont vainqueur du Tems & de la Parque,
Tu sçus rendre à LOUIS, cet illustre Monarque, (a)
L'honneur, qu'on eût dû rendre au meilleur des Césars.

Ce Monument suivi d'un chef-d'œuvre d'histoire, (b)
Où ta main rassembla les débris de la gloire,
Des Poëtes fameux, que la France a produits,
Apprend à l'Univers, que ton vaste génie,
Dans tous les sujets qu'il manie,
Joint le sçavoir profond, au goût le plus exquis.

(a) *Louis XIV. tient la place d'Apollon sur le Parnaße en bronze.*

(b) *La Description du Parnaße François, Ouvrage in fol.*

Que vois-je ? tes fertiles veilles (a)
Enfantent à mes yeux de nouvelles merveilles ;
Ta plume nous décrit les divers monumens,
Dont la Science est honorée,
Depuis que la terre assurée,
Sur ses immenses fondemens,
A pour baze les airs, dont elle est entourée.

Dans tes Ecrits laborieux,
La vive flâme de ton zéle,
A travers mille traits sçavans & curieux,
S'éléve, se fait jour, noblement étincelle.

Tu veux forcer nos demi-Dieux,
Que leur rang, leur pouvoir, leurs biens rendent stupides,
A prendre les Héros pour guides,
Qui, de nos célébres Ayeux,
Récompensoient les talens précieux ;
Mais tes conseils sont inutiles,
L'ignorance a sur eux répandu sa noirceur ;
Ils ont, superbes imbéciles,
L'or sur leurs vêtemens, & du fer dans le cœur.

Combien crois-tu qu'il soit au monde,
D'humains comparables à toi ?

(a) *Nouvel Ouvrage intitulé :* Essais sur les honneurs accordés aux illustres Sçavans, pendant la suite des siécles.

Ton ame a recueilli l'honneur, la bonne foi,
Et des autres vertus la troupe vagabonde.

Protecteur généreux, tu sers d'exemple aux Grands,
L'ingénieux LAINEZ, * heureux de te connaître,
Autrefois éprouva tes secours obligeans;
Ta riante maison est ouverte aux Sçavans;
MECENE, autant que tu peux l'être,
Et digne de jouir des biens prodigieux,
Qu'à d'avares Mortels, ont accordé les Cieux.

Un cœur, tel que le tien, dans le siécle D'AUGUSTE,
Dans ce siécle, où des Grands Apollon fut chéri,
Fût parvenu sans doute, au sort du favori,
Que combla de bienfaits, un Monarque si juste.

* *Le Poëte Lainez a demeuré long-tems, chez M. Titon du Tillet.*

FIN.

